This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

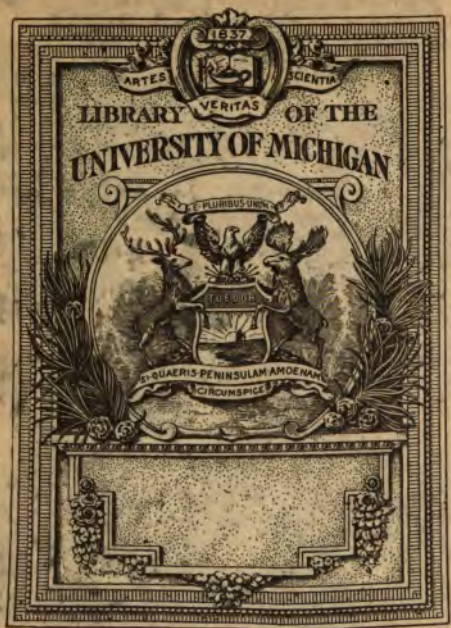
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

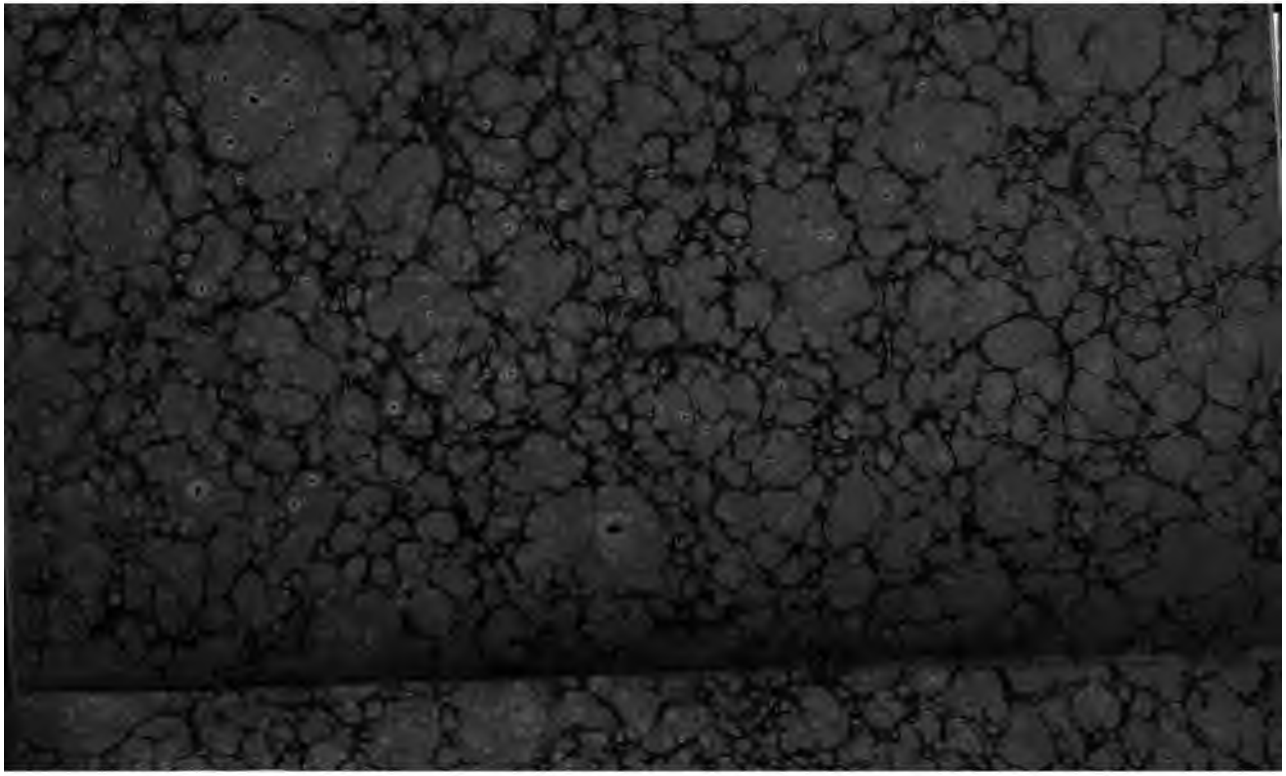
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 936,579


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Y4f
D88ax
N2

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLETES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Une Aventure d'Amour..... 1
Aventures de John Davys..... 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon..... 3
Black..... 1
Les Blancs et les Bleus..... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe..... 1
La Boule de Neige..... 1
Bric-à-Brac..... 2
Un Cadet de Famille..... 3
Le Capitaine Pamphile..... 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Richard..... 1
Catherine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
Charles le Téméraire..... 2
Le Chasseur de Sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein..... 2
Le Chevalier d'Harmental..... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge..... 2
Le Collier de la Reine..... 3
La Colombe — Maître Adam le Calabrais..... 1
Les Compagnons de Jehu..... 3
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny..... 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Confessions de la marquise..... 2
Conscience l'innocent..... 2
Création et Rédemption — Le Docteur Mystérieux..... 2
— La Fille du Marquis..... 2
La Dame de Monsoreau..... 3
La Dame de Volupté..... 2
Les Deux Diane..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman..... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize..... 3
Les Drames de la mer..... 1
La Femme au Collier de velours..... 1
Fernande..... 1
Une Fille du Régent..... 1
Le Fils du Forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie..... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre: — César..... 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu..... 2
La Guerre des Femmes..... 2
Histoire d'un Casse-Noisette..... 1
Les Hommes de Fer..... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de feu..... 2
Impressions de voyage:
— Une Année à Florence..... 1
— L'Arabie-Heureuse..... 3
— Les Bords du Rhin..... 2
— Le Capitaine Arena..... 1
— Le Caucase..... 3
Impressions de voyage:
— Le Corricolo..... 2
— Le Midi de la France..... 2
— De Paris à Cadix..... 2
— Quinze jours au Sinaï..... 1
— En Russie..... 4
— En Suisse..... 3
— Le Speronare..... 2
— La Villa Palmieri..... 1
— Le Véloce..... 2
Ingénue..... 2
Isabel de Bavière..... 2
Italiens et Flamands..... 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad.)..... 2
Jacques Ortis..... 1
Jane..... 1
Jehanne la Pucelle..... 1
Louis XIV et son siècle..... 4
Louis XV et sa Cour..... 2
Louis XVI et la Révolution..... 2
Les Louves de Machecoul..... 2
Madame de Chamblay..... 3
La Maison de Glace..... 2
Le Maître d'Armes..... 2
Les Mariages du père Olifus..... 1
Les Médicis..... 1
Mes Mémoires..... 10
Mémoires de Garibaldi..... 2
Mémoires d'une aveugle..... 2
Mémoires d'un Médecin. — J. Balsamo. 5
Le Meneur de Loups..... 1
Les Mille et un Fantômes..... 1
Les Mohicans de Paris..... 4
Les Morts vont vite..... 2
Napoléon..... 1
Une nuit à Florence..... 1
Olympe de Clèves..... 3
Le Page du duc de Savoie..... 2
Parisiens et Provinciaux..... 2
Le Pasteur d'Ashbourn..... 2
Pauline et Pascal Bruno..... 1
Un Pays inconnu..... 1
Le Père Gigogne..... 2
Le Père la Ruine..... 1
Le Prince des Voleurs..... 2
La Princesse de Monaco..... 3
La Princesse Flora..... 2
Les Quarante-Cinq..... 1
La Régence..... 1
La Reine Margot..... 2
Robin Hood le Proscrit..... 2
La Route de Varennes..... 1
Le Salteador..... 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony..... 1
Les Stuarts..... 1
Sultanetta..... 1
Sylvandire..... 1
La Terreur prussienne..... 2
Le Testament de M. Chauvelin..... 1
Trois Maîtres..... 1
Les Trois Mousquetaires..... 2
Le Trou de l'Enfer..... 1
La Tulipe noire..... 1
Le Vicomte de Bragelonne..... 6
La Vie au désert..... 2
Une vie d'artiste..... 1
Vingt ans après..... 3

Clichy.—Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

AVENTURES

DE

JOHN DAVYS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

AVENTURES

DE

JOHN DAVYS

I

Il y a à peu près quarante ans, à l'heure où j'écris ces lignes, que mon père, le capitaine Édouard Davys, commandant la frégate anglaise *la Junon*, eut la jambe emportée par un des derniers boulets partis du vaisseau *le Vengeur*, au moment où il s'abîmait dans la mer plutôt que de se rendre.

Mon père, en rentrant à Portsmouth, où le bruit de la victoire remportée par l'amiral Howe l'avait précédé, y trouva son brevet de contre-amiral; malheureusement, ce titre lui était accordé à titre d'honorable retraite, les lords de l'amirauté ayant, sans doute, pensé que la perte d'une jambe rendrait moins actifs les services que le contre-amiral Édouard Davys, à peine arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, pouvait

rendre encore à la Grande-Bretagne, s'il n'avait point été victime de ce glorieux accident.

Mon père était un de ces dignes marins qui ne comprennent pas trop de quelle nécessité est la terre, si ce n'est pour se ravitailler d'eau fraîche et y faire sécher du poisson. Né à bord d'une frégate, les premiers objets qui avaient frappé ses yeux étaient le ciel et la mer. Midshipman à quinze ans, lieutenant à vingt-cinq ans, capitaine à trente, il avait passé la plus belle et la meilleure partie de sa vie sur un vaisseau, et, tout au contraire des autres hommes, ce n'était que par hasard, et presque à son corps défendant, qu'il avait parfois mis le pied sur la terre ferme; si bien que le digne amiral, qui aurait retrouvé son chemin, les yeux fermés, dans le détroit de Behring ou dans la baie de Baffin, n'aurait pu, sans prendre un guide, se rendre de Saint-James à Piccadilly. Ce ne fut donc point sa blessure en elle-même qui l'affligea, ce furent les suites qu'elle entraînait après elle : c'est que, parmi toutes les chances qui attendent un marin, mon père avait souvent songé au naufrage, à l'incendie, au combat, mais jamais à la retraite, et la seule mort à laquelle il ne fût pas préparé était celle qui visite le vieillard dans son lit.

Aussi la convalescence du blessé fut-elle longue et tourmentée; sa bonne constitution finit cependant par l'emporter sur la douleur physique et les préoccupations morales. Il faut dire, au reste, qu'aucun soin ne lui manqua pendant son douloureux retour

à la vie : sir Édouard avait près de lui un de ces êtres dévoués qui semblent appartenir à une autre race que la nôtre, et dont on ne trouve les types que sous l'uniforme du soldat ou la veste du marin. Ce digne matelot, âgé de quelques années de plus que mon père, avait constamment suivi sa fortune, depuis le jour où il était entré comme midshipman à bord de *la Reine Charlotte* jusqu'à celui où il l'avait relevé, avec une jambe de moins, sur le pont de *la Junon;* et, quoique rien ne forçât Tom Smith à quitter son bâtiment, quoique lui aussi eût rêvé la mort d'un soldat et la tombe d'un marin, son dévouement pour son capitaine l'emporta sur son amour pour sa frégate : aussi, en voyant arriver la retraite de son commandant, il sollicita immédiatement la sienne, qui, en faveur du motif qu'il faisait valoir, lui fut accordée, accompagnée d'une petite pension.

Les deux vieux amis — car, dans la vie privée, la distinction des grades disparaissait — se trouvèrent donc tout à coup appelés à un genre de vie auquel ils étaient loin d'être préparés, et dont la monotonie les effrayait d'avance; cependant il fallait en prendre son parti. Sir Édouard se rappela qu'il devait avoir, à quelques centaines de milles de Londres, une terre, vieil héritage de famille, et, dans la ville de Derby, un intendant avec lequel il n'avait jamais eu de relations que pour lui faire passer de temps en temps quelque argent dont il ne savait que faire, et qui provenait de ses gratifications ou de ses parts de

prise. Il écrivit donc à cet intendant de le venir joindre à Londres, et de se préparer à lui donner, sur l'état de sa fortune, tous les renseignements dont, pour la première fois, les circonstances dans lesquelles il se trouvait lui faisaient sentir le besoin.

En vertu de cette invitation, M. Sanders arriva à Londres avec un registre sur lequel étaient inscrites, dans l'ordre le plus scrupuleux, les recettes et les dépenses de Williams-house, et cela depuis trente-deux ans, époque de la mort de sir Williams Davys, mon grand-père, lequel avait fait bâtir ce château et lui avait donné son nom. En outre, et par ordre de dates, étaient portées en marge les différentes sommes envoyées successivement par le possesseur actuel, ainsi que l'emploi qui en avait été fait; emploi qui, presque toujours, avait eu pour but d'arrondir la propriété territoriale, laquelle, grâce aux soins de M. Sanders, était dans l'état le plus florissant. Relevé fait de l'actif, il se trouva que sir Édouard, à son grand étonnement, jouissait de deux mille livres sterling de rente, qui, jointes à son traitement de retraite, pouvaient lui constituer soixante-cinq à soixante et dix mille francs de revenu annuel. Sir Édouard avait, par hasard, rencontré un intendant honnête homme.

Quelque philosophie que le contre-amiral eût reçue de la nature et surtout de l'éducation, cette découverte ne lui était pas indifférente. Certes, il eût donné cette fortune pour ravoir sa jambe et surtout son activité; mais, puisque force lui était de se retirer

du service, mieux valait, à tout prendre, s'en retirer dans les conditions où il se trouvait, que réduit à sa simple retraite : il prit donc son parti en homme de résolution, et déclara à M. Sanders qu'il était décidé à aller habiter le château de ses pères. Il l'invita, en conséquence, à prendre les devants, afin que toutes choses fussent prêtes pour son arrivée à Williams-house, arrivée qui aurait lieu huit jours après celle du digne intendant.

Ces huit jours furent employés, par sir Édouard et par Tom, à réunir tous les livres de marine qu'ils purent trouver, depuis les *Aventures de Gulliver* jusqu'aux *Voyages du capitaine Cook.* A cet assortiment de récréations nautiques, sir Édouard joignit un globe gigantesque, un compas, un quart de cercle, une boussole, une longue-vue de jour et une longue-vue de nuit; puis, toutes ces choses emballées dans une excellente voiture de poste, les deux marins se mirent en route pour le voyage le plus long qu'ils eussent jamais fait à travers terres.

Si quelque chose avait pu consoler le capitaine de l'absence de la mer, c'était certes la vue du gracieux pays qu'il traversait : l'Angleterre est un vaste jardin tout parsemé de massifs d'arbres, tout émaillé de vertes prairies, tout baigné de tortueuses rivières; d'un bout à l'autre du royaume se croisent en tous sens de grandes routes sablées, ainsi que les allées d'un parc, et bordées de peupliers onduleux, qui se courbent comme pour souhaiter aux voyageurs la

bienvenue sur les terres qu'ils ombragent. Mais, si ravissant que fût ce spectacle, il ne pouvait combattre, dans l'esprit du capitaine, cet horizon toujours le même, et cependant toujours nouveau, de vagues et de nuages qui se confondent, d'un ciel et d'une mer qui se touchent. L'émeraude de l'Océan lui paraissait bien autrement splendide que le tapis vert des prairies; et, si gracieux que fussent les peupliers, ils étaient loin d'avoir, en se courbant, la mollesse d'un mât chargé de toutes ses voiles; quant aux routes, si bien sablées qu'elles fussent, il n'y en avait pas qu'on pût comparer au pont et à la dunette de *la Junon*. Ce fut avec un désavantage marqué que le vieux sol des Bretons déroula aux yeux du capitaine tous ses enchantements; et c'est sans avoir fait une seule fois l'éloge des pays à travers lesquels il avait passé, pays qui sont cependant les plus beaux comtés de l'Angleterre, qu'il arriva au haut de la montagne du sommet de laquelle on découvrait, dans toute son étendue, l'héritage paternel dont il venait prendre possession.

Le château était bâti dans une situation charmante; une petite rivière, prenant sa source au pied des montagnes qui s'élèvent entre Manchester et Sheffield, coulait tortueusement au milieu de grasses prairies, et, formant un lac d'une lieue de tour, reprenait sa course pour aller se jeter dans la Trent, après avoir baigné les maisons de Derby. Tout ce paysage était d'un vert vivace et réjouissant; on

eût dit une nature éclose de la veille et toute virginale encore, échappée à peine des mains de Dieu. Un air de tranquillité profonde et de bonheur parfait planait sur tout l'horizon, borné par cette chaîne de collines aux courbes gracieuses qui prend naissance dans le pays de Galles, traverse toute l'Angleterre, et va s'attacher aux flancs des monts Cheviots. Quant au château lui-même, il datait de l'expédition du Prétendant; il avait été élégamment meublé à cette époque, et les appartements, quoique déserts depuis vingt-cinq à trente ans, avaient été entretenus avec un tel soin par M. Sanders, que les dorures des meubles et les couleurs des tapisseries semblaient être sorties la veille des mains de l'ouvrier.

C'était, comme on le voit, une retraite très-confortable pour un homme qui, lassé des choses de ce monde, l'eût choisie volontairement; mais il n'en était pas ainsi de sir Édouard : aussi toute cette nature calme et gracieuse lui parut-elle quelque peu monotone, comparée à l'éternelle agitation de l'Océan, avec ses horizons immenses, ses îles grandes comme des continents et ses continents qui sont des mondes. Il parcourut en soupirant toutes ces vastes chambres, sur le parquet desquelles résonnait tristement sa jambe de bois, s'arrêtant aux fenêtres de chaque face, afin de faire connaissance avec les quatre points cardinaux de sa propriété, et, suivi de Tom, qui cachait son étonnement à la vue de tant de richesses inconnues à lui jusqu'alors sous un dédain superbe et af-

fecté. Lorsque l'inspection, qui s'était faite dans le plus grand silence, fut terminée, sir Édouard se retourna vers son compagnon, et, appuyant ses deux mains sur sa canne :

— Eh bien, Tom, lui dit-il, que penses-tu de tout cela?

— Ma foi, mon commandant, répondit Tom pris à l'improviste, je pense que l'entre-pont est assez propre; reste à savoir maintenant si la cale est aussi bien tenue.

— Oh ! M. Sanders ne me paraît pas homme à avoir négligé une partie aussi importante de la cargaison. Descends, Tom, descends, mon brave, et assure-toi de cela. Je vais t'attendre ici, moi.

— Diable ! fit Tom, c'est que je ne sais pas où sont les écoutilles.

— Si monsieur veut que je le conduise? dit une voix qui partait de la chambre voisine.

— Et qui es-tu, toi? dit sir Édouard en se retournant.

— Je suis le valet de chambre de monsieur, répondit la voix.

— Alors, avance à l'ordre.

Un grand gaillard, vêtu d'une livrée simple mais de bon goût, parut aussitôt sur la porte.

— Qui t'a engagé à mon service? continua sir Édouard.

— M. Sanders.

— Ah ! ah ! Et que sais-tu faire?

— Je sais raser, coiffer, fourbir les armes, enfin tout ce qui concerne le service d'un honorable officier comme l'est Votre Seigneurie.

— Et où as-tu appris toutes ces belles choses?

— Auprès du capitaine Nelson.

— Tu t'es embarqué?

— Trois ans à bord du *Boreas*.

— Et où diable Sanders a-t-il été te déterrer?

— Lorsque *le Boreas* a été désarmé, le capitaine Nelson s'est retiré dans le comté de Norfolk, et, moi, je suis revenu à Nottingham, où je me suis marié.

— Et ta femme?

— Elle est au service de Votre Seigneurie.

— De quel département est-elle chargée?

— Elle a la surveillance de la lingerie et de la basse-cour.

— Et qui est à la tête de la cave?

— Avec la permission de Votre Seigneurie, M. Sanders a jugé le poste trop important pour en disposer en votre absence.

— Mais c'est un homme impayable, que M. Sanders! Entends-tu, Tom? la direction de la cave est vacante.

— J'espère, répondit Tom avec un léger mouvement d'inquiétude, que ce n'est pas parce qu'elle est vide?

— Monsieur peut s'en assurer, dit le valet de chambre.

— Et, avec la permission du commandant, s'écria Tom, c'est ce que je m'en vais faire.

Sir Édouard fit signe à Tom qu'il lui donnait congé pour cette importante mission, et le digne matelot suivit le valet de chambre.

II

C'est à tort que Tom avait conçu des craintes : la partie du château qui était en ce moment l'objet de son inquiète curiosité avait été approvisionnée par le même esprit prévoyant qui avait présidé à l'arrangement de toute la maison. Dès le premier caveau, Tom, qui était expert en pareille matière, reconnut, dans la disposition des récipients, une intelligence supérieure : selon que les qualités ou l'âge du vin l'exigeaient, les bouteilles étaient debout ou couchées; mais toutes étaient pleines, et des étiquettes, écrites sur des cartes et clouées au bout d'un petit bâton fiché en terre, indiquant l'année et le cru, servaient de bannières à ces différents corps d'armée, rangés dans un ordre qui faisait le plus grand honneur aux connaissances stratégiques du digne M. Sanders. Tom fit entendre un murmure d'approbation, qui prouvait qu'il était digne d'apprécier ces savantes dispositions; et, voyant qu'auprès de chaque tas une

bouteille était placée comme échantillon, il fit main basse sur trois de ces sentinelles perdues, avec lesquelles il reparut devant son commandant.

Il le retrouva assis devant une fenêtre de l'appartement qu'il avait choisi pour le sien, et qui donnait sur le lac dont nous avons déjà parlé. L'aspect de cette pauvre petite étendue d'eau, qui brillait comme un miroir dans le vert encadrement de la prairie, avait rappelé au capitaine tous ses vieux souvenirs et tous ses regrets; mais, au bruit que fit Tom en ouvrant la porte, il se retourna, et, comme s'il eût été humilié d'être surpris ainsi pensif et les larmes aux yeux, il secoua vivement la tête en faisant entendre une espèce de toux qui lui était habituelle, lorsqu'il prenait le dessus sur ses pensées et qu'il leur ordonnait, en quelque sorte, de suivre un autre cours. Tom vit, au premier coup d'œil, quelles sensations préoccupaient son commandant; mais celui-ci, comme s'il eût été honteux d'être surpris, par son vieux camarade, dans des dispositions aussi mélancoliques, affecta, à sa vue, une liberté d'esprit dont il était bien éloigné.

— Eh bien, Tom, lui dit-il en essayant de donner à sa voix un accent de gaieté dont celui auquel il s'adressait ne fut pas dupe, il paraît, mon vieux camarade, que la campagne n'a pas été mauvaise, et que nous avons fait des prisonniers?

— Le fait est, mon commandant, répondit Tom, que les parages d'où je viens sont parfaitement ha-

bités, et vous avez là de quoi boire longtemps à l'honneur futur de la vieille Angleterre, après avoir si bien contribué à son honneur passé.

Sir Édouard tendit machinalement un verre, avala, sans y goûter, quelques gouttes d'un vin de Bordeaux digne d'être servi au roi Georges, siffla un petit air; puis, se levant tout à coup, fit le tour de la chambre, regardant sans les voir les tableaux qui la décoraient; enfin, revenant à la fenêtre :

— Le fait est, Tom, dit-il, que nous serons ici aussi bien, je crois, qu'il est permis d'être à terre.

— Quant à moi, répondit Tom voulant, par le ton de détachement qu'il affectait, consoler son commandant, je crois qu'avant qu'il soit huit jours, j'aurai tout à fait oublié *la Junon*.

— Ah ! *la Junon* était une belle frégate, mon ami, reprit en soupirant sir Édouard, légère à la course, obéissante à la manœuvre, brave au combat. Mais, n'en parlons plus, Tom, ou plutôt parlons-en toujours, mon ami. Oui, oui, je l'avais vue construire depuis sa quille jusqu'à ses mâts de perroquet; c'était mon enfant, ma fille... Maintenant, c'est comme si elle était mariée à un autre. Dieu veuille que son mari la gouverne bien; car, s'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais. Allons faire un tour, Tom.

Et le vieux commandant, ne cherchant plus cette fois à cacher son émotion, prit le bras de Tom et descendit le perron qui conduisait au jardin. C'était

un de ces jolis parcs comme les Anglais en ont donné le modèle au reste du monde, avec ses corbeilles de fleurs, ses massifs de feuillage, ses allées nombreuses. Plusieurs fabriques, disposées avec goût, s'élevaient de place en place. Sur la porte de l'une d'elles, sir Édouard aperçut M. Sanders; il alla à lui; de son côté, l'intendant, voyant approcher son maître, lui épargna la moitié du chemin.

— Pardieu! monsieur Sanders, lui cria le capitaine sans même lui donner le temps de le joindre, je suis bien aise de vous avoir rencontré pour vous faire tous mes remercîments; vous êtes un homme précieux, sur ma parole. (M. Sanders s'inclina.) Et, si j'avais su où vous trouver, je n'aurais pas attendu si longtemps.

— Je remercie le hasard qui a conduit Votre Seigneurie de ce côté, répondit M. Sanders visiblement très-réjoui du compliment qu'il recevait. Voici la maison que j'habite, en attendant qu'il plaise à Votre Seigneurie de me faire connaître sa volonté.

— Est-ce que vous ne vous trouvez pas bien dans votre logement?

— Au contraire, Votre Honneur; voilà quarante ans que j'y demeure; mon père y est mort, et j'y suis né; mais il se pourrait que Votre Seigneurie lui eût assigné une autre destination.

— Voyons la maison, dit sir Édouard.

M. Sanders, le chapeau à la main, précéda sir Édouard, et l'introduisit, avec Tom, dans le *cottage*

qu'il habitait. Cette demeure se composait d'une petite cuisine, d'une salle à manger, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail, dans lequel étaient rangés, avec un ordre parfait, les différents cartons renfermant les papiers relatifs à la propriété de Williams-house; le tout avait un air de propreté et de bonheur à faire envie à un intérieur hollandais.

— Combien touchez-vous d'appointements? demanda sir Édouard.

— Cent guinées, Votre Honneur. Cette somme avait été fixée par le père de Votre Seigneurie à mon père; mon père est mort, et, quoique je n'eusse alors que vingt-cinq ans, j'ai hérité de sa place et de son traitement; si Votre Honneur trouve que cette somme est trop considérable, je suis prêt à subir telle réduction qu'il lui conviendra.

— Au contraire, répondit sir Édouard, je la double, et vous donne au château le logement que vous choisirez vous-même.

— Je commence par remercier, comme je le dois, Votre Honneur, reprit M. Sanders en s'inclinant; cependant je lui ferai observer qu'une augmentation aussi considérable de traitement est inutile. Je dépense à peine la moitié de ce que je gagne, et, n'étant pas marié, je n'ai pas d'enfant à qui laisser mes économies. Quant au changement de demeure..., continua en hésitant M. Sanders.

— Eh bien? reprit le capitaine voyant qu'il n'achevait pas.

— Je me conformerai, pour cela comme pour tout le reste, aux volontés de Votre Seigneurie, et, si elle me donne l'ordre de quitter cette petite maison, je la quitterai ; mais...

— Mais quoi? Voyons, achevez.

— Mais, avec la permission de Votre Honneur, je suis habitué à ce cottage, et lui est habitué à moi. Je sais où toute chose se trouve, je n'ai qu'à étendre le bras pour mettre la main sur ce que je cherche. C'est ici que ma jeunesse s'est passée ; ces meubles sont à une certaine place où je les ai toujours vus ; c'était à cette fenêtre que s'asseyait ma mère, dans ce grand fauteuil ; ce fusil a été accroché au-dessus de cette cheminée par mon père ; voilà le lit où le digne vieillard a rendu son âme à Dieu. Il est présent ici en esprit, j'en suis sûr ; que Votre Honneur me pardonne, mais je regarderais presque comme un sacrilége de rien changer volontairement à tout ce qui m'entoure. Si Votre Honneur l'ordonne, c'est autre chose.

— Dieu m'en garde ! s'écria sir Édouard ; je connais trop, mon digne ami, la puissance des souvenirs, pour porter atteinte aux vôtres ; gardez-les avec religion, monsieur Sanders. Quant à vos appointements, nous les doublerons comme nous avons dit, et vous vous arrangerez avec le pasteur pour que cette augmentation profite à quelques pauvres familles de votre connaissance... A quelle heure dînez-vous, monsieur Sanders?

— A midi, Votre Honneur.

— C'est mon heure aussi, monsieur, et vous saurez, une fois pour toutes, que vous avez votre couvert mis au château. Vous faites de temps en temps votre partie d'hombre, n'est-ce pas?

— Oui, Votre Honneur; quand M. Robinson a le temps, je vais chez lui, ou il vient chez moi, et alors c'est une distraction qu'après une journée bien remplie, nous croyons qu'il nous est permis de prendre.

— Eh bien, monsieur Sanders, les jours où il ne viendra pas, vous trouverez en moi un partenaire qui ne se laissera pas battre facilement, je vous en préviens, et, les jours où il viendra, vous l'amènerez avec vous, si cela peut lui être agréable; et nous changerons l'hombre en whist.

— Votre Seigneurie me fait honneur.

— Et vous, vous me ferez plaisir, monsieur Sanders. Ainsi, c'est chose convenue.

M. Sanders s'inclina jusqu'à terre; sir Édouard reprit le bras de Tom, et continua sa route.

A quelque distance de la maisonnette de son intendant, le capitaine trouva celle du garde-chasse, qui cumulait cette fonction avec celle de conservateur de la pêche. Ce dernier avait une femme et des enfants, et c'était une famille heureuse. Le bonheur s'était, comme on le voit, réfugié dans ce coin de terre, et tout ce petit monde, qui craignait que l'arrivée du capitaine ne changeât quelque chose à sa vie, fut bientôt rassuré par sa présence. Le fait est que mon père, qu'on citait dans la marine anglaise

pour sa sévérité et son courage, était, dès qu'il ne s'agissait plus du service de Sa Majesté Britannique, l'homme le plus doux et le meilleur que j'eusse jamais connu.

Il rentra au château un peu fatigué de sa course, car c'était la plus longue qu'il eût encore faite depuis son amputation, mais aussi content qu'il pouvait l'être avec le regret éternel qu'il nourrissait au fond du cœur. Sa mission était changée : maître et arbitre encore du bonheur de ses semblables, il passait seulement du commandement au patriarcat, et il résolut, avec la promptitude et la régularité qui lui étaient familières, de soumettre dès ce jour l'emploi de son temps aux règles adoptées à bord de sa frégate. C'était un moyen de ne point amener de dérangement dans ses habitudes. Tom fut prévenu de cette décision; Georges s'y conforma d'autant plus facilement qu'il n'avait point encore oublié la discipline du *Boreas;* le cuisinier reçut ses ordres en conséquence, et, dès le lendemain, toutes choses furent établies sur le pied où elles étaient à bord de *la Junon.*

Au lever du soleil, la cloche, remplaçant le tambour, devait donner à tout le monde le signal du réveil : une demi-heure était laissée, depuis le moment où elle avait sonné jusqu'à celui où chacun devait se mettre au travail, pour faire un premier déjeuner, usage tout à fait en honneur sur les bâtiments de l'État, et fort approuvé par le capitaine,

qui n'avait jamais souffert que ses matelots affrontassent, l'estomac vide, le brouillard morbifique du matin. Le déjeuner fini, au lieu de procéder au lavage du pont, on devait se mettre au frottage des appartements; du frottage, on passait au fourbissage: cette occupation, à bord des bâtiments, comprend le nettoyage de tout ce qui est cuivre. Or, les serrures, les boutons des portes, les anneaux des pelles et pincettes et les devants de feu nécessitaient, pour que le château de Williams-house fût confortablement tenu sous ce rapport, l'application d'une discipline aussi sévère que celle qui régnait à bord de *la Junon*. Aussi, à neuf heures, le capitaine devait-il passer l'inspection, suivi de tous les domestiques, et ceux-ci avaient été prévenus, avant de s'engager, qu'en cas de manquement au service, ils subiraient les peines militaires en usage sur les bâtiments de l'État. A midi, tout exercice devait être interrompu par le dîner; puis, de midi à quatre heures, tandis que le capitaine se promènerait dans le parc, comme il avait l'habitude de le faire sur sa dunette, on devait s'occuper des réparations à faire aux vitres, aux charpentes, aux meubles, au linge; à cinq heures précises, la cloche sonnait pour le souper. Enfin, la moitié des serviteurs, traités comme l'équipage en rade, devait aller se coucher à huit heures, abandonnant le service de la maison à la moitié qui était de quart.

Cependant cette vie n'était, si l'on peut le dire,

que la parodie de celle à laquelle sir Édouard était habitué : c'était toute la monotonie de l'existence maritime, moins les accidents qui en font le charme et la poésie. Le roulis de la mer manquait au capitaine comme manque à l'enfant qui s'endort le mouvement maternel qui l'a bercé si longtemps. Les émotions de la tempête, pendant lesquelles l'homme, comme les géants antiques, lutte avec Dieu, laissaient par leur absence son cœur vide, et le souvenir de ces jeux terribles, où l'individu défend la cause d'une nation, où la gloire est la récompensedu vainqueur, la honte la punition du vaincu, rendait à ses yeux toute autre occupation mesquine et frivole : le passé dévorait le présent.

Cependant le capitaine, avec cette force de caractère qu'il avait puisée dans une existence où sans cesse il était forcé de donner l'exemple, cachait ses sensations à ceux qui l'entouraient. Tom seul, chez lequel les mêmes sentiments, quoique portés à un degré moins vif, éveillaient les mêmes regrets, suivait avec inquiétude les progrès de cette mélancolie intérieure, dont toute l'expression était de temps en temps un regard jeté sur le membre mutilé, suivi d'un soupir douloureux, auquel succédait ordinairement autour de la chambre une évolution rapide, accompagnée d'un petit air que le capitaine avait l'habitude de siffloter pendant le combat ou la tempête. Cette douleur des âmes fortes, qui ne se répand pas au dehors, et qui s'alimente de son silence, est

la plus dangereuse et la plus terrible : au lieu de filtrer goutte à goutte par la voie des larmes, elle s'amasse dans les profondeurs de la poitrine, et ce n'est que lorsque la poitrine se brise que l'on voit le ravage qu'elle a produit. Un soir, le capitaine dit à Tom qu'il se sentait malade, et, le lendemain, il s'évanouit lorsqu'il essaya de se lever.

III

L'alarme fut grande au château : l'intendant et le pasteur, qui, la veille encore, avaient fait leur partie de whist avec sir Édouard, ne comprenaient rien à cette indisposition subite, et la traitaient en conséquence; mais Tom les prit à part et rectifia sur ce point leur jugement, en assignant à la maladie le caractère et l'importance qu'elle devait avoir. Il fut donc convenu que l'on ferait prévenir le médecin, et que, pour ne pas donner au capitaine la mesure des inquiétudes que l'on avait conçues, le docteur viendrait le lendemain, comme par hasard et sous le prétexte de demander à dîner au maître du château.

La journée se passa ainsi que d'habitude. Avec le secours de son énergique volonté, le capitaine avait surmonté sa faiblesse; seulement, il mangea à peine, s'assit de vingt pas en vingt pas pendant sa prome-

nade, s'assoupit au milieu de sa lecture, et deux ou trois fois compromit par des distractions incroyables les intérêts du digne M. Robinson, son partenaire au whist.

Le lendemain, le docteur arriva comme il était convenu : sa visite tira pour un moment, par une distraction inattendue, le capitaine de son marasme; mais bientôt il retomba dans une rêverie plus profonde que jamais. Le docteur reconnut les caractères du spleen, cette terrible maladie du cœur et de l'esprit contre laquelle tout l'art de la médecine est impuissant. Il n'en ordonna pas moins un traitement ou plutôt un régime, qui consistait en boissons toniques et en viandes rôties; le malade devait essayer, en outre, de prendre le plus de distractions possibles.

Les deux premières parties de la prescription étaient faciles à suivre : on trouve partout des jus d'herbes, du vin de Bordeaux et des biftecks; mais la distraction était chose rare à Williams-house. Tom avait, sur ce point, épuisé toutes les ressources de son imagination; c'était toujours la lecture, la promenade et le whist, et le brave matelot avait beau retourner ces trois mots, comme la phrase du *Bourgeois gentilhomme*, il changeait la place et l'heure, voilà tout; mais il n'inventait rien qui pût tirer son commandant de la torpeur qui le gagnait de plus en plus. Il lui proposa bien, comme moyen désespéré, de le conduire à Londres; mais sir Édouard déclara qu'il ne se sentait pas la force d'entreprendre un si long voyage, et

que, puisqu'il ne pouvait pas mourir dans un hamac, il aimait encore mieux accomplir cette dernière et solennelle action dans un lit que dans une voiture.

Ce qui inquiétait Tom, surtout, c'est que le capitaine, au lieu de continuer à rechercher, comme il l'avait fait jusqu'alors, la société de ses amis, commençait à s'éloigner d'eux. Tom lui-même semblait maintenant lui être à charge. Le capitaine se promenait bien encore, mais seul; et, le soir, au lieu de faire sa partie comme d'habitude, il se retirait dans sa chambre en défendant qu'on le suivît. Quant aux repas et, à la lecture, il ne mangeait plus que juste ce qu'il fallait pour vivre, et ne lisait plus du tout; il était, d'ailleurs, devenu intraitable sous le rapport des jus d'herbes, et, depuis que sa répugnance pour ces sortes de boissons avait été poussée au point qu'il avait jeté au nez de Georges une tasse de ce liquide que le pauvre valet de chambre voulait, dans une bonne intention, le forcer d'avaler, personne ne s'était plus hasardé à reparler d'infusions amères, et Tom les avait remplacées par du thé dans lequel il étendait, au lieu de crème, une cuillerée et demie de rhum.

Cependant toutes ces rébellions contre l'ordonnance du docteur laissaient prendre au mal une intensité chaque jour plus grande; sir Édouard n'était plus que l'ombre de lui-même : toujours solitaire et sombre, à peine si l'on pouvait tirer de lui une parole qui ne fût pas accompagnée d'un signe visible d'impatience. Il avait adopté, dans le parc, une allée écartée, au

de laquelle était un berceau ou plutôt une vé-
'e grotte de verdure formée par l'entrelacement
ranches : c'était là qu'il se retirait et demeurait
eures entières, sans que personne osât le dé-
; c'était inutilement que le fidèle Tom et le
Sanders passaient et repassaient, avec intention,
e de son regard; il semblait ne pas les voir,
être pas obligé de leur adresser la parole. Ce
avait de pis dans tout cela, c'est que chaque
esoin de solitude était plus grand, et que le
e le capitaine passait hors de la compagnie
ensaux du château était plus considérable;
n allait atteindre les mois nébuleux, qui
on le sait, aux malheureux attaqués du
la chute des feuilles est aux phthisiques,
présager qu'à moins d'un miracle, sir
porterait pas cette époque fatale : ce
e fit par l'intermédiaire d'un de ses

Édouard, dans sa retraite accoutu-
à une de ses rêveries mortelles,
emin qui conduisait à la grotte,
s sèches sous un pas inconnu.
enir à lui une femme qu'à la
s et à la légèreté de sa dé-
lte allée sombre, prendre
x se fixèrent avec éton-
craignait pas de venir
en silence.

C'était une femme qui paraissait âgée de vingt-cinq ans, mais qui devait avoir un peu plus que cela, belle encore, non de cette première et éclatante jeunesse, si vive mais si passagère, en Angleterre surtout, mais de cette seconde beauté, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se compose d'une fraîcheur mourante et d'un embonpoint naissant. Ses yeux bleus étaient ceux qu'un peintre eût donnés à la Charité; de longs cheveux noirs qui ondulaient naturellement s'échappaient d'un petit chapeau qui semblait trop étroit pour les contenir; son visage offrait les lignes calmes et pures particulières aux femmes qui habitent la partie septentrionale de la Grande-Bretagne; enfin son costume simple et sévère, mais plein de goût, tenait le milieu entre la mode du jour et le puritanisme du XVII^e^ siècle.

Elle venait solliciter la bonté bien connue de sir Édouard en faveur d'une pauvre famille, dont le père était mort la veille, après une longue et douloureuse maladie, laissant une femme et quatre enfants dans la misère. Le propriétaire de la maison qu'habitaient cette malheureuse veuve et ces pauvres orphelins voyageait en Italie, de sorte que, pendant son absence, l'intendant, strict observateur des intérêts de son maître, exigeait le payement de deux termes arriérés; on menaçait mère et enfants de les mettre à la porte. Cette menace était d'autant plus terrible que la mauvaise saison s'avançait : toute cette famille avait donc tourné ses regards vers le généreux

capitaine, et avait choisi pour intermédiaire celle qui venait solliciter le bienfait.

Ce récit fut fait avec une telle simplicité de gestes et d'une voix si douce, que sir Édouard sentit ses yeux se mouiller de larmes; il porta la main à sa poche, en tira une bourse pleine d'or qu'il donna à la jolie ambassadrice sans dire un mot; car, ainsi que le Virgile de Dante, il avait désappris de parler à force de silence. De son côté, la jeune femme, dans un premier moment d'émotion dont elle ne fut pas maîtresse, en voyant sa mission si promptement et si dignement remplie, saisit la main de sir Édouard, la baisa, et disparut sans lui adresser d'autres remercîments, pressée qu'elle était d'aller rendre la sécurité à cette famille, qui était loin de penser que Dieu lui enverrait de si promptes consolations.

Resté seul, le capitaine crut qu'il avait fait un rêve. Il regarda autour de lui; la blanche vision avait disparu, et, n'eût été sa main, encore émue de la douce pression qu'elle venait d'éprouver, et la bourse absente de son gousset, il se serait cru le jouet d'une apparition fiévreuse. En ce moment, M. Sanders traversa par hasard l'allée, et, contre son habitude, le capitaine l'appela. M. Sanders se retourna étonné. Sir Édouard lui fit de la main un signe qui confirma par la vue le témoignage auriculaire auquel il avait peine à croire, et M. Sanders s'approcha du capitaine, qui lui demanda, avec une vivacité dont sa voix avait

perdu depuis longtemps l'habitude, quelle était la personne qui venait de s'éloigner.

— C'est Anna-Mary, répondit l'intendant, comme s'il n'était pas permis d'ignorer quelle était la femme qu'il désignait par ces deux noms.

— Mais qu'est-ce que Anna-Mary? demanda le capitaine.

— Comment! Votre Seigneurie ne la connaît pas? répondit le digne M. Sanders.

— Eh! pardieu! non, répliqua le capitaine avec une impatience du meilleur augure; je ne la connais pas, puisque je vous demande qui elle est.

— Qui elle est, Votre Honneur? La Providence descendue sur la terre, l'ange des pauvres et des affligés. Elle venait solliciter Votre Seigneurie pour une bonne action, n'est-ce pas?

— Oui, je crois qu'elle m'a parlé de malheureux qu'il fallait sauver de la misère.

— C'est cela, Votre Honneur; elle n'en fait jamais d'autres. Toutes les fois qu'elle apparaît chez le riche, c'est au nom de la charité; toutes les fois qu'elle entre chez le pauvre, c'est au nom de la bienfaisance.

— Et qui est cette femme?

— Sauf le respect que je dois à Votre Seigneurie, elle est encore demoiselle; une digne et bonne demoiselle, Votre Honneur.

— Eh bien, femme ou fille, je vous demande qui elle est.

— Personne ne le sait précisément, Votre Hon-

neur, quoique tout le monde s'en doute. Il y a une trentaine d'années, oui, c'était en 1764 ou 1766, son père et sa mère vinrent s'établir dans le Derbyshire; ils arrivaient de France, où, disait-on, ils avaient suivi la fortune du Prétendant; ce qui fait que leurs biens étaient confisqués, et qu'ils ne pouvaient s'approcher de soixante milles de Londres. La mère était enceinte, et, quatre mois après son établissement dans le pays, elle donna naissance à la petite Anna-Mary. A l'âge de quinze ans, la jeune fille perdit ses parents à quelque intervalle l'un de l'autre, et se trouva seule avec une petite rente de quarante livres sterling. C'était trop peu pour épouser un seigneur, c'était trop pour être la femme d'un paysan. D'ailleurs, le nom que probablement elle porte, et l'éducation qu'elle avait reçue, ne lui permettaient pas de se mésallier; elle resta donc fille, et résolut de consacrer sa vie à la charité. Depuis lors, elle n'a point failli à la mission qu'elle s'était imposée. Quelques études médicales lui ont ouvert les portes des pauvres malades, et, là où sa science ne peut plus rien, sa prière est, dit-on, toute-puissante; car Anna-Mary, Votre Honneur, est regardée par tout le monde comme une sainte devant Dieu. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit permis de déranger Votre Seigneurie, ce que personne de nous n'aurait osé faire; mais Anna-Mary a ses priviléges, et un de ses priviléges est de pénétrer partout sans que les domestiques se permettent de l'arrêter.

— Et ils font bien, dit sir Édouard en se levant, car c'est une brave et digne créature. Donnez-moi le bras, monsieur Sanders; je crois qu'il est l'heure de dîner.

C'était la première fois, depuis plus d'un mois, que le capitaine s'apercevait que la cloche était en retard sur son appétit. Il rentra donc, et, comme, au moment où il l'avait arrêté, M. Sanders retournait chez lui pour se mettre à table, le capitaine le retint au château. Le digne intendant était trop heureux de ce retour à la sociabilité pour ne pas accepter à l'instant même; et, jugeant par les questions que sir Édouard lui avait adressées qu'il était, contre son habitude, en disposition de parler, il profita de l'occasion pour l'entretenir de plusieurs affaires d'intérêt que la maladie l'avait forcé de laisser en suspens. Mais, soit que l'esprit de loquacité du capitaine fût passé, soit que l'intendant touchât des sujets qu'il croyait indignes de son intérêt, le malade ne répondit mot; et, comme si les paroles qu'il entendait n'étaient qu'un vain bruit, il retomba dans sa taciturnité habituelle, dont, pendant tout le reste de la journée, aucune distraction ne put le tirer.

IV

La nuit se passa comme de coutume, et sans que Tom s'aperçût d'aucun changement dans l'état du malade; le jour se leva triste et nébuleux. Tom essaya de s'opposer à la promenade du capitaine, craignant l'effet pernicieux des brouillards de l'automne; mais sir Édouard se fâcha, et, sans écouter les représentations du digne matelot, s'achemina vers la grotte. Il y était depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'il vit apparaître au bout de l'allée Anna-Mary, accompagnée d'une femme et de trois enfants : c'étaient la veuve et les orphelins que le capitaine avait tirés de la misère, et qui venaient le remercier.

Sir Édouard, en apercevant Anna-Mary, se leva pour aller au-devant d'elle; mais, soit émotion, soit faiblesse, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il fut forcé de s'appuyer contre un arbre : Anna vit qu'il chancelait, et accourut pour le soutenir; pendant ce temps, la bonne femme et les enfants se jetaient à ses pieds et se disputaient ses mains, qu'ils couvraient de baisers et de larmes. L'expression de cette reconnaissance si franche et si entière toucha le capitaine au point que lui-même se sentit pleurer. Un instant il voulut se contenir, car il regardait comme indigne d'un marin de s'attendrir ainsi;

mais il lui sembla que ses larmes, en coulant, le soulageraient de cette oppression qui, depuis si longtemps, lui pesait sur la poitrine, et, sans force contre son cœur, resté si bon sous sa rude enveloppe, il se laissa aller à toute son émotion, prit dans ses bras les bambins qui se cramponnaient à ses genoux, et les embrassa les uns après les autres, en promettant à leur mère de ne pas les abandonner.

Pendant ce temps, les yeux d'Anna-Mary brillaient d'une joie céleste. On eût dit que l'envoyée d'en haut avait accompli sa mission de bienfaisance, et, comme le conducteur du jeune Tobie, s'apprêtait à remonter au ciel : tout ce bonheur était son ouvrage, et l'on voyait que c'était à de tels spectacles, souvent renouvelés, qu'elle devait la douce et impassible sérénité de son visage. Dans ce moment, Tom vint, cherchant son maître, décidé à lui faire une querelle s'il ne voulait pas rentrer au château. En voyant plusieurs personnes autour du capitaine, il sentit redoubler sa résolution, car il était certain qu'elle serait appuyée ; aussi commença-t-il, moitié grondant, moitié priant, un long discours dans lequel il essaya de démontrer au malade la nécessité de le suivre ; mais sir Édouard l'écoutait avec une telle distraction, qu'il était visible que l'éloquence de Tom était perdue. Cependant, si les paroles qu'il avait dites avaient été sans puissance sur le capitaine, elles n'avaient point été sans effet sur Anna : elle avait compris la gravité de la situation de sir Édouard, qu'elle avait

cru jusque-là seulement indisposé; aussi, jugeant comme Tom que l'air humide qu'il respirait pouvait lui être nuisible, elle s'approcha de lui, et, lui adressant la parole avec sa douce voix :

— Votre Honneur a-t-il entendu? lui dit-elle.

— Quoi? répondit sir Édouard en tressaillant.

— Ce que lui a dit ce brave homme, reprit Anna.

— Et qu'a-t-il dit? demanda le capitaine.

Tom indiqua, par un mouvement, qu'il allait reprendre son discours; mais Anna lui fit signe de se taire.

— Il a dit, continua-t-elle, qu'il était dangereux pour vous de rester ainsi à cet air froid et pluvieux, et qu'il fallait rentrer au château.

— Me donnerez-vous le bras pour m'y reconduire? demanda le capitaine.

— Oui, sans doute, répondit Anna en souriant, si vous me faites l'honneur de me le demander...

En même temps, elle tendit son bras; le capitaine y appuya le sien, et, au grand étonnement de Tom, qui ne s'attendait pas à le trouver si docile, il reprit le chemin du château. Au bas du perron, Anna-Mary s'arrêta, renouvela ses remercîments, et, saluant sir Édouard avec une grâce parfaite, elle se retira, accompagnée de la pauvre famille. Le capitaine demeura immobile où elle l'avait laissé, la suivit des yeux tant qu'il put la voir; puis, lorsqu'elle eut disparu derrière l'angle du mur, il poussa un soupir, et se laissa conduire jusqu'à sa chambre, docile comme un

enfant. Le soir, le docteur et le curé vinrent faire leur partie de whist, et le capitaine avait commencé à jouer avec assez d'attention, lorsque, tandis que Sanders battait les cartes, le docteur dit tout à coup :

— A propos, commandant, vous avez vu aujourd'hui Anna-Mary?

— Vous la connaissez? demanda le capitaine.

— Certainement, répondit le docteur; elle est mon confrère.

— Votre confrère?

— Sans doute, et confrère fort à craindre même : elle sauve plus de malades avec ses douces paroles et ses remèdes de bonne femme, que je n'en sauve avec toute ma science. N'allez pas me quitter pour elle, commandant; car elle serait capable de vous guérir.

— Et moi, dit le curé, elle me ramène plus d'âmes par son exemple que je n'en gagne par mes sermons; et je suis sûr, commandant, que, si endurci pécheur que vous soyez, si elle se le mettait en tête, elle vous conduirait tout droit en paradis.

A partir de ce moment, M. Sanders eut beau battre et distribuer les cartes, il ne fut plus question que d'Anna-Mary.

Ce soir-là, le capitaine non-seulement écouta, mais encore parla comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps; il y avait un mieux sensible dans son état. Cette apathie profonde, de laquelle il semblait que rien désormais ne pût le tirer, disparut tant qu'Anna-Mary fut le sujet de la conversation. Il est

vrai qu'aussitôt que M. Robinson eut changé de thème, pour raconter les nouvelles de France qu'il avait lues dans le journal du matin, quoique ces nouvelles fussent de la plus haute importance politique, le capitaine se leva et se retira incontinent dans sa chambre, laissant M. Sanders et le docteur chercher sans lui un moyen d'arrêter les progrès de la révolution française, recherche à laquelle ils se livrèrent une heure encore après la retraite du capitaine, sans que leurs savantes théories, on a pu le voir, aient d'une manière efficace traversé le détroit.

La nuit fut bonne; le capitaine se réveilla plus préoccupé que sombre : il semblait attendre quelqu'un et se retournait à chaque bruit qu'il entendai Enfin, comme on prenait le thé, Georges annonça miss Anna-Mary; elle venait demander des nouvelles du capitaine, et lui rendre compte de l'emploi de ses fonds.

A la manière dont sir Édouard reçut sa belle visiteuse, il fut clair pour Tom que c'était elle qu'il attendait, et sa docilité de la veille fut expliquée par le salut plein de vénération avec lequel il l'accueillit. Après quelques questions faites sur sa santé, que sir Édouard assura s'améliorer sensiblement depuis deux jours, Anna-Mary entama l'affaire de la pauvre veuve. La bourse que lui avait donnée le capitaine contenait trente guinées : dix avaient été consacrées à payer les deux termes en retard; cinq à acheter à la mère et aux enfants les objets de première néces-

sité, dont ils manquaient depuis bien longtemps; deux avaient payé pendant un an l'apprentissage du fils aîné chez un menuisier, qui, en échange de cette petite somme et de son temps, lui donnait le logement et la nourriture; la petite fille était entrée, moyennant deux autres guinées, dans une école où elle devait apprendre à lire et à écrire; quant au dernier enfant, qui était un garçon, il était demeuré près de sa mère, étant trop jeune encore pour qu'elle pensât à s'en séparer. Restait donc à la pauvre femme onze guinées avec lesquelles, à la vérité, elle pouvait vivre quelque temps, mais qui, une fois épuisées, si elle ne trouvait pas quelque place pour utiliser sa bonne volonté, la laisseraient dans la même misère qu'auparavant. Cette place, le capitaine l'avait justement disponible : il fallait à la femme de Georges une aide dans son double service. Sir Édouard offrit de prendre chez lui mistress Denison, et il demeura convenu que, le lendemain, elle et le petit Jack seraient installés au château.

Soit reconnaissance pour sa protégée, soit instinct que sa présence était agréable, Anna-Mary resta près de deux heures avec le capitaine, et ces deux heures passèrent pour lui comme une minute. Au bout de ce temps, elle se leva et prit congé de lui, sans que sir Édouard osât la retenir, quoiqu'il eût donné tout au monde pour que la belle visiteuse ne le privât pas si tôt de sa compagnie. En sortant, elle trouva Tom qui l'attendait pour lui demander une recette; Tom

s'était informé dans le village, il avait été édifié sur les connaissances médicales d'Anna-Mary, et, d'après ce qu'il avait vu la veille et le jour même, il ne doutait pas qu'elle ne réussît merveilleusement, pour peu qu'elle voulût bien entreprendre cette cure, que, trois jours auparavant, il regardait comme désespérée. Anna-Mary elle-même ne se dissimulait pas la gravité de la situation de sir Édouard : les maladies chroniques, du genre de celle dont était attaqué le capitaine, pardonnent rarement, et, à moins d'une diversion violente et soutenue, s'acheminent avec obstination vers un résultat mortel. Le docteur et le curé ne lui avaient point caché l'influence qu'avait eue sa visite et l'attention inaccoutumée avec laquelle le malade avait écouté ce qu'on disait pendant tout le temps qu'il avait été question d'elle. Anna-Mary ne s'en était point étonnée; elle avait, comme le racontait la veille le docteur, guéri plus d'une fois par sa présence; et, dans ce genre de maladie surtout, dont la distraction est le seul remède, elle comprenait parfaitement l'influence que peut avoir l'apparition d'une femme : elle était donc revenue, était restée deux heures près du capitaine, et avait pu juger par elle-même de l'effet que sa présence avait produit sur le malade ; cette présence, elle était disposée à l'accorder au pauvre capitaine, sans y mettre d'autre importance que celle qu'il plairait à Dieu d'y attacher pour sa guérison. Aussi, comme la recette qu'elle donna à Tom était exactement pareille à l'ordonnance

du docteur, auquel Anna-Mary avait servi plus d'une fois de pieux complice, et que le digne matelot manifestait quelque crainte au sujet du jus d'herbes, Anna-Mary promit de revenir le lendemain pour présenter elle-même le remède à sir Édouard.

Ce jour-là, ce fut le capitaine qui parla le premier, et à tout le monde, de la visite qu'il avait reçue. A peine eut-il appris que mistress Denison était installée au château, qu'il la fit monter, sous prétexte de lui donner ses instructions, mais, en effet, pour avoir occasion d'entendre parler d'Anna-Mary. Il ne pouvait pas mieux s'adresser : mistress Denison, outre sa disposition naturelle à utiliser le don que Dieu lui avait fait de la parole, était, cette fois, poussée par un sentiment profond de reconnaissance; elle ne tarit donc point en éloges sur la *sainte*, car c'est ainsi que, dans ce village, on appelait, par anticipation, Anna-Mary. Ce bavardage conduisit, sans qu'il s'en aperçût, le capitaine jusqu'à l'heure du dîner. En passant à la salle à manger, il y trouva le docteur.

L'effet que ce dernier avait attendu était visiblement produit : sir Édouard commençait à dérider sa sévère physionomie; aussi, voyant qu'il entrait dans la bonne voie, le docteur donna au capitaine le conseil de faire mettre les chevaux à la voiture et de sortir, en sa compagnie, après le dîner. Il avait quelques malades à visiter au petit village qu'habitait Anna, et, si le capitaine consentait à diriger sa promenade de ce côté, il serait enchanté qu'il voulût bien l'y conduire,

le poney sur lequel il faisait habituellement ses courses étant gravement indisposé.

Aux premiers mots de cette offre, sir Édouard commençait à froncer le sourcil; mais il n'eut pas plus tôt entendu que la promenade proposée devait avoir pour but le village où demeurait Anna, qu'il fît donner au cocher l'ordre de se tenir prêt, et qu'à partir de ce moment, ce fut lui qui pressa le docteur; il en résulta que celui-ci, qui aimait à dîner tranquillement, se promit, à l'avenir, de ne plus donnerde pareilles ordonnances qu'au dessert.

La distance qui séparait le château du village était de quatre milles : les chevaux la franchirent en vingt minutes; et cependant le capitaine se plaignit, pendant tout ce temps, de la lenteur avec laquelle ils avançaient. Enfin, ils arrivèrent, et la voiture s'arrêta devant la maison dans laquelle le docteur avait affaire; par hasard, c'était juste en face de cette maison qu'était située celle d'Anna, et, en descendant de voiture, le docteur la fit remarquer au capitaine.

C'était une jolie maisonnette anglaise, à laquelle des contrevents verts et des tuiles rouges donnaient un air de propreté et de joie charmant à voir. Pendant tout le temps que le docteur consacra à sa visite, sir Édouard ne détourna point les yeux de la porte par laquelle il espérait toujours voir sortir Anna; mais son attente fut trompée, et le docteur, après sa visite faite, le retrouva en contemplation.

Le docteur monta sur le premier pliant du marche-

pied; puis, s'arrêtant là, il proposa à sir Édouard, comme une chose toute simple, de rendre à Anna-Mary la visite qu'elle avait faite au château. Le capitaine accepta avec un empressement qui dénotait un progrès toujours croissant dans le retour des sensations, et tous deux s'acheminèrent vers la petite porte. Le capitaine avoua, depuis, que, pendant ce court trajet, il avait senti son cœur battre plus fort qu'au premier branle-bas qu'il avait entendu.

Le docteur frappa à la porte, et une vieille gouvernante, que les parents d'Anna avaient ramenée de France, et qui avait été son institutrice, vint ouvrir. Anna n'était point à la maison; on l'avait envoyé chercher pour un enfant atteint de la petite vérole, et qui demeurait dans une chaumière isolée, à un mille du village; mais, comme le docteur était un ami de mademoiselle de Villevieille, il n'en proposa pas moins au capitaine d'entrer pour visiter l'intérieur du petit cottage, dont la gouvernante s'offrit complaisamment à faire les honneurs. Il était impossible de voir quelque chose de plus frais et de plus charmant que cet intérieur: le jardin semblait une corbeille, et les appartements, quoique d'une simplicité extrême, étaient cependant décorés avec un goût exquis; un petit atelier de peinture, d'où étaient sortis tous les paysages qui ornaient les murailles, un cabinet d'étude, dans lequel on voyait un piano tout ouvert, et une bibliothèque choisie de livres français et italiens, indiquaient que les rares moments que la

charité laissait à la maîtresse de cette demeure étaient employés à des distractions artistiques ou à des lectures instructives. Cette petite maison était la propriété d'Anna, ses parents l'ayant achetée et la lui ayant laissée avec les quarante livres sterling de rente qui, ainsi que nous l'avons dit, formaient toute sa fortune. Le capitaine, pris d'une curiosité qui fit grand plaisir au docteur, la visita depuis l'office jusqu'au grenier, à l'exception cependant de la chambre à coucher, ce *sanctum sanctorum* des maisons anglaises.

Mademoiselle de Villevieille, sans rien comprendre à cette investigation, sentit cependant que ceux qui l'avaient faite, et surtout le capitaine, devaient avoir besoin de se reposer. Arrivée au salon, elle offrit donc aux visiteurs de s'asseoir, et sortit pour préparer le thé. Resté seul avec le docteur, sir Édouard retomba dans le silence qu'il avait interrompu pour faire à mademoiselle de Villevieille une foule de questions relatives à Anna ou à ses parents. Mais, cette fois, le docteur fut sans inquiétude, car ce silence était de la rêverie et non du mutisme. Le capitaine était plongé au plus profond de ses réflexions, lorsque la porte par laquelle était sortie mademoiselle de Villevieille se rouvrit; mais, au lieu de la gouvernante, ce fut Anna qui entra, portant d'une main une théière, et de l'autre une assiette de sandwichs; elle était revenue à l'instant, et, ayant appris qu'elle avait des hôtes sur lesquels elle était loin de compter, elle

avait voulu leur faire elle-même les honneurs de la maison.

En l'apercevant, le capitaine se leva avec un mouvement visible de plaisir et de respect, et salua la bien arrivée. Celle-ci commença par déposer sur la table à thé ce qu'elle apportait, puis rendit au capitaine, en échange de son salut, une révérence française et un bonjour anglais. Anna-Mary était charmante en ce moment: la course qu'elle venait de faire lui avait donné ces vives couleurs de la santé qui succèdent, par moments et dans certaines occasions, à cette première fraîcheur de la jeunesse qui disparaît si vite. Ajoutez à cela un certain embarras de trouver chez elle deux personnes étrangères, joint à une volonté grande de leur rendre cette courte visite agréable, et l'on comprendra qu'en face d'elle le capitaine eut une loquacité que, depuis bien longtemps, le digne docteur ne lui avait pas vue. Il est vrai que cette loquacité ne fut peut-être pas strictement renfermée dans les règles des convenances, et qu'un rigide observateur des formes eût peut-être trouvé que les éloges tenaient dans la conversation de sir Édouard une trop grande place. Mais le capitaine ne savait dire que ce qu'il pensait, et il pensait beaucoup de bien d'Anna-Mary. Cependant sa préoccupation ne fut pas si grande qu'il ne s'aperçut que la théière et l'argenterie portaient des armoiries surmontées d'un tortil de baron. Sans qu'il se rendît compte de la cause, cela fit plaisir à son vieil orgueil aristocra-

tique. Sir Édouard aurait été humilié de trouver une telle supériorité chez une fille du peuple ou de la bourgeoisie.

Ce fut le docteur qui se vit forcé de rappeler au capitaine que sa visite durait depuis deux heures. Sir Édouard eut quelque peine à reconnaître la vérité de cette assertion; mais à peine lui fut-elle démontrée par un coup d'œil jeté sur sa montre, à laquelle il en appelait, qu'il comprit toute l'inconvenance d'une plus longue station. En conséquence, il prit congé d'Anna en lui faisant promettre de venir, le lendemain, avec mademoiselle de Villevieille, prendre, à son tour, le thé au château. Anna promit en son nom et au nom de sa gouvernante, et le capitaine remonta en voiture.

— Pardieu! docteur, dit le capitaine en rentrant au château, vous avez parfois d'excellentes idées, et je ne sais pourquoi nous ne faisons pas tous les jours une pareille promenade, au lieu de laisser engorger les jambes de mes chevaux.

V

Le lendemain, le capitaine se leva une heure plus tôt que d'habitude, et parcourut le château, donnant lui-même les instructions qu'il croyait nécessaires à la grande solennité qui s'apprêtait. L'ordre et la pro-

preté avec lesquels était tenue la petite maison d'Anna-Mary avaient séduit sir Édouard, et il avait résolu que désormais Williams-house serait mis sur le même pied ; en conséquence, outre le cirage des parquets et le frottage des meubles, il ordonna, par extraordinaire, le débarbouillage des tableaux. Il en résulta que les ancêtres du capitaine, qui étaient couverts d'une véritable couche de poussière, semblèrent reprendre une nouvelle vie, et regarder d'un œil plus vif ce qui allait se passer dans ces vieux appartements où, depuis vingt-cinq ans, si peu de choses se passaient. Quant au docteur, il suivait le capitaine, qui semblait avoir retrouvé, pour ces préparatifs, tout le feu de ses belles années, en se frottant les mains avec un air de parfaite satisfaction. M. Sanders arriva sur ces entrefaites, et, voyant tout le monde à l'œuvre avec tant d'empressement, demanda si c'était que le roi Georges allait visiter le Derbyshire ; et son étonnement ne fut pas médiocre, lorsqu'il apprit que tout ce remue-ménage se faisait à l'occasion d'une tasse de thé qu'Anna-Mary devait venir prendre au château. Quant à Tom, il était tombé, depuis trois jours, dans la stupéfaction la plus profonde, et, à mesure que ses craintes s'évanouissaient au sujet du spleen, elles se tournaient du côté de la folie ; le docteur seul paraissait marcher hardiment dans cette voie obscure pour tous et suivre un plan arrêté dans son esprit. Quant au digne M. Robinson, il voyait l'état de sir Édouard amélioré, et c'était tout ce qu'il

demandait, habitué qu'il était à s'en remettre à la Providence des moyens, et à rendre grâces à Dieu des résultats.

A l'heure dite, Anna-Mary et mademoiselle de Villevieille arrivèrent, sans se douter que leur visite avait occasionné tant de préparatifs. Ce fut, à son tour, le capitaine qui fit les honneurs de son château. A le voir si alerte et si affairé, quoique encore pâle et faible, il était impossible de croire que ce fût le même homme qui, huit jours auparavant, se traînait dans ces mêmes appartements, lent et muet comme une ombre. Pendant qu'on prenait le thé, le temps, ordinairement si brumeux au mois d'octobre, dans les contrées septentrionales de l'Angleterre, s'éclaircit tout à coup, et un rayon de soleil glissa entre deux nuages comme un dernier sourire du ciel. Le docteur en profita pour proposer une promenade dans le parc; les visiteuses acceptèrent. Le docteur offrit son bras à mademoiselle de Villevieille, et le capitaine le sien à miss Anna; il fut d'abord un peu embarrassé de ce qu'il allait dire dans cette espèce de tête-à-tête; mais Anna-Mary était en même temps si simple et si gracieuse, que cet embarras disparut au premier mot qu'elle prononça. Anna avait beaucoup lu, le capitaine avait beaucoup vu; entre gens pareils, la conversation ne peut tomber: le capitaine raconta ses campagnes et ses voyages, comment deux fois il avait manqué de périr enfermé dans les glaces polaires, et comment il avait fait naufrage dans les

mers de l'Inde; puis vint l'histoire de ses onze combats, et du dernier, le plus terrible de tous, où, une cuisse emportée, il s'était relevé sur le pont pour battre des mains en voyant s'abîmer un vaisseau dont l'équipage tout entier avait mieux aimé périr que de se rendre, et s'était enfoncé dans la mer, son pavillon cloué à son grand mât, et aux cris de: «Vive la France! vive la République!» Anna avait commencé à écouter par complaisance; puis, peu à peu, l'intérêt était venu, tant il est vrai que, si inexpérimenté que soit le narrateur, il y a toujours une éloquence puissante dans le récit des grandes choses, fait par celui qui les a vues. Le capitaine avait cessé de parler, qu'Anna écoutait encore, et la promenade avait duré deux heures sans que le capitaine eût éprouvé la moindre fatigue ni Anna le moindre ennui. Ce fut mademoiselle de Villevieille, que la conversation du docteur préoccupait le moins, à ce qu'il paraît, qui vint rappeler à sa jeune maîtresse qu'il était temps deretourner au village.

L'absence d'Anna-Mary ne se fit pas sentir immédiatement après son départ, son apparition avait remplitoute la journée de sir Édouard; mais, lorsque, le lendemain, il pensa qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle vînt au château, et que lui n'avait aucun prétexte pour aller au village, il lui sembla que la matinée dans laquelle il entrait n'aurait pas de fin, et Tom le trouva aussi triste et aussi abattu qu'il l'avait vu, la veille, alerte et joyeux.

Le capitaine était arrivé jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans avec un cœur vierge de tout amour. Entré au service de Sa Majesté Georges III, au moment où il sortait à peine de l'enfance, la seule femme qu'il eût connue était sa mère. Son âme s'était ouverte d'abord aux grands spectacles de la nature; les instincts tendres y avaient été étouffés par les habitudes sévères, et, tant qu'il avait été à bord de son bâtiment, il avait considéré une moitié de la création comme une chose de luxe que Dieu avait semée sur la terre, ainsi qu'il a fait des fleurs qui brillent et des oiseaux qui chantent. Il faut convenir aussi que celles de ces fleurs ou ceux de ces oiseaux qu'il avait rencontrés n'avaient rien de séduisant. C'étaient quelques maîtresses de cabaret, tenant les hôtels les plus achalandés des différents ports où il avait relâché, des négresses de la côte de Guinée ou de Zanguebar, des Hottentotes du Cap ou des Patagones de la Terre de Feu. L'idée que sa race s'éteindrait avec lui n'était jamais venue au capitaine, ou, dans le cas contraire, ne lui avait pas causé, sans doute, une inquiétude bien grande. Grâce à cette indifférence passée, il était probable que la première femme un peu jeune, un peu jolie, un peu spirituelle qui croiserait le chemin du capitaine, le ferait changer de route; à bien plus forte raison surtout si cette femme, comme Anna-Mary, était remarquable sous tous les rapports. Or, comme on l'a vu, ce qui devait arriver arriva. Le capitaine, qui ne pensait pas à être attaqué, ne s'était

pas occupé de la défense, si bien qu'il avait été mis hors de combat et fait prisonnier à la première escarmouche.

Le capitaine passa la journée comme un enfant qui a égaré son plus beau jouet et qui refuse de se distraire avec les autres. Il bouda Tom, tourna le dos à M. Sanders, et ne parut reprendre quelque bonne humeur qu'en apercevant le docteur, qui, à l'heure accoutumée, venait faire sa partie. Mais ce n'était pas l'affaire du capitaine; il laissa Tom, M. Sanders et le curé chercher un quatrième partenaire, et emmena le docteur dans sa chambre, sous un prétexte aussi maladroit que s'il n'eût eu que dix-huit ans. Là, il lui parla de tout, hors de ce qu'il avait véritablement à lui dire, lui demanda des nouvelles du malade qu'il avait au village, lui offrit de l'y conduire le lendemain : malheureusement, le malade était guéri. Sir Édouard chercha alors une querelle au digne Esculape qui guérissait tout le monde, excepté lui, qui, ce jour-là, s'était mortellement ennuyé. Il ajouta qu'il se sentait plus malade que jamais, et déclara qu'il était perdu s'il passait seulement encore trois jours comme celui qui venait de s'écouler. Le docteur ordonna au capitaine les jus d'herbes, les biftecks et la distraction. Le capitaine envoya promener le docteur, et se coucha plus maussade qu'il ne l'avait jamais été, mais sans avoir osé prononcer une seule fois le nom d'Anna-Mary. Le docteur se retira en se frottant les mains : c'était un drôle d'homme que le docteur.

Le lendemain, ce fut bien autre chose; sir Édouard n'était pas abordable. Une seule pensée vivait dans son esprit, un seul désir animait son cœur : voir Anna-Mary... Mais comment la voir? Le hasard les avait rapprochés la première fois; la reconnaissance avait ramené Anna le lendemain; le capitaine avait fait une visite de convenance; miss Anna avait rendu sa visite au capitaine : tout s'arrêtait là; et il aurait fallu une imagination plus féconde en expédients que ne l'était celle de sir Édouard, pour le tirer de la situation perplexe où il se trouvait. Le capitaine n'avait plus d'espoir que dans les veuves et les orphelins; mais il ne meurt pas un pauvre diable tous les jours, et ce pauvre diable fût-il mort, peut-être Anna-Mary n'eût-elle pas osé venir renouveler sa demande au capitaine. C'eût été un tort : sir Édouard était, à cette heure, en disposition de placer toutes les veuves et d'adopter tous les orphelins du monde.

Le temps était pluvieux, ce qui ne permettait pas au capitaine d'espérer qu'Anna-Mary viendrait au château; en conséquence, il ordonna de mettre les chevaux à la voiture, résolu qu'il était de sortir lui-même. Tom demanda s'il devait accompagner le capitaine; mais le capitaine répondit brusquement à Tom qu'il n'avait pas besoin de lui, et, lorsque le cocher, voyant son maître installé dans le carrosse, vint lui demander respectueusement où il fallait le conduire, celui-ci, à qui toute route était indifférent

parce qu'il n'osait pas indiquer la seule qu'il désirait prendre, lui répondit :

— Où tu voudras.

Le cocher réfléchit un instant; puis, remontant sur son siége, il partit au galop. La pluie tombait par torrents, et il était évident qu'il était pressé lui-même d'arriver quelque part. En effet, au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta. Le capitaine, qui jusque-là, plongé dans ses réflexions, était resté couché au fond de sa voiture, mit le nez à la portière : il était à la porte de l'ex-malade du docteur, et, par conséquent, en face de la maison d'Anna-Mary. Le cocher s'était rappelé que, la dernière fois qu'il était venu au même endroit, son maître était resté deux heures en visite, et il espérait que, si le capitaine faisait cette fois ainsi que l'autre, la pluie passerait pendant ces deux heures, et qu'il aurait du beau temps pour le retour. Le capitaine tira le cordon attaché au bras du cocher; celui-ci descendit et ouvrit la portière.

— Que diable fais-tu? dit le capitaine.

— Eh bien, je m'arrête, Votre Honneur.

— Et où t'arrêtes-tu?

— Ici.

— Et pourquoi ici?

— Est-ce que ce n'est pas ici que Votre Seigneurie voulait venir?

Hélas ! le pauvre diable avait deviné juste sans s'en douter. En effet, c'était bien là que sir Édouard vou-

lait venir; aussi ne trouva-t-il rien à dire à cette réponse.

—Tu as raison, dit le capitaine; aide-moi à descendre.

Le capitaine descendit et frappa à la porte de l'ex-malade, dont il ne savait pas même le nom. Ce fut le convalescent lui-même qui vint lui ouvrir. Le capitaine prétexta l'intérêt que lui avait inspiré le cas grave où se trouvait le malade lorsqu'il avait lui-même, quatre jours auparavant, amené le docteur, et ajouta qu'il était venu en personne pour prendre de ses nouvelles. L'ex-malade, qui était un gros brasseur qu'une indigestion, prise au dîner des noces de sa fille, avait forcé de recourir à la science du docteur, fut très-sensible à la visite du capitaine, le fit entrer dans sa plus belle chambre, le supplia de lui faire l'honneur de s'asseoir, et apporta devant lui tous ses échantillons de bière.

Le capitaine plaça sa chaise de manière à pouvoir, tout en causant, regarder dans la rue, et se versa un verre de porter pour avoir le droit de rester tant que le verre ne serait pas bu. Quant au brasseur, il entra, pour satisfaire à l'intérêt que lui avait témoigné le capitaine, dans tous les détails de l'indisposition dont il venait d'être victime, et qui n'était aucunement due à l'intempérance, mais à l'imprudence qu'il avait faite de boire deux doigts de vin, liqueur pernicieuse s'il en fut jamais. Le brasseur profita de cette occasion pour faire ses offres au capitaine, et le capi-

taine fit prix pour deux tonneaux de bière. Puis, comme ce marché avait établi une certaine familiarité entre le brasseur et le capitaine, le brasseur se hasarda à lui demander ce qu'il regardait dans la rue.

— Je regarde, reprit le capitaine, cette petite maison à contrevents verts qui est en face de la vôtre.

— Ah! fit le brasseur, la maison de la *sainte*.

Nous avons déjà dit que c'était sous ce nom que l'on désignait généralement Anna-Mary.

— Elle est jolie, dit le capitaine.

— Oui, oui, c'est un beau brin de fille, répondit le brasseur, qui croyait que le capitaine parlait de sa voisine, mais surtout c'est une brave créature; tenez, aujourd'hui, malgré le temps qu'il fait, elle est allée, à cinq milles d'ici, soigner une pauvre mère qui avait déjà six enfants de trop et qui vient d'accoucher de deux autres. Elle allait partir à pied, parce que rien ne l'arrête quand il s'agit d'une bonne action; mais je lui ai dit : « Prenez ma carriole, miss Anna, prenez ma carriole. » Elle ne le voulait pas; je lui ai dit : « Prenez-la! » Et elle l'a prise.

— Tenez, j'y pense, dit sir Édouard, vous m'enverrez quatre tonneaux de bière au lieu de deux.

— Que Votre Seigneurie songe bien, pendant qu'elle y est, s'il ne lui en faut pas davantage, répondit le brasseur.

— Non, non, dit en souriant le capitaine. Mais je

ne parlais pas de miss Anna; je parlais de la maison : je disais que la maison est jolie.

— Oui, oui, pas mal; mais c'est tout ce qu'elle possède avec une petite rente de rien, dont les mendiants lui enlèvent encore la moitié; ce qui fait qu'elle ne peut pas même boire de bière, pauvre fille! et qu'elle boit de l'eau.

— Vous savez que c'est l'habitude des Françaises, dit le capitaine, et miss Anna a été élevée par mademoiselle de Villevieille, qui est Française.

— Écoutez, Votre Honneur, reprit le brasseur en secouant la tête, il n'est pas naturel de boire de l'eau quand on peut boire de la bière. Oui, je sais bien que c'est l'habitude des Françaises de boire de l'eau et de manger des sauterelles; mais miss Anna est Anglaise, et de la vieille Angleterre même, fille du baron Lampton, un brave homme, que mon père a connu du temps du Prétendant, et qui s'est battu comme un diable à Preston-Pans, ce qui fit qu'il perdit toute sa fortune et fut longtemps exilé en France. Oh! voyez-vous, Votre Honneur, non! non! ce n'est pas par goût, c'est par nécessité, qu'elle boit de l'eau; et cependant, si elle avait voulu, elle aurait pu boire de la bière, et de la fameuse, tout le reste de sa vie.

— Et comment cela?

— Parce que mon fils aîné avait fait la folie de s'amouracher d'elle et qu'il voulait absolument l'épouser.

— Et vous vous y êtes opposé?

— Tant que j'ai pu, mon Dieu! Comment! un garçon qui aura dix mille bonnes livres sterling en mariage, et qui pouvait trouver le double et le triple, épouser une fille qui n'a rien! Mais il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison, et il m'a fallu consentir.

— Et alors? dit le capitaine d'une voix tremblante.

— Alors, c'est elle qui a refusé.

Le capitaine respira.

— Et cela, voyez-vous, par orgueil et parce qu'elle est de noblesse. Ah! tous ces nobles, Votre Honneur, je voudrais que le diable...

— Un instant, dit le capitaine en se levant, j'en suis, moi.

— Oh! Votre Honneur, répondit le brasseur, je ne parle que de ceux qui ne boivent que de l'eau ou du vin; je ne peux pas dire cela pour Votre Honneur, qui m'a demandé quatre tonneaux de bière.

— Six, répondit le capitaine.

— Oui, six! s'écria le brasseur; c'est moi qui me trompais. C'est tout ce qu'il faut à Votre Seigneurie? continua le brasseur en suivant sir Édouard le chapeau à la main.

— C'est tout. Adieu, mon brave homme.

— Adieu, Votre Honneur.

Le capitaine remonta en voiture.

— Au château? dit le cocher.

— Non, chez le docteur, répondit le capitaine.

Il pleuvait à verse. Le cocher reprit en grommelant

place sur son siége, et mena le capitaine ventre à terre. Au bout de dix minutes, il était arrivé. Le docteur n'était pas chez lui.

— Où faut-il conduire Votre Honneur? dit le cocher.

— Où tu voudras, répondit le capitaine.

Cette fois, le cocher profita de la permission et rentra au château; quant au capitaine, il remonta dans sa chambre sans parler à personne.

— Il est fou! dit le cocher à Tom, qu'il rencontra sous le vestibule.

— Eh bien, veux-tu que je te dise, mon pauvre Patrice, répondit Tom, j'en ai peur!

En effet, une si grande agitation avait succédé à l'apathie du capitaine, et cela d'une manière si subite et si inattendue, qu'il était permis aux deux braves serviteurs, qui en ignoraient la cause véritable, d'avoir conçu l'opinion un peu hasardée qu'ils venaient d'exprimer à demi-voix; aussi fut-ce celle qu'ils transmirent, le soir même, au docteur, lorsqu'il arriva à son heure accoutumée.

Le docteur les écouta avec la plus grande attention, les interrompant de temps en temps par des « tant mieux! » plus ou moins accentués; puis, lorsqu'ils eurent fini, il monta à la chambre de sir Édouard en se frottant les mains. Tom et Patrice le regardèrent en secouant la tête.

— Ah! dit le capitaine du plus loin qu'il aperçut

le docteur, venez, mon pauvre ami; je suis bien malade, allez!

— Vraiment? répondit le docteur. Eh bien, mais c'est déjà quelque chose que de vous en apercevoir.

— Je crois que, depuis huit jours, j'ai le spleen, continua le capitaine.

— Et moi, je crois que, depuis huit jours, vous ne l'avez plus, reprit le docteur.

— Je m'ennuie de tout.

— De presque tout.

— Je m'ennuie partout.

— Presque partout.

— Tom m'est insupportable.

— Je comprends cela.

— M. Robinson m'assomme.

— Dame, ce n'est pas son état d'être amusant.

— M. Sanders me crispe.

— Je le crois bien, un intendant honnête homme!

— Eh! tenez, vous-même, docteur, il y a des moments...

— Oui; mais il y en a d'autres...

— Que voulez-vous dire?

— Je m'entends.

— Docteur, nous nous brouillerons!

— Je chargerai Anna-Mary de nous raccommoder.

Sir Édouard devint rouge comme un enfant pris en faute.

— Parlons franchement, capitaine, continua le docteur.

— Je ne demande pas mieux, répondit sir Édouard.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où vous êtes allé prendre le thé chez Anna-Mary?

— Pas une minute.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où Anna-Mary est venue prendre le thé chez vous?

— Pas une seconde.

— Vous ennuieriez-vous, si vous aviez, chaque matin, la certitude de la voir?

— Jamais.

— Et, alors, Tom vous serait-il insupportable?

— Tom! mais je l'aimerais de toute mon âme.

— M. Robinson vous assommerait-il encore?

— Il me semble que je le chérirais.

— M. Sanders vous crisperait-il toujours?

— Je le porterais dans mon cœur.

— Et seriez-vous tenté de vous brouiller avec moi?

— Avec vous, docteur, ce serait à la vie et à la mort.

— Vous ne vous sentiriez plus malade?

— J'aurais vingt ans, docteur.

— Vous ne vous croiriez plus attaqué du spleen?

— Je serais gai comme un marsouin.

— Eh bien, rien n'est plus facile que de voir Anna-Mary tous les jours.

— Que faut-il faire, docteur? Dites, dites.

— Il faut l'épouser.

— L'épouser? s'écria le capitaine.

— Eh! pardieu! oui, l'épouser : vous savez bien qu'elle n'entrera pas chez vous comme fille de compagnie.

— Mais, docteur, elle ne veut pas se marier.

— Chanson de jeune fille.

— Elle a refusé des partis très-riches.

— Des marchands de bière. La fille du baron Lampton faisant les honneurs d'un comptoir, c'eût été joli!

— Mais, docteur, je suis vieux.

— Vous avez quarante-cinq ans, et elle en a trente.

— Mais il me manque une jambe.

— Elle vous a toujours vu comme cela, elle doit y être habituée.

— Mais, docteur, je suis d'un caractère insupportable.

— Vous êtes le meilleur homme du monde.

— Vous croyez? dit le capitaine avec un doute d'une naïveté parfaite.

— J'en suis sûr, répondit le docteur.

— Il n'y a, dans tout cela, qu'une difficulté.

— Laquelle?

— C'est que jamais je n'oserai lui dire que je l'aime.

— Eh! où est la nécessité que ce soit vous qui le lui disiez?

— Qui s'en chargera à ma place?

— Moi, pardieu!

— Docteur, vous me sauvez la vie.

— C'est mon état.

— Et quand irez-vous?

— Demain, si vous voulez.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Mais, aujourd'hui, elle n'est pas chez elle.

— Vous attendrez qu'elle y rentre.

— Je vais faire seller mon poney.

— Prenez ma voiture, plutôt.

— Faites atteler, alors.

Le capitaine sonna à casser la sonnette. Patrice accourut tout effrayé.

— Mettez les chevaux, dit le capitaine.

Patrice sortit plus convaincu que jamais que le capitaine avait perdu la tête. Derrière Patrice, entra Tom; le capitaine lui sauta au cou. Tom poussa un gros soupir; il n'y avait pas de doute, le capitaine était complétement fou. Un quart d'heure après, le docteur partait, muni de ses pleins pouvoirs.

La visite eut le résultat le plus satisfaisant pour sir Édouard et pour moi : pour si Édouard, en ce que, six semaines après, il épousa Anna-Mary; pour moi, en ce que, dix mois après qu'il l'eût épousée, je vins heureusement au monde.

VI

Je ne me rappelle rien autre chose des trois premières années de ma vie, si ce n'est que ma mère m'a toujours dit que j'étais un enfant charmant.

Au plus loin que mes regards puissent se reporter en arrière, je me vois roulant sur une vaste pelouse de gazon qui s'étendait en face du perron, et au milieu de laquelle s'élevait un massif de lilas et de chèvrefeuilles, tandis que ma mère, assise sur un banc peint en vert, levait de temps en temps les yeux de dessus son livre ou de dessus sa tapisserie pour me sourire et m'envoyer des baisers. Vers les dix heures du matin, après avoir lu les journaux, mon père paraissait sur le perron; ma mère courait à lui; je la suivais sur mes petites jambes, et j'arrivais au bas des marches en même temps qu'elle les redescendait avec lui. Alors nous faisions une petite promenade, qui avait presque toujours pour but l'endroit qu'on appelait la grotte du Capitaine; nous nous asseyions sur le banc où sir Édouard était assis la première fois qu'il aperçut Anna-Mary. Georges venait nous dire que les chevaux étaient à la voiture; nous allions faire une course de deux ou trois heures, une visite, soit à mademoiselle de Villevieille, qui avait hérité des quarante livres sterling de rente et de la petite maison de ma mère, soit à quelque famille malade

ou pauvre, à laquelle la *sainte* apparaissait toujours comme un ange gardien et consolateur; puis, du meilleur appétit du monde, nous revenions dîner au château. Au dessert, je devenais la propriété de Tom, et c'était mon heure de joie : il m'emportait sur son épaule, et m'emmenait voir les chiens et les chevaux, me dénichait des nids au plus haut des arbres, tandis que je lui tendais les mains d'en bas en criant : «Prends garde de tomber, mon ami Tom.» Enfin, il me ramenait écrasé de fatigue et les yeux à demi fermés par le sommeil; ce qui ne m'empêchait pas de faire très-mauvaise mine à M. Robinson, dont l'arrivée était presque toujours le signal de ma retraite. En cas de trop grande résistance de ma part, c'était encore à Tom qu'on avait recours; alors il entrait dans le salon, et avait l'air de m'emporter malgré tout le monde; je sortais en grommelant, et Tom me couchait dans un hamac qu'il balançait en me contant toutes sortes d'histoires qui m'endormaient ordinairement à la première syllabe; puis ma bonne mère venait et me transportait du hamac dans mon lit. Qu'on me pardonne tous ces détails : à l'heure où j'écris ces lignes, mon père, ma mère, ni Tom, n'existent plus, et je me retrouve seul, à l'âge où mon père y est revenu, en ce vieux château, dans le voisinage duquel il ne reste plus d'Anna-Mary.

Je me rappelle le premier hiver qui vint, parce qu'il fut pour moi la source de nouveaux plaisirs; il tomba beaucoup de neige, et Tom inventa mille

moyens, fourchettes, trappes, filets, etc., pour prendre les oiseaux qui, manquant de nourriture dans les champs, se rapprochaient des maisons pour en trouver. Mon père nous avait abandonné un grand hangar que Tom avait fait fermer par un treillage assez fin pour que les plus petits oiseaux ne pussent point passer au travers : c'est dans ce hangar que nous enfermions tous nos prisonniers, qui y trouvaient ample nourriture et bon abri dans trois ou quatre sapins en caisse que Tom y avait fait transporter. Je me rappelle qu'à la fin de l'hiver le nombre des captifs était incalculable. Tout mon temps se passait à les regarder; je ne voulais plus pour rien au monde rentrer au château; à peine pouvait-on m'avoir aux heures des repas. Ma mère s'inquiétait d'abord pour ma santé; mais, lorsque mon père lui montrait, en les pinçant entre ses doigts, mes grosses joues rouges, elle se rassurait et me laissait retourner à ma volière. Au printemps, Tom m'annonça que nous allions lâcher tous nos pensionnaires. Je jetai d'abord les hauts cris; mais ma mère me démontra, avec cette logique du cœur qui lui était si naturelle, que je n'avais pas le droit de garder de force de pauvres oiseaux que j'avais pris par surprise. Elle m'expliqua que c'était injuste de profiter de la détresse du faible pour le réduire en esclavage; elle me montra les oiseaux, aux premiers bourgeons qui reparurent, essayant de passer à travers le treillage pour se répandre au milieu de cette nature qui revenait à la vie, et ensan-

glantant leurs petites têtes aux barreaux de fil de fer qui les retenaient captifs. Pendant une nuit, un d'eux mourut : ma mère me dit que c'était le chagrin de ne pas être libre. Le même jour, j'ouvris la cage, et tous mes prisonniers s'envolèrent en chantant dans le parc.

Le soir, Tom vint me prendre, et, sans me rien dire, me conduisit à ma volière : ma joie fut grande, lorsque je la vis presque aussi peuplée que le matin ; les trois quarts de mes petits commensaux s'étaient aperçus que le feuillage du parc n'était pas encore assez touffu pour les garantir du vent de la nuit, et ils étaient revenus chercher l'abri de leurs sapins, où ils chantaient leurs plus doux chants, comme pour me remercier de l'hospitalité que je leur donnais. Je revins tout joyeux raconter cet événement à ma mère, et ma mère m'expliqua ce que c'était que la reconnaissance.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, je courus à ma volière, et trouvai tous mes locataires déménagés, à l'exception de quelques moineaux francs, qui, plus familiers que les autres, faisaient, au contraire, toutes leurs dispositions pour profiter du local que leur abandonnaient leurs camarades. Tom me les montra transportant à leur bec de la paille et de la laine, et m'expliqua que c'était pour faire leurs nids. Je sautai de joie en pensant que j'allais avoir des petits oiseaux que je pourrais regarder grossir sans prendre la peine de grimper au haut d'un arbre, comme je l'avais vu faire à Tom.

Les beaux jours arrivèrent, les moineaux pondirent, et les œufs devinrent des moineaux. Je les suivis dans leur développement avec un bonheur que je me rappelle encore aujourd'hui, lorsque, après quarante ans passés, je me retrouve en face de cette volière toute brisée. Il y a pour l'homme un si grand charme dans tous ces premiers souvenirs, que je ne crains pas de fatiguer mes lecteurs en m'appesantissant un peu sur les miens, tant je suis sûr qu'ils se trouveront en contact avec quelques-uns des leurs. D'ailleurs, il est permis, lorsqu'on a un long voyage à faire à travers des volcans enflammés, des plaines sanglantes et des déserts glacés, de s'arrêter un instant au milieu des vertes et douces prairies que l'on rencontre presque toujours au commencement du chemin.

L'été vint, et nos promenades s'agrandirent. Un jour, Tom me mit, comme d'habitude, sur son épaule; ma mère m'embrassa plus tendrement que de coutume; mon père prit sa canne et vint avec nous. Nous traversâmes le parc, nous suivîmes les bords de la petite rivière, et nous arrivâmes au lac. Il faisait très-chaud. Tom ôta sa veste et sa chemise; puis, s'approchant du bord, il éleva les mains au-dessus de sa tête, fit un bond pareil à celui que j'avais vu faire parfois aux grenouilles que mon approche faisait fuir, et disparut dans le lac. Je poussai un grand cri et voulus courir au bord, je ne sais dans quelle intention, mais peut-être pour m'élancer après lui : mon père me retint. Je criais du plus profond de mon cœur, en

trépignant de désespoir : « Tom ! mon ami Tom ! » lorsque je le vis reparaître. Alors je le rappelai à moi avec de telles instances, qu'il revint aussitôt; je ne fus rassuré que lorsque je le vis dehors.

Alors mon père me montra les cygnes qui glissaient à la surface de l'eau, les poissons qui nageaient à quelques pieds au-dessous d'elle, et m'apprit qu'en combinant ses mouvements d'une certaine manière l'homme était parvenu, malgré son peu de dispositions naturelles pour cet exercice, à rester plusieurs heures dans l'élément des poissons et des cygnes. Joignant alors le précepte à la démonstration, Tom redescendit tout doucement dans le lac, et, cette fois, sans disparaître; il nagea sous mes yeux, me tendant les bras de temps en temps, et me demandant si je voulais venir avec lui. J'étais combattu entre la crainte et le désir, lorsque mon père, voyant ce qui se passait en moi, dit à Tom :

— Ne le tourmente pas davantage, il a peur.

Ce mot était un talisman avec lequel on me faisait faire tout ce qu'on voulait. J'avais toujours entendu parler, à Tom et à mon père, de la peur comme d'un sentiment si méprisable, que, tout enfant que j'étais, je rougis à l'idée qu'on pouvait supposer que je l'éprouvais.

— Non, je n'ai pas peur, dis-je, et je veux aller avec Tom.

Tom revint à terre. Mon père me déshabilla, me mit sur le dos de Tom, autour du cou duquel j'enlaçai

mes bras; Tom se remit à l'eau en me recommandant de ne pas le lâcher. Je n'avais garde!

Tom dut sentir, à la pression de mes bras, que mon courage n'était pas si grand que je voulais le faire croire. Au premier moment, le froid de l'eau m'étouffa; peu à peu, cependant, je m'y habituai : le lendemain, Tom m'attacha sur une botte de joncs et nagea près de moi en m'indiquant les mouvements; huit jours après, je me soutenais seul; à l'automne, je savais nager.

Ma mère s'était réservé le reste de mon éducation; mais elle savait entourer les leçons qu'elle me donnait de tant d'amour, et ses ordres d'une si douce raison, que je confondais mes heures de récréation avec mes heures d'étude, et que l'on n'avait aucune peine à me faire quitter les unes pour les autres. Nous étions à l'automne, le temps commençait à se refroidir; les promenades au lac me furent interdites, et cela me fit d'autant plus de chagrin, que j'eus bientôt lieu de soupçonner qu'il se passait de ce côté quelque chose d'extraordinaire.

En effet, j'avais vu arriver à Williams-house des figures inconnues; mon père s'était longtemps entretenu avec ces étrangers; enfin, ils avaient paru tomber d'accord. Tom était sorti avec eux par la porte du parc qui donnait sur la prairie; mon père était allé les rejoindre, et, à son retour, il avait dit à ma mère : « Tout sera prêt pour le printemps prochain. » Ma mère avait souri comme d'habitude, ce n'était donc

pas une chose inquiétante; mais, quel qu'il fût, ce mystère n'en piquait pas moins ma curiosité. Chaque soir, ces hommes revenaient souper et coucher au château et il ne se passait pas de jour que, de son côté, mon père n'allât leur faire une visite.

L'hiver vint, et avec lui la neige. Cette fois, nous n'eûmes pas besoin de tendre des trappes et des filets pour attraper les oiseaux; nous n'eûmes qu'à ouvrir les portes de la volière : tous nos pensionnaires de l'année précédente revinrent, et avec eux beaucoup d'autres à qui, sans doute, ils avaient vanté, dans leur langage, la bonne hospitalité qu'ils avaient reçue. Ils furent les bienvenus tous tant qu'ils étaient, et retrouvèrent leur chènevis, leur millet et leurs sapins.

Pendant les longues heures de cet hiver, ma mère avait achevé de m'apprendre à lire et à écrire, et mon père avait commencé à me donner les premiers éléments de géographie et de marine. J'étais très-ardent amateur de tous les récits de voyages. Je savais par cœur les *Aventures de Gulliver*, et je suivais sur un globe les entreprises de Cook et de Lapérouse. Mon père avait sous verre, sur la cheminée de sa chambre, un modèle de frégate qu'il me donna, et bientôt je sus le nom de toutes les pièces qui composent un bâtiment. Au printemps suivant, j'étais un théoricien fort remarquable, auquel il ne fallait plus que de la pratique; et Tom prétendait que, comme sir Édouard, je ne pouvais manquer d'arriver au grade de contre-amiral; opinion qu'il n'avançait

jamais, du reste, sans que ma mère portât aussitôt les yeux sur la jambe de bois de son mari, et n'essuyât une larme qui venait mouiller le coin de sa paupière.

L'anniversaire de la naissance de ma mère arrivait; elle était née au mois de mai, et, chaque année, cette fête revenait, à ma grande joie, avec le beau temps et les fleurs. Ce jour-là, je trouvai, au lieu de mes habits ordinaires, un costume complet de midshipman. Ma joie fut grande, comme on peut le penser, et je descendis au salon, où je trouvai mon père en uniforme. Toutes nos connaissances étaient venues, comme d'habitude, passer la journée au château. Je cherchai Tom : lui seul était absent.

Après le déjeuner, on parla de faire une promenade au lac : la proposition fut adoptée à l'unanimité. Nous partîmes, mais sans suivre la route accoutumée ; celle de la prairie était plus courte, mais celle du bois plus jolie ; je ne m'étonnai donc point de ce changement dans notre itinéraire habituel. Je me rappelle encore ce jour comme si c'était hier. Ainsi que tous les enfants, je ne pouvais m'astreindre au pas grave et mesuré du reste de la compagnie, et je courais devant, cueillant des pâquerettes et des muguets, quand tout à coup, en arrivant à la lisière du bois, je restai comme pétrifié, les yeux fixés sur le lac, sans avoir la force de dire autre chose que :

— Père, un brick !...

— Il l'a, pardieu, distingué d'une frégate et d'une

goëlette ! s'écria mon père au comble de la joie. Viens ici, John, que je t'embrasse !

En effet, un charmant petit brick, pavoisé aux armes d'Angleterre, se balançait gracieusement sur le lac. A sa proue était écrit : *l'Anna-Mary*, en lettres d'or. Les ouvriers inconnus, qui, depuis cinq mois, habitaient le château, étaient des charpentiers venus de Portsmouth pour le construire. Il avait été achevé le mois d'auparavant, lancé à l'eau et gréé sans que j'en susse rien. En nous apercevant, il fit feu de toute son artillerie, qui se composait de quatre pièces. J'étais au comble de la joie.

A l'anse du lac la plus proche du petit bois par où nous devions sortir, était la yole, montée par Tom et par six matelots : toute la compagnie y descendit. Tom se plaça au gouvernail, les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et nous glissâmes légèrement sur le lac. Six autres matelots, commandés par Georges, attendaient le capitaine à bord, pour lui rendre les honneurs dus à son rang, honneurs qu'il reçut avec toute la gravité que comportaient les circonstances. A peine sir Édouard fut-il sur le pont, qu'il prit le commandement. Nous virâmes sur l'ancre jusqu'à être à pic, on déferla les huniers, puis toutes les voiles s'abaissèrent successivement, et le brick commença de marcher.

Je ne puis exprimer le ravissement que j'éprouvais à voir ainsi, de près et en grand, cette machine merveilleuse que l'on nomme un bâtiment. Quand je le

sentis se mouvoir sous mes pieds, je battis des mains, et des larmes de joie coulèrent de mes yeux. Ma mère aussi se mit à pleurer; mais ce fut en pensant, elle, qu'un jour je monterais sur un véritable navire, et qu'alors ses songes, jusqu'alors si doux et si paisibles, seraient pleins de tempêtes et de combats. Au reste, chacun acceptait franchement le plaisir que mon père avait eu l'intention de nous donner. Le temps était superbe, et *l'Anna-Mary* obéissait à la manœuvre comme un cheval dressé. Nous fîmes d'abord le tour du lac, puis nous le traversâmes dans toute sa longueur; enfin, à mon grand regret, on jeta l'ancre, on cargua les voiles. Nous descendîmes dans la yole, qui nous reconduisit à terre; puis, au moment où nous disparaissions pour nous acheminer vers le château, où le dîner nous attendait, une seconde salve d'artillerie salua notre départ comme elle avait salué notre arrivée.

A compter de ce jour, je n'eus plus qu'une pensée, qu'une récréation, qu'un bonheur : c'était le brick. Mon pauvre père était ravi de me voir une vocation aussi prononcée pour la marine; et, comme les ouvriers constructeurs, qui nous avaient jusqu'alors servi d'équipage, nous quittaient pour retourner à Portsmouth, il engagea six matelots de Liverpool, afin de les remplacer. Quant à ma mère, elle souriait mélancoliquement à cet apprentissage maritime, et se consolait en songeant que j'avais encore sept ou huit ans à passer auprès d'elle avant de m'embarquer

réellement. Ma pauvre mère oubliait le collége, cette première séparation si pénible, mais qui a l'avantage de préparer doucement à une seconde séparation plus sérieuse, qui la suit presque toujours.

Comme on l'a vu, je connaissais déjà le nom des différentes pièces qui composent un bâtiment; peu à peu j'en appris l'usage. A la fin de l'année, je commençais à exécuter moi-même de petites manœuvres; Tom et mon père se relayaient tour à tour pour être mes instructeurs. L'autre partie de mon éducation s'en ressentait; mais on l'avait renvoyée à l'hiver.

Depuis que j'étais monté à bord du brick, et que j'avais revêtu un uniforme, je ne me croyais plus un enfant; je ne rêvais que manœuvres, tempêtes et combats. Un coin du jardin fut destiné à une cible; mon père me fit venir de Londres une petite carabine et deux pistolets de tir. Sir Édouard, avant de permettre que je touchasse à ces instruments de destruction, voulut que j'en connusse parfaitement tout le mécanisme. Un armurier de Derby vint, deux fois par semaine, au château, m'apprendre à monter et à démonter chaque pièce de la batterie; puis, lorsque je pus, quoique séparées les unes des autres, les désigner toutes par leur nom, il consentit enfin à ce que j'en fisse usage. Tout l'automne fut employé à cet amusement, et, lorsque vint l'hiver, je commençais à me servir assez habilement de mon arsenal.

Le mauvais temps n'interrompit pas nos manœu-

vres nautiques; il vint, au contraire, en aide à mon père pour compléter mon éducation. Notre lac se permettait d'avoir des tempêtes comme une véritable mer, et, lorsque les vents du nord soufflaient, ils soulevaient sur sa surface, ordinairement si calme et si pure, des vagues qui ne laissaient pas que de donner au bâtiment un roulis très-convenable. Alors je montais avec Tom prendre des ris aux plus hautes voiles, et ces jours-là étaient mes jours de fête; car, rentré au château, j'entendais raconter à tout le monde, par mon père et par Tom, les prouesses de la journée, et mon amour-propre me grandissait presque à la hauteur d'un homme.

Trois ans se passèrent ainsi dans ces travaux, dont on avait su faire pour moi des amusements. Non-seulement j'étais, au bout de ce temps, un excellent marin, habile et hardi à la manœuvre, mais je connaissais la manœuvre au point de la commander. Quelquefois mon père me remettait un petit porte-voix, et, de matelot, je devenais capitaine; à mon commandement alors, l'équipage exécutait sous mes yeux les mouvements que je venais d'exécuter avec lui, et je pouvais juger les fautes que j'avais commises, en voyant de plus savants que moi parfois les commettre. Le reste de mon éducation avait, il est vrai, suivi un progrès plus lent; cependant j'étais aussi fort en géographie que peut l'être un enfant de dix ans: je savais un peu de mathématiques, mais pas du tout de latin. Quant à mes exercices du tir, j'y faisais

merveille, à la grande satisfaction de tout le monde, excepté de ma pauvre mère, qui ne voyait dans cela qu'une étude de destruction.

Le jour fixé pour mon départ de Williams-house arriva. Mon père avait choisi, pour m'y faire faire mes études, le collége d'Harrow-sur-la-Colline, rendez-vous scolastique de toute la jeune noblesse de Londres. C'était ma première séparation d'avec mes bons parents; elle fut douloureuse, quoique chacun de nous fît ce qu'il put pour cacher son chagrin aux autres. Tom seul devait m'accompagner; il reçut de mon père une lettre pour le docteur Butler, dans laquelle étaient indiquées les parties d'éducation dont il désirait que l'on prît un soin particulier: la gymnastique, l'escrime et la boxe y étaient soulignés. Quant au latin et au grec, sir Édouard en faisait assez peu de cas; cependant il ne défendit point qu'on m'apprît ces langues.

Je partis avec Tom, dans la voiture de voyage de mon père, non sans avoir fait des adieux presque aussi tendres à mon brick et à mon équipage qu'à mes bons parents. La jeunesse est égoïste; elle ne distingue pas les affections des plaisirs.

Tout sur la route était nouveau et extraordinaire pour moi. Malheureusement, Tom, qui n'avait jamais fait un pas dans l'intérieur des terres jusqu'au moment où il était venu à Williams-house, et qui, depuis qu'il était venu à Williams-house, n'avait pas quitté le château un instant, se trouvait fort peu en

mesure de satisfaire ma curiosité. A chaque ville un peu grande que nous rencontrions sur notre route, je demandais si c'était Londres. Enfin, il était impossible d'être plus naïf que moi sur tous les points où je n'étais pas fort instruit.

Nous arrivâmes enfin au collége d'Harrow. Tom me conduisit aussitôt chez le docteur Butler; il venait de succéder au docteur Dury, qui était fort aimé, et son avénement au professorat avait amené dans le collége une émeute, qui était à peine calmée. Cette circonstance donna une solennité plus grande à ma présentation. Le docteur me reçut, assis dans un grand fauteuil, lut la lettre de mon père, fit un signe de tête pour m'annoncer qu'il consentait à me recevoir au nombre de ses élèves, et, indiquant du doigt une chaise à Tom, il commença à me faire subir un interrogatoire en me demandant ce que je savais. Je lui répondis que je savais manœuvrer un vaisseau, prendre hauteur, monter à cheval, nager et tirer à la carabine. Le docteur Butler me crut fou, et renouvela sa question en fronçant le sourcil. Mais Tom vint à mon secours en assurant que c'était la vérité, et que je savais tout cela.

— Ne sait-il rien autre chose? demanda le docteur avec un air de dédain qu'il ne se donna même pas la peine de dissimuler.

Tom resta tout ébahi; il croyait mon éducation fort avancée, et avait toujours regardé comme chose

fort inutile que l'on m'envoyât au collége, où, selon lui, je n'avais plus rien à apprendre.

— Pardonnez-moi, repris-je : je sais très-bien le français, passablement la géographie, un peu de mathématiques, et pas mal l'histoire.

J'oubliais le patois irlandais, que, grâce à mistress Denison, je parlais comme un véritable fils de l'antique Érin.

— C'est quelque chose, murmura le professeur, étonné de voir un enfant de douze ans qui paraissait ne rien savoir de ce que les autres enfants savent à cet âge, et qui connaissait beaucoup de choses qu'ils n'apprennent ordinairement que dans un âge plus avancé; mais n'avez-vous pas reçu les premiers éléments du latin et du grec? continua-t-il.

Je fus forcé d'avouer que j'étais parfaitement ignorant sur ces deux langues. Alors le professeur Butler prit un grand registre et écrivit dessus :

« John Davys, arrivé au collége d'Harrow-sur-la-Colline, le 7 du mois d'octobre 1806, entré dans la dernière classe. »

Et, comme il répéta cette inscription tout haut après qu'il l'eut écrite, j'entendis parfaitement la phrase humiliante qui la terminait. J'allais me retirer, la rougeur sur le front, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un élève. C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, au visage pâle, aux traits fins et aristocratiques et au regard hautain; il portait des

cheveux noirs et bouclés, rejetés d'un côté de sa tête avec beaucoup plus de soin que n'en prend ordinairement de cette partie de sa toilette un enfant de cet âge; il avait, en outre, et contre les habitudes des collégiens, les mains blanches et potelées comme des mains de femme; à l'une d'elles était une bague de prix.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur Butler? dit-il de la porte avec un accent de hauteur qui perçait jusque dans ses paroles les plus indifférentes.

— Oui, milord, répondit le professeur.

— Et pourrais-je, sans indiscrétion, savoir ce qui me procure cet honneur?

Il prononça ces deux derniers mots avec un sourire qui n'échappa à aucun de nous.

— Je voudrais savoir, milord, pourquoi, à l'expiration du terme, qui a eu lieu hier, vous n'êtes point, malgré mon invitation, — et à son tour le professeur appuya sur ces mots, — venu dîner chez moi avec les autres élèves?

— Dispensez-moi de vous répondre, monsieur.

— Malheureusement, milord, je ne le puis : vous avez commis hier une infraction à toutes les habitudes du collége, et je vous répète que je désire en connaître la cause, si toutefois cependant vous en avez une, murmura le professeur en haussant les épaules.

— J'en ai une, monsieur.

— Laquelle?

— Eh bien, docteur Butler, dit le jeune homme avec la plus impertinente tranquillité, si vous passiez dans mon voisinage, lorsque je prends mes vacances en mon château de Newstead, je ne vous inviterais certes pas à dîner; je ne dois donc pas recevoir de vous une politesse que je ne suis en aucune façon disposé à vous rendre.

— Je dois vous prévenir, milord, reprit le professeur, la flamme de la colère sur le front, que, si vous persistez dans ces manières de faire, vous ne pouvez rester au collége d'Harrow.

— Et moi, monsieur, je viens vous prévenir que je le quitte demain pour le collége de la Trinité, de Cambridge, et voici la lettre de ma mère qui vous donne connaissance de cette détermination.

A ces mots, il tendit la lettre, mais sans approcher.

— Eh! mon Dieu! dit le professeur Butler, venez donc, milord; on sait bien que vous boitez.

Ce fut le tour du jeune homme d'être profondément blessé; mais, au lieu de rougir comme avait fait le professeur, il devint affreusement pâle.

— Tout boiteux que je suis, monsieur, répondit le jeune pair en froissant la lettre qu'il tenait à la main, tâchez de me suivre où j'irai: c'est ce que je vous souhaite. James, dit-il en se retournant vers un domestique en livrée, qui, sans doute, avait apporté la lettre, faites seller mes chevaux, nous partons.

Et il ferma la porte sans prendre autrement congé du professeur Butler.

— Allez à votre classe, monsieur Davys, me dit celui-ci après un moment de silence, et prenez exemple de cet impertinent jeune homme pour ne pas lui ressembler.

En traversant la cour, nous vîmes celui dont on m'avait recommandé de ne pas suivre les traces au milieu de ses compagnons, qui prenaient congé de lui. Un domestique, déjà monté sur son cheval, en tenait un autre en bride. Le jeune lord sauta légèrement en selle, salua de la main, partit au galop, se retourna une fois encore pour envoyer un dernier adieu à ses amis, et disparut à l'angle d'un mur.

— Voilà un lascar qui ne me paraît pas honteux, murmura Tom en le regardant s'éloigner.

— Demande donc son nom, dis-je à Tom, pressé de la plus vive curiosité.

Tom alla à un écolier, lui parla et revint.

— Il s'appelle Georges Gordon Byron, me dit-il.

J'entrai donc au collége d'Harrow-sur-la-Colline le jour où lord Byron en sortit.

VII

Le lendemain, Tom repartit pour Williams-house après avoir recommandé surtout qu'on soignât les parties essentielles de mon éducation, c'est-à-dire la gymnastique, l'escrime et la boxe. Je me trouvai

seul pour la première fois de ma vie, perdu au milieu de mes jeunes compagnons, comme je l'aurais été dans une forêt dont je n'eusse connu ni les fleurs ni les fruits, et n'osant goûter à rien de ce qui m'entourait, de peur de mordre dans l'amertume. Il en résulta qu'en classe je ne levai pas la tête de dessus mon papier, et qu'aux heures des récréations, pendant deux ou trois jours, je restai caché dans un coin de l'escalier, au lieu de descendre dans la cour avec les autres. Ce fut dans ces quelques heures de méditation forcée que la douce vie de Williams-house, entourée de l'affection de mes bons parents et de Tom, m'apparut dans tout son charme et toute sa sainteté : mon lac, mon brick, mon tir, mes lectures de voyage, mes courses avec ma mère chez les pauvres ou chez les souffrants, tout cela repassa tour à tour dans ma mémoire et devant mes yeux, et je me sentis pris d'un découragement profond; car, d'un côté de ma vie, tout était lumière et joie, tandis que, de l'autre, je ne voyais encore que ténèbres. Ces pensées, qui pesaient sur moi d'un poids d'autant plus lourd qu'elles étaient d'un autre âge, m'accablèrent au point que, le troisième jour, je m'assis dans le coin du palier et me mis à pleurer. J'étais plongé au plus profond de ma douleur, mes deux mains sur mes yeux et revoyant tout mon Derbyshire à travers mes larmes, lorsque je sentis qu'on me posait la main sur l'épaule; je fis, sans lever la tête et sans changer de position, un de ces mouvements d'impa-

tience familiers aux écoliers qui boudent; mais celui qui s'était arrêté près de moi ne se tint pas pour battu, et, d'une voix grave en même temps qu'affectueuse :

— Comment se fait-il, John, me dit-il, que le fils d'un brave marin comme sir Édouard Davys pleure ainsi qu'un enfant?

Je tressaillis, et, comprenant que pleurer était une faiblesse, je relevai la tête, des larmes sur les joues, mais les yeux secs.

— Je ne pleure plus, dis-je.

Celui qui m'adressait la parole était un garçon de quinze ans, à peu près, qui, sans être encore dans les *seniors*, n'était déjà plus dans les *fags*. Il avait l'air plus calme et plus sérieux qu'on ne pouvait l'attendre de son âge, et je n'eus besoin de jeter qu'un seul coup d'œil sur lui pour sentir qu'il m'était entièrement sympathique.

— Bien! me dit-il; tu seras un homme. Maintenant, si quelqu'un te cherche dispute et que tu aies besoin de moi, je m'appelle Robert Peel.

— Merci, lui dis-je.

Robert Peel me tendit la main et remonta dans sa chambre. Je n'osai pas le suivre; mais, comme j'eus honte de rester où j'étais, je descendis dans la cour; les écoliers mettaient à profit la récréation et jouaient à tous les jeux en honneur dans les colléges. Un grand jeune homme de seize à dix-sept ans s'approcha de moi.

— Personne ne t'a encore pris pour *fag?* me dit-il.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondis-je.

— Eh! je te prends, moi, continua-t-il. A compter de cette heure, tu m'appartiens; je m'appelle Paul Wingfild. N'oublie pas le nom de ton maître.., Allons...

Je le suivis sans résistance; car je ne comprenais rien à ce que j'entendais, et cependant je voulais avoir l'air de comprendre pour ne point paraître ridicule; d'ailleurs, je croyais que c'était un jeu. Paul Wingfild alla reprendre sa partie de balle interrompue; quant à moi, pensant que j'étais son partenaire, je me plaçai près de lui.

— Derrière, me dit-il, derrière.

Je crus qu'il me réservait le fond, et je me reculai. En ce moment, la balle, renvoyée vigoureusement par son adversaire, força Paul. J'allais la reprendre et la renvoyer, lorsque je l'entendis me crier :

— Ne touche pas à cette balle, petit drôle, je te le défends!

La balle était à lui, il avait le droit de m'empêcher d'y toucher, et mes notions du juste et de l'injuste étaient d'accord avec sa défense. Cependant, comme il me sembla qu'il aurait pu m'exposer son droit de propriété d'une manière plus polie, je me retirai.

— Eh bien, où vas-tu? me dit Paul.

— Je m'en vais, répondis-je.

— Mais où cela?

— Où il me plaît.

— Comment, où il te plaît?

— Sans doute; puisque je ne suis pas de votre jeu, je puis aller où il me convient. Je croyais que vous m'aviez invité à jouer avec vous; il paraît que je m'étais trompé. Adieu.

— Va me chercher cette balle, dit Paul en montrant du doigt l'objet qu'il me demandait et qui avait été rouler au fond de la cour.

— Allez-y vous-même, répondis-je; je ne suis le valet de personne.

— Attends, dit Paul, je vais te faire obéir, moi.

Je me retournai, et je l'attendis. Sans doute, il comptait que j'allais prendre la fuite; aussi fut-il un peu déconcerté de mon attitude. Il hésita, ses camarades se mirent à rire; aussitôt le rouge de la honte lui monta à la figure, et il vint à moi.

— Va me chercher cette balle, me dit-il une seconde fois.

— Et, si je n'y vais pas, qu'arrivera-t-il?

— Il arrivera que je te battrai jusqu'à ce que tu y ailles.

— Mon père m'a toujours dit, répondis-je tranquillement, que quiconque battait un plus faible que lui était un lâche. Il paraît que vous êtes un lâche, monsieur Wingfild.

A ces mots, Paul ne se posséda plus, et me donna de toute sa force un coup de poing au milieu du visage. Je fus près de tomber, tant le choc avait été

violent. Je mis la main sur mon couteau ; mais il me sembla que la voix de ma mère me criait à l'oreille : « Assassin ! » Je retirai donc ma main de ma poche, et, comprenant, à la taille de mon adversaire, que je chercherais inutilement une vengeance, si je me bornais à repousser la force par la force, je lui répétai :

— Vous êtes un lâche, monsieur Wingfild !

Ces mots allaient peut-être me valoir une seconde gourmade plus violente encore que la première ; mais deux des amis de Paul, nommés Hunzer et Dorset, l'arrêtèrent. Quant à moi, je me retirai.

J'étais, comme on a pu le voir par le récit que je viens de faire de mon entrée dans le monde, un singulier enfant. Cela tenait à ce que j'avais toujours vécu avec des hommes. Il en résultait que mon caractère avait, si je puis le dire, le double de mon âge. Paul avait donc frappé, sans s'en douter, un jeune homme, quand il n'avait cru battre qu'un enfant. Aussi, à peine eus-je reçu le coup, que je me rappelai mille histoires racontées par mon père et par Tom, où, dans une circonstance semblable, l'offensé avait été demander à l'offenseur satisfaction les armes à la main. C'était, dans ce cas, avait souvent dit mon père, une exigence de l'honneur ; et quiconque recevait un soufflet sans en tirer vengeance était déshonoré. Or, comme il n'était jamais venu dans l'idée, à mon père et à Tom, de faire devant moi une ligne de démarcation entre l'homme et l'enfant, ni de me dire à quel âge cette susceptibilité devait

naître, je pensai que, si je ne demandais pas raison à Paul, j'étais déshonoré.

Je montai donc lentement à mon dortoir, et, comme, en partant de Williams-house, j'avais eu soin de mettre mes petits pistolets de tir au fond de ma malle, croyant que les récréations qui m'attendaient étaient pareilles à celles que je venais de quitter, je tirai ma malle de dessous mon lit, je mis mes pistolets sous ma veste, de la poudre et des balles dans mes poches, et je me dirigeai vers la chambre de Robert Peel. Lorsque j'entrai, il était occupé à lire; mais, entendant le bruit que faisait la porte en s'ouvrant, il leva la tête.

— Grand Dieu ! me dit-il, John, mon enfant, qu'avez-vous? Vous êtes tout en sang !

— J'ai, lui répondis-je, que Paul Wingfild m'a frappé au milieu du visage; et, comme vous m'avez dit que, si quelqu'un me cherchait dispute, je devais venir à vous, me voilà.

— C'est bien, me dit Peel en se levant; sois tranquille, John, il va avoir affaire à moi.

— Comment, affaire à vous?

— Sans doute; ne viens-tu pas me prier de te venger?

— Je viens vous prier de m'aider à me venger moi-même, répondis-je en posant mes petits pistolets sur la table.

Peel me regarda avec étonnement.

— Quel âge as-tu donc? me dit-il.

— J'ai bientôt treize ans, répondis-je.

— Et à qui sont ces armes?

— Elles sont à moi.

— Depuis quand t'en sers-tu?

— Depuis deux ans.

— Qui t'a montré à t'en servir?

— Mon père.

— Pour quelles occasions?

— Pour les occasions pareilles à celle où je me trouve.

— Toucherais-tu cette girouette? continua Peel en ouvrant la fenêtre de sa chambre et en me montrant une tête de dragon qui tournait, en grinçant, à la distance de vingt-cinq pas, à peu près.

— Je le crois, répondis-je.

— Voyons un peu, reprit Peel.

Je chargeai un des pistolets, je visai avec attention le but qui m'était offert, et je mis une balle dans la tête du dragon, à côté de l'œil.

— Bravo! s'écria Peel; son bras n'a pas tremblé; il y a du courage dans ce petit cœur.

A ces mots, il prit les pistolets, les déposa dans le tiroir de sa commode et en mit la clef dans sa poche.

— Et maintenant, dit-il, viens avec moi, John.

J'avais une telle confiance dans Robert, que je le suivis sans faire d'observations. Il descendit dans la cour. Les écoliers étaient réunis en groupe; ils avaient entendu le coup de pistolet et cherchaient de quel côté venait le bruit. Robert alla droit à Paul.

— Paul, lui dit-il, savez-vous d'où est parti ce coup de pistolet que vous avez entendu?

— Non, répondit Paul.

— De ma chambre. Maintenant, savez-vous qui l'a tiré?

— Non.

— John Davys. Enfin, savez-vous où est allée la balle?

— Non.

— Dans cette girouette; regardez.

Tous les yeux se tournèrent vers la girouette, et chacun put se convaincre que Robert disait la vérité.

— Eh bien, après? demanda Paul.

— Après? dit Robert. Après, vous avez frappé John; John est venu me trouver, parce qu'il voulait se battre avec vous; et, pour me prouver que, tout petit qu'il est, il pouvait vous mettre une balle au milieu de la poitrine, il a mis une balle au milieu de cette girouette.

Paul devint très-pâle.

— Paul, continua Robert, vous êtes plus fort que John, mais John est plus adroit que vous. Vous avez frappé un enfant qui a le cœur d'un homme; c'est une erreur dont vous porterez la peine. Ou vous vous battrez avec lui, ou vous lui ferez des excuses.

— Des excuses à un enfant! s'écria Paul.

— Écoutez, dit Robert en se rapprochant de lui et en lui parlant à demi-voix, aimez-vous mieux autre

chose? Je suis du même âge que vous; je suis, à l'épée, de la même force que vous; nous mettrons chacun notre compas au bout d'une canne, et nous irons faire ensemble un tour derrière le mur du collége. Vous avez jusqu'à ce soir pour adopter l'un de ces trois partis.

En ce moment, l'heure sonna et nous rentrâmes en classe.

— A cinq heures, me dit Robert Peel en me quittant.

Je travaillai avec une tranquillité qui surprit tous mes camarades, et qui ne permit pas aux maîtres de rien soupçonner de ce qui s'était passé. La récréation du soir arriva; nous sortîmes de nouveau dans la cour. Robert vint à moi.

— Tenez, me dit-il en me donnant une lettre, Paul vous écrit qu'il est fâché de vous avoir frappé; vous ne pouvez lui en demander davantage.

Je pris la lettre; elle était telle que me le disait Robert.

— Maintenant, continua celui-ci en me prenant par-dessous le bras, John, il faut que tu saches une chose. J'ai fait ce que tu as désiré, parce que Paul est un mauvais camarade, et que je n'étais pas fâché qu'il reçût une leçon d'un plus jeune que lui. Mais nous ne sommes point des hommes, nous sommes des enfants. Nos actions n'ont aucun poids, nos paroles aucune valeur: il se passera encore pour moi cinq ou six ans, et pour toi neuf ou dix, avant que nous

prenions réellement place dans la société; nous ne devons pas devancer notre âge, John. Ce qui est un déshonneur pour un citoyen ou pour un soldat n'a pas d'importance pour un écolier. Dans le monde, on se bat; mais, au collége, on se tape. Sais-tu boxer?

— Non.

— Eh bien, je te l'apprendrai, moi; et, si quelqu'un t'attaque avant que tu sois en état de te défendre, je le rosserai, moi.

— Merci, Robert; et quand me donnerez-vous ma première leçon?

— Demain, pendant la récréation de onze heures.

Robert me tint parole. Le lendemain, au lieu de descendre dans la cour, je montai à sa chambre, et, le même jour, mon éducation commença. Un mois après, grâce à mes dispositions naturelles, secondées d'une force de beaucoup supérieure à celle des enfants de mon âge, je pouvais tenir tête aux plus grands de l'école. Au reste, mon affaire avec Paul avait fait du bruit, et personne ne s'y frotta. J'ai raconté cette aventure dans tous ses détails, parce qu'elle doit donner une idée exacte de la différence qu'il y avait entre moi et les autres enfants. Mon éducation avait été tellement exceptionnelle, qu'il n'était point étonnant que mon caractère s'en ressentît; si jeune que je fusse, j'avais toujours entendu mon père et Tom faire, en toute occasion, un si grand mépris du danger, que, dans tout le cours de ma vie, je ne le regardai jamais comme un obstacle. Ce n'est pas

chez moi une faveur de la nature, c'est le produit de l'enseignement. Mon père et Tom m'ont appris à être brave, comme ma mère m'a appris à lire et à écrire.

Au reste, les instructions transmises au docteur Butler, par la lettre paternelle, furent exactement suivies; on me donna un maître d'escrime, comme à plusieurs autres écoliers plus grands que moi, et je fis des progrès très-rapides en cet art; quant à la gymnastique, ses exercices les plus difficiles n'étaient rien en comparaison des manœuvres que j'avais exécutées cent fois sur mon brick. Aussi, dès le premier jour, je fis toutes les choses que les autres faisaient, et, le second jour, beaucoup de choses qu'ils ne pouvaient faire.

Le temps s'écoula donc pour moi plus rapidement que je ne m'y étais attendu. J'étais laborieux et intelligent, et, à part mon caractère roide et entier, on n'avait rien à me reprocher; aussi voyais-je bien, par les lettres de ma bonne mère, que les renseignements que l'on recevait sur moi, à Williams-house, étaient d'une nature on ne peut plus satisfaisante. Cependant ce fut avec un grand bonheur que je vis arriver le temps des vacances. A mesure que l'époque de quitter Harrow approchait, mes souvenirs de Williams-house reprenaient toute leur force. De jour en jour, j'attendais Tom. Un matin, pendant la récréation, je vis s'arrêter notre voiture de voyage; je courus à elle : Tom n'en descendit que le troisième.

Mon père et ma mère avaient voulu l'accompagner.

Ce fut un instant de délicieux bonheur pour moi, que de les revoir. Il y a, comme cela, dans l'existence, trois ou quatre moments où l'homme est parfaitement heureux; et, si courts qu'ils soient, ces moments suffisent pour lui faire regretter la vie. Mon père et ma mère me conduisirent faire, avec eux, une visite chez le docteur Butler. Là, comme j'étais présent, on ne me loua pas trop, mais on donna parfaitement à entendre à ma mère que l'on était satisfait de moi. Mes bons parents étaient dans la joie de leur âme.

En sortant de chez le docteur Butler, je trouvai Robert, qui causait avec Tom. Tom semblait radieux de ce que lui racontait Robert. Ce dernier venait prendre congé de moi, et, de son côté, allait passer le mois des vacances chez ses parents. Au reste, son amitié pour moi ne s'était pas démentie depuis le jour de mon aventure avec Paul. A la première occasion, Tom prit à son tour mon père à part; en revenant à moi, mon père m'embrassa, en marmottant entre ses dents : « Oui, oui, ce sera un homme. » Ma mère, de son côté, voulut savoir ce que c'était; sir Édouard lui fit un signe de l'œil pour lui dire de prendre patience, et qu'elle saurait la chose en temps convenable; effectivement, à ses embrassements du soir, je vis parfaitement que la journée ne s'était point passée sans qu'il lui tînt parole.

Mon père et ma mère m'offrirent d'aller passer

huit jours à Londres; mais j'avais un tel besoin de revoir Williams-house, que je préférai partir à l'instant pour le Derbyshire. Mon désir fut accompli. Dès le lendemain matin, nous nous mîmes en route.

Je ne puis exprimer l'effet que me produisit, après cette première absence, l'aspect des objets qui étaient familiers à ma jeunesse: la chaîne des collines qui sépare Chester de Liverpool; l'allée de peupliers qui conduisait au château, et dont chaque arbre semblait, en s'inclinant sous le vent, prendre une voix pour me saluer; le chien de garde qui s'élançait hors de sa niche, à briser sa chaîne, pour venir me caresser; mistress Denison, qui me demanda, en irlandais, si je ne l'avais pas oubliée; ma volière, toujours pleine de prisonniers volontaires; le bon M. Sanders, qui vint, comme c'était son devoir, dit-il, saluer son jeune maître; enfin, il n'y eut pas jusqu'au docteur et à M. Robinson que je ne revisse avec joie, malgré mes anciens griefs contre eux, basés, on se le rappelle, sur ce que l'heure de leur arrivée était, sans miséricorde, celle de ma retraite.

Rien n'était changé au château. Chaque meuble était à sa place habituelle : le fauteuil de mon père près de la cheminée, celui de ma mère près de la fenêtre, la table de jeu dans l'angle à droite de la porte. Chacun avait continué, en mon absence, cette vie heureuse et tranquille qui devait ainsi le conduire, par une route droite, unie et facile, jusqu'au tombeau. Il n'y avait que moi qui avais changé de

chemin, et qui, d'un regard confiant et joyeux, commençais à découvrir d'autres horizons.

Ma première visite fut pour le lac. Je laissai Tom et mon père en arrière, et je pris ma course, de toute la force de mes jambes pour revoir mon brick un instant plus tôt. Il se balançait toujours gracieusement à la même place; sa banderole élégante se déroulait au vent; le canot était amarré dans son anse. Je me couchai dans la grande herbe, toute pleine de boutons d'or et de marguerites, et je me mis à pleurer de joie et de bonheur. Mon père et Tom me rejoignirent; nous montâmes dans le canot et nous nous rendîmes à bord. Le pont était frotté et ciré de la veille : on voyait que j'étais attendu sur mon palais naval. Tom chargea un canon et y mit le feu. C'était le signal d'appel à tout l'équipage. Dix minutes après, nos six hommes étaient à bord.

Je n'avais rien oublié de la théorie, et mes exercices gymnastiques m'avaient singulièrement renforcé sur la pratique. Il n'y avait pas une manœuvre que je ne pusse exécuter avec plus de rapidité et d'assurance que le plus habile matelot. Mon père était heureux et tremblant à la fois, en voyant mon adresse et mon agilité; Tom battait des mains; ma mère, qui était venue nous rejoindre, et qui nous regardait du bord, détournait à chaque instant la tête. La cloche du dîner nous rappela. Il y avait convocation au château pour célébrer mon retour. Le docteur et M. Robinson nous attendaient sur le perron.

Tous deux m'interrogèrent sur mes classes, et tous deux parurent fort satisfaits de ce que j'avais appris dans le cours d'une année. Aussitôt après le dîner, Tom et moi, nous allâmes au tir; le soir, je redevins, comme autrefois, la propriété exclusive de ma mère.

Dès les premiers jours, ma vie avait repris toutes ses anciennes habitudes; j'avais retrouvé ma place partout, et, au bout de trois jours, cette année de collége, à son tour, me semblait presque un songe. Oh! les belles et fraîches années! comme elles passent vite, et cependant comme elles emplissent de souvenirs tout le reste de la vie! Que de choses importantes j'ai oubliées, tandis que ma mémoire me retrace encore, dans leurs moindres détails, ces jours de vacances et de collége! jours pleins de travail, d'amitié, de plaisirs et d'amour, et pendant lesquels on ne comprend pas pourquoi toute une existence ne s'écoule pas ainsi.

Quant à moi, les cinq ans qui suivirent mon entrée au collége passèrent comme un jour; et cependant, lorsque je regarde en arrière, ils me semblent illuminés par un autre soleil que celui qui éclaira le reste de ma vie. Quelques malheurs qui me soient arrivés depuis, je bénis Dieu pour ma jeunesse, car je fus un enfant heureux. Nous parvînmes ainsi à la fin de l'année 1810. J'avais seize ans passés. Mon père et ma mère vinrent me chercher, comme d'habitude, vers la fin du mois d'août; mais, cette fois, ils m'annoncèrent que c'était pour ne plus revenir. Je

trouvai à mon père un air grave et à ma mère un air triste que je ne leur avais jamais vu. Quant à moi, cette nouvelle, que j'avais tant de fois souhaité d'apprendre, me serra le cœur.

Je pris congé du docteur Butler et de tous mes camarades, avec lesquels, au reste, je n'avais jamais contracté de grandes amitiés. Ma seule liaison intime était celle que j'avais formée avec Robert, et, depuis un an, il avait quitté le collége d'Harrow pour l'université d'Oxford. En arrivant à Williams-house, je repris mes exercices habituels; mais, cette fois, mon père et ma mère semblaient s'en éloigner, et Tom, lui-même, tout en s'y livrant avec moi, avait perdu un peu de sa joyeuse humeur. Je n'y comprenais rien, et moi-même, sans savoir pourquoi, je me sentais sous l'influence de cette tristesse générale. Enfin, un matin, pendant que nous prenions le thé, Georges apporta une lettre scellée d'un grand cachet rouge aux armes de la couronne. Ma mère reposa sur la table la tasse qu'elle portait à ses lèvres. Mon père prit la dépêche en faisant un *ah! ah!* qui lui était habituel dans toutes les circonstances où deux sentiments opposés se combattaient en lui; puis, après l'avoir tournée et retournée sans l'ouvrir :

— Tiens, dit-il en me la passant, cela te concerne.

Je brisai le cachet, et je trouvai ma commission de midshipman à bord du vaisseau *le Trident*, capitaine Stanbow, en rade à Plymouth.

Le moment si désiré par moi était venu; mais, quand je vis ma mère détourner la tête pour cacher ses larmes, quand j'entendis mon père siffloter le *Rule Britannia,* quand Tom, lui-même, me dit d'une voix qu'il ne pouvait rendre ferme malgré tous ses efforts : « Eh bien, mon officier, cette fois-ci, c'est pour tout de bon? » il se fit en moi un bouleversement si grand, que je laissai tomber la lettre, et que, me jetant aux genoux de ma mère, je saisis sa main, que j'embrassai en pleurant.

Mon père ramassa la dépêche, la lut et la relut trois ou quatre fois, afin de laisser cette première expansion suivre son cours; puis, pensant que nous nous étions assez livrés tous aux sentiments tendres qu'il subissait tout bas en les taxant tout haut de faiblesse, il se leva en toussant, secoua la tête, et, après avoir fait trois ou quatre tours dans le salon :

— Allons, John, dit-il en s'arrêtant devant moi, sois un homme!

A ces mots, je sentis les bras de ma mère m'enlacer, comme pour s'opposer tacitement à cette séparation, et je restai courbé devant elle.

Il y eut un moment de silence; puis la douce chaîne qui me retenait se dénoua lentement et je me relevai.

— Et quand doit-il partir? dit ma mère.

— Il faut qu'il soit le 30 septembre à bord, et nous sommes le 18; c'est encore six jours à passer ici : le 24, nous partirons.

— Le conduirai-je avec vous? demanda timidement ma mère.

— Oh! oui, oui, sans doute, m'écriai-je. Oh! je ne veux vous quitter que le plus tard possible.

— Merci, mon enfant, me dit ma mère avec une expression de reconnaissance impossible à exprimer; merci, mon John; car tu m'as récompensée, par une seule parole, de tout ce que j'ai souffert pour toi.

Au jour fixé, nous partîmes, mon père, ma mère, Tom et moi.

VIII

Comme mon père, afin de ne partir de Williamshouse qu'au dernier moment, ne s'était réservé que six jours pour notre route, nous laissâmes Londres à notre gauche, et nous traversâmes, pour nous rendre directement à notre destination, les comtés de Warwick, de Glocester et de Sommerset; au matin du cinquième jour, nous entrâmes dans le Devonshire, et, le même soir, vers les cinq heures, nous nous trouvâmes au pied du mont Edgecombe, situé à l'ouest de la baie de Plymouth : nous touchions au terme de notre voyage. Mon père nous invita à mettre pied à terre, indiqua au cocher l'auberge à laquelle il comptait descendre, et la voiture continua de s'avancer sur la grande route, tandis que

nous gravissions un sentier qui devait nous conduire sur la plate-forme de la montagne. Je donnais le bras à ma mère, et mon père nous suivait, appuyé sur celui de Tom. Je montais lentement, tout plein de pensées tristes qui semblaient passer, par le contact, du cœur de ma pauvre mère dans le mien; mes yeux étaient fixés sur le haut d'une tour en ruine, qui semblait grandir à mesure que nous avancions, quand tout à coup, en abaissant mes regards de son sommet à sa base, je jetai un cri de surprise et d'admiration. La mer était devant moi.

La mer, c'est-à-dire l'image de l'immensité et de l'infini; la mer, miroir éternel que rien ne peut ni ternir ni briser; surface indélébile qui, depuis la création, reste la même, tandis que la terre, vieillissant comme un homme, se couvre tour à tour de rumeurs et de silence, de moissons et de déserts, de villes et de ruines; la mer, enfin, que je voyais pour la première fois, et qui, pareille à une coquette, se montrait à moi à son heure la plus favorable, c'est-à-dire au moment où, toute frémissante d'amour, elle semble envoyer ses flots d'or au-devant du soleil qui se couche. Je restai un moment dans une contemplation muette et profonde; puis, de l'ensemble, qui avait absorbé toutes mes facultés, je passai aux détails. Quoique, de l'endroit où nous étions, la mer parût calme et unie comme une glace, une large frange d'écume, qui bordait l'extrémité de la nappe étendue sur le rivage, trahissait, en avançant et en se

retirant, la respiration éternelle et puissante du vieil Océan; devant nous était la baie, formée par ses deux promontoires; un peu à gauche, la petite île de Saint-Nicolas; enfin, à nos pieds, la ville de Plymouth, avec ses milliers de mâts tremblants qui semblaient une forêt sans feuillage, ses nombreux vaisseaux qui rentraient ou sortaient en saluant la terre, sa vie bruyante, son mouvement animé et ses rumeurs confuses composées de coups de maillet et de chants de matelots, que la brise nous apportait tout imprégnés de l'air parfumé de la mer.

Chacun de nous s'était arrêté, laissant se refléter sur son visage les impressions différentes qui agitaient son cœur : mon père et Tom, joyeux de revoir une ancienne maîtresse; moi, étonné de la nouvelle connaissance que je venais de faire : ma mère, effrayée comme en face d'une ennemie. Puis, après quelques minutes données à la contemplation, mon père chercha, au milieu du port, que nous dominions de toute la hauteur de la montagne, le bâtiment qui devait m'emporter loin de lui, et, avec l'œil exercé d'un marin qui reconnaît un navire au milieu de mille autres, comme le berger un mouton dans un troupeau, il distingua *le Trident,* beau vaisseau de soixante et quatorze, qui se balançait sur son ancre, tout fier de son pavillon royal et de son triple rang de canons. Le maître de ce bâtiment était, comme nous l'avons dit, le capitaine Stanbow, vieux et excellent marin, ancien compagnon d'armes de mon

père; aussi, lorsque, le lendemain, jour fixé pour mon installation, nous nous présentâmes à bord du *Trident*, sir Édouard y fut accueilli, non-seulement comme un ami, mais encore comme un supérieur. On se rappelle que sir Édouard, en se retirant, avait, en effet, reçu le grade et obtenu la retraite de contre-amiral; le capitaine Stanbow exigea donc que mon père, ma mère et moi restions à dîner avec lui, tandis que Tom, qui avait demandé à manger avec les matelots, valut à l'équipage, qui le festoyait de son côté, une double ration de vin et une distribution de rhum. Mon arrivée à bord du *Trident* fut ainsi l'occasion d'une espèce de fête, dont le souvenir resta dans tous les cœurs. J'étais entré, comme un vieux Romain, sous des auspices heureux.

Le soir, le capitaine voyant les larmes qui roulaient dans les yeux de ma mère, quelque effort qu'elle fît pour les cacher, me permit de passer encore cette nuit avec ma famille, à la condition expresse, cependant, que je serais à bord le lendemain matin à dix heures. Quelques instants, en pareille circonstance, semblent une éternité : ma mère remercia le capitaine avec autant de reconnaissance que si chaque minute qu'il lui donnait eût été une pierre précieuse.

Le lendemain, à neuf heures, nous nous rendîmes au port. Le canot du *Trident* m'attendait; car, pendant la nuit, le nouveau gouverneur que nous devions conduire à Gibraltar était arrivé, porteur de dépê-

ches qui ordonnaient de mettre à la voile le 1er octobre. Le moment terrible était venu, et cependant ma mère le supporta mieux que nous ne nous y étions attendus. Quant à mon père et à Tom, ils essayèrent d'abord de faire de l'héroïsme; mais, à l'instant de nous séparer, ils ne purent y tenir, et ces hommes, qui n'avaient jamais pleuré peut-être, versèrent de véritables larmes de femme. Je vis que c'était à moi de terminer cette scène, et, pressant une dernière fois ma bonne mère contre mon cœur, je sautai dans le canot, qui, au même instant, et comme s'il n'eût attendu, pour s'éloigner de la terre, que l'impulsion que je lui donnais, glissa légèrement sur la mer et s'avança vers le vaisseau. Le groupe que je quittais n'en resta pas moins immobile à me suivre des yeux jusqu'à ce que je fusse monté à bord. Arrivé là, je saluai une dernière fois de la main; ma mère me répondit avec son mouchoir, et je descendis chez le capitaine, qui avait recommandé qu'aussitôt mon arrivée on me prévînt qu'il avait quelque chose à me dire. Je le trouvai dans sa cabine avec le premier lieutenant, ayant sous les yeux une carte des environs de Plymouth, sur laquelle les villages, les chemins, les petits bois et jusqu'aux buissons étaient indiqués avec une exactitude remarquable. Au bruit que je fis en entrant, il leva la tête et me reconnut.

— Ah! c'est vous? me dit-il avec un sourire d'amitié. Je vous attendais.

— Serais-je assez heureux, capitaine, pour vous être utile à quelque chose le jour même de mon arrivée? C'est une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre, et dont je remercie le ciel.

— Peut-être, dit le capitaine; venez ici, et regardez.

Je m'approchai et fixai mes yeux sur la carte.

— Voyez-vous ce village? continua-t-il.

— Walsmouth? répondis-je.

— Oui. A combien de distance le croyez-vous dans l'intérieur des terres?

— Mais à huit milles, à peu près, si j'en crois l'échelle de proportion.

— C'est cela. Vous ne connaissez pas ce village?

— Je ne savais pas même qu'il existât.

— Cependant, avec les renseignements topographiques que vous avez sous les yeux, vous iriez de la ville à ce village sans vous égarer?

— Certainement.

— Eh bien, c'est tout ce qu'il faut; tenez-vous prêt pour six heures; au moment de partir, M. Burke vous dira le reste.

— Il suffit, capitaine.

Je saluai M. Stanbow ainsi que le lieutenant, et remontai sur le pont. Mon premier regard fut pour la partie du port où j'avais laissé tout ce que j'aimais au monde. Cette partie du port était toujours animée et vivante; mais ceux que j'y cherchais n'y étaient plus. C'en était donc fait, je venais de laisser derrière moi

une partie de mon existence. Cette partie, que j'apercevais encore comme à travers une porte entr'ouverte sur le passé, était le doux voyage de ma jeunesse, que j'avais accompli au milieu de fraîches prairies, sous un beau soleil de printemps et appuyé sur l'amour de tout ce qui m'entourait. Cette porte fermée, une autre s'ouvrait, et celle-là donnait sur l'âpre et rude chemin de l'avenir.

J'étais plongé au plus profond de ces pensées, les yeux fixés sur la terre et appuyé tristement contre le mât de misaine, lorsque je sentis qu'on me frappait sur l'épaule. C'était un de mes futurs camarades, jeune homme de seize à dix-sept ans, à peu près, et qui, depuis trois ans déjà, était au service de Sa Majesté Britannique. Je lui fis un salut qu'il me rendit avec la politesse ordinaire des officiers de la marine anglaise; puis, avec un sourire demi-railleur :

— Monsieur John, me dit-il, je suis chargé, par le capitaine, de vous faire les honneurs du vaisseau, depuis le perroquet du grand mât jusqu'à la soute aux poudres. Comme vous avez, selon toutes les probabilités, quelques années à passer à bord du *Trident*, peut-être ne serez-vous pas fâché de faire connaissance avec lui.

— Quoique *le Trident* soit, monsieur, je le présume, comme tous les vaisseaux de soixante et quatorze, et que son arrimage n'ait sans doute rien de particulier, je ferai avec grand plaisir cette visite en votre compagnie, que je conserverai, je l'espère, aussi

longtemps que celle du bâtiment. Vous connaissez mon nom ; puis-je vous demander le vôtre, afin que je sache à qui je devrai ma première leçon?

— Je me nomme James Bulwer; je suis sorti, il y a trois ans, de l'école de marine de Londres, et, depuis ce temps, j'ai fait deux voyages, l'un au cap Nord, l'autre à Calcutta. Sans doute, vous sortez aussi de quelque école préparatoire?

— Non, monsieur, répondis-je; je sors du collége d'Harrow-sur-la-Colline, et avant-hier, pour la pre mière fois, j'ai vu la mer.

James ne put dissimuler un sourire.

— Alors, continua-t-il, je crains moins de vous ennuyer; les objets que vous allez voir seront, sans doute, pour vous, aussi curieux que nouveaux.

Je m'inclinai en signe d'assentiment et je m'apprêtai à suivre mon cicerone, qui, me faisant descendre par l'escalier du mât d'artimon, me conduisit d'abord dans le second pont. Là, il me fit entrer dans la salle à manger, qui était de vingt à vingt-deux pieds de longueur, et me montra qu'elle était terminée par une cloison qui pouvait se démonter au moment du combat; puis, dans la grande pièce qui joignait cette cloison, il me fit voir six cabinets en toile, destinés à disparaître aussi dans un moment d'urgence : c'étaient nos chambres à coucher. En avant de cette grande chambre, nous rencontrâmes le poste des gardes de la marine, l'office, la boucherie; et, en passant sous le gaillard d'avant, les cuisines, les pota-

gers, le petit four réservé à la table du capitaine, et, de chaque côté, à bâbord et à tribord, une magnifique batterie de trente canons de dix-huit.

De ce second pont, nous descendîmes dans le premier, que nous visitâmes dans le même détail et avec la même attention. C'est ce pont qui renferme la sainte-barbe, les chambres de l'écrivain, du maître-canonnier, du chirurgien, de l'aumônier, et tous les hamacs des matelots suspendus au-dessous des poutres. Il était armé de vingt-huit canons de trente-huit, montés sur leurs affûts, avec tous les palans et ustensiles nécessaires. De là, nous descendîmes dans le faux pont, dont nous fîmes d'abord le tour par les galeries, pratiquées afin qu'on puisse voir, pendant le combat, si un boulet perce le bâtiment à fleur d'eau, et, dans ce cas, boucher le trou avec des tapons de calibre; puis nous entrâmes dans les soutes à pain, à vin et à légumes; de là, nous passâmes dans celles du chirurgien, du pilote et du charpentier, et, de ces dernières, dans la fosse aux câbles et aux lions. Enfin, vint le tour de la cale, que nous visitâmes avec la même religion que le reste du bâtiment.

James avait raison : quoique tous ces différents objets ne fussent pas aussi nouveaux pour moi qu'il le pensait, il n'en étaient pas moins curieux. A part la différence qu'il y a d'un brick à un vaisseau, c'était bien là l'aménagement qui m'était familier; mais, relativement à ce que j'avais vu jusqu'alors, le tout se présentait à moi sur une échelle si colossale, que j'é-

prouvais la même sensation que si, comme Gulliver, j'avais été transporté tout à coup dans le pays des Géants. Nous remontâmes sur le pont, et James s'apprêtait à me faire faire, dans la mâture, un voyage pareil à celui que nous venions d'exécuter dans la carène, lorsque la cloche du dîner sonna. Elle nous appelait à une opération trop importante pour que nous pussions la retarder d'une seconde; aussi nous rendîmes-nous à l'instant même à la cabine, où quatre autres jeunes gens de notre âge nous attendaient.

Quiconque a mis le pied à bord d'un bâtiment de guerre anglais sait ce que c'est que le dîner d'un midshipman. Un morceau de bœuf à demi rôti, des pommes de terre cuites à l'eau et revêtues de leur robe grise, une liqueur noirâtre baptisée du nom usurpé de porter, le tout dressé sur une table boiteuse, couverte du torchon qui sert à la fois de nappe et de serviette, et qu'on renouvelle tous les huit jours, forment l'ordinaire des Howes futurs et des Nelsons à venir. Heureusement, je sortais du collége et mon apprentissage était fait. Je pris donc ma part du repas en homme qui ne veut pas quitter le morceau pour l'ombre, et je tirai si bien à moi, que je finis paf en avoir à peu près autant que les autres, au grand désappointement de mes camarades, qui avaient, sans doute, compté augmenter leurs cinq portions de la sixième.

Après le dîner, James, qui probablement aimait les digestions tranquilles, au lieu de me reparler de

notre promenade aérienne, proposa une partie de cartes : c'était justement jour de paye; chacun avait de l'argent dans le gousset, de sorte que chacun accepta sans conteste. Quant à moi, dès cette époque, je ressentais pour le jeu une sainte horreur, qui n'a fait qu'augmenter avec l'âge; je m'excusai donc de ne pouvoir répondre dignement à l'honneur qu'on voulait bien me faire, et je remontai sur le pont. Le temps était beau, le vent soufflait ouest-nord-ouest; cette direction était la plus favorable qu'il pût adopter relativement à nous : aussi tous les préparatifs d'un départ prochain, préparatifs invisibles peut-être à tout autre œil que celui d'un marin, s'exécutaient-ils sur tous les points du bâtiment. Le capitaine se promenait à tribord du gaillard d'arrière, s'arrêtant de temps en temps pour donner un coup d'œil à chaque chose; puis il reprenait sa marche, mesurée comme celle d'une sentinelle, tandis qu'à bâbord le second se mêlait à ces préparatifs d'une manière plus active, sans cependant y prendre part autrement que par un geste impérieux ou une parole brève.

Il ne fallait que voir ces deux hommes, pour apprécier la différence de leurs caractères. M. Stanbow était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans : appartenant à l'aristocratie anglaise, il avait conservé la tradition des formes élégantes et des manières polies, et s'était même fortifié dans le culte de cette tradition par un séjour de trois ou quatre années en France. D'un naturel un peu paresseux, c'était surtout

lorsqu'il s'agissait de punir que sa lenteur devenait visible, et ce n'était jamais qu'à regret, et après avoir longtemps tourné et retourné entre ses doigts sa prise de tabac d'Espagne, qu'il se décidait à prononcer le châtiment. Cette faiblesse donnait alors à son jugement un caractère d'hésitation qui lui ôtait son apparence de justice; de sorte que, quoiqu'il ne frappât jamais à tort, rarement il frappait à temps. Tous ses efforts n'avaient pu lui faire vaincre cette bonté facile de caractère, si agréable dans le monde, si dangereuse sur un vaisseau. Cette prison flottante, où quelques planches seulement séparent la vie de la mort et le temps de l'éternité, a ses mœurs spéciales, sa population particulière : il lui faut des lois spéciales et un code particulier. Un matelot est à la fois au-dessus et au-dessous de l'homme civilisé; il est plus généreux, plus hardi, plus grand, plus redoutable; mais, toujours en face de la mort, le danger, qui exalte ses bonnes qualités, développe aussi les mauvaises. Le marin est comme le lion qui, lorsqu'il ne caresse plus son maître, le déchire. Il faut donc d'autres ressorts pour exciter ou retenir les rudes fils de l'Océan que pour dominer les débiles enfants de la terre ferme. Eh bien, c'étaient ces ressorts violents que notre doux et vénérable capitaine n'avait jamais su employer. Il est juste de dire cependant qu'au moment du combat ou de la tempête cette hésitation disparaissait sans laisser de trace. Alors la grande taille de M. Stanbow se redressait de toute sa hauteur, sa voix devenait

ferme et vibrante, et son œil, qui retrouvait toute la vivacité de la jeunesse, lançait de véritables éclairs ; puis, le moment du danger passé, il retombait dans cette apathique douceur, seul défaut que ses ennemis mêmes pussent lui reprocher.

M. Burke offrait avec le portrait que nous venons de tracer un contraste si remarquable, qu'on eût dit que la Providence, en réunissant ces deux hommes sur le même vaisseau, avait voulu corriger l'un par l'autre et combattre la faiblesse par la sévérité. M. Burke était un homme de trente-six à quarante ans : né à Manchester, dans les classes inférieures de la société, son père et sa mère, qui avaient voulu lui donner une éducation plus élevée que celle qu'ils avaient reçue eux-mêmes, avaient commencé à faire quelques sacrifices pour lui, lorsque tous deux moururent à six mois de distance. L'enfant, qui n'était soutenu dans sa pension que par le prix de leur travail, se trouva sans personne au monde pour l'aider à poursuivre ses études, et, trop jeune pour exercer un métier, il s'embarqua, avec une demi-éducation, sur un vaisseau de l'État. Là, toutes les lois de la discipline, appliquées rudement au jeune marin, l'avaient rendu, à mesure qu'il était passé des grades inférieurs au grade qu'il occupait, impitoyable pour les autres. Tout au contraire du capitaine Stanbow, la justice exercée par M. Burke prenait le caractère de la vengeance. On aurait dit qu'il voulait rendre aux malheureux qu'il punissait, à bon droit, sans

doute, tous les mauvais traitements dont il avait été, peut-être injustement, frappé. Une autre différence plus remarquable existait encore entre lui et son digne commandant : c'était au moment de la tempête et du combat qu'on pouvait remarquer en M. Burke une certaine hésitation. On eût dit alors qu'il sentait que sa position sociale ne lui avait pas donné, en naissant, le droit de commander aux hommes ni la force de lutter avec les éléments. Néanmoins, comme, tant que durait le feu ou le vent, il était le premier aux coups et à la manœuvre, nul ne l'avait jamais accusé de ne pas faire alors strictement son devoir. Il n'en était pas moins vrai que, dans ces deux cas, une certaine pâleur de visage, une légère altération de voix, laissaient percer une émotion intérieure dont il n'était jamais parvenu à se rendre maître au point de la cacher à ses subordonnés ; et cela aurait pu faire croire que le courage, chez lui, était non pas un don de la nature, mais un résultat de l'éducation.

Au reste, ces deux hommes, qui tenaient chacun sur le gaillard d'arrière, la place que la hiérarchie maritime assignait à leur rang, paraissaient plutôt encore séparés par une antipathie naturelle que par l'étiquette de leur grade. Quoique les formes du capitaine fussent pour son premier lieutenant ce qu'elles étaient pour tout le monde, c'est-à-dire décentes et polies, on ne pouvait pas se dissimuler que sa voix ne conservait pas, en lui parlant, cet accent de bien-

veillance qui le faisait chérir de ses subordonnés. Aussi M. Burke recevait-il d'une manière toute particulière les ordres du capitaine, et sa soumission, quoique entière, avait quelque chose de sombre et de contraint, qui contrastait avec l'obéissance joyeuse et rapide du reste de l'équipage.

Cependant un événement de quelque importance les avait momentanément réunis, comme on l'a vu, au moment où je mettais le pied sur le vaisseau. On s'était aperçu, la veille, qu'il manquait sept hommes à l'appel du soir.

La première idée qui vint au capitaine fut que les sept drôles, dont quelques-uns étaient connus pour ne pas détester le gin, s'étaient attardés seulement autour de la table d'un cabaret, et qu'ils en seraient quittes pour passer trois ou quatre heures en pénitence sur les haubans du grand mât. Mais, à cette espèce d'excuse suggérée au capitaine Stanbow par sa bonté naturelle, M. Burke secoua la tête en signe de doute; et, comme la nuit s'écoula sans que le vent qui venait de terre apportât la moindre nouvelle des absents, il fallut bien que, le lendemain, le digne capitaine, si porté qu'il fût à l'indulgence, reconnût que le cas, ainsi que l'avait prévu M. Burke, était d'une certaine gravité.

En effet, ces désertions sont assez fréquentes à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, attendu qu'il arrive souvent que les matelots de la marine militaire trouvent sur les bâtiments de la Compagnie

des Indes un meilleur engagement que celui que leur ont fait MM. les lords de l'amirauté, qui, en général, ne les consultent pas sur les conditions. Cependant, une fois l'ordre donné de se mettre en mer, comme le bâtiment doit obéir au premier vent favorable, il n'y aurait pas moyen d'attendre leur retour volontaire ou forcé. C'est dans ce cas que l'on a ordinairement recours au moyen ingénieux de la presse, moyen qui consiste à descendre dans la première taverne venue, et à enlever un nombre d'hommes égal à celui qui fait défaut. Mais comme, dans ces sortes d'expéditions, on ne peut prendre que ce que l'on trouve, et que, parmi les sept hommes qui nous manquaient, il y en avait trois ou quatre qui, une fois à l'œuvre, faisaient parfaitement leur office de matelot, il avait été décidé, par le capitaine, qu'on tenterait d'abord tous les moyens possibles de les ramener à bord du bâtiment.

Il y a, dans tous les ports d'Angleterre, soit dans la ville même, soit dans quelque village des environs, une ou deux maisons portant enseigne et titre de taverne, et dont la véritable industrie est de recéler les déserteurs. Comme ces maisons sont connues de tous les équipages, c'est d'abord sur elles que se portent les soupçons, lorsqu'un déficit quelconque est reconnu sur un navire, et presque toujours les premières expéditions sont dirigées de leur côté; mais aussi, plus les honorables propriétaires de ces maisons sont exposés à ce genre de visite militaire, plus

ils prennent de précautions pour en contrarier le résultat : c'est une affaire de contrebande, dans laquelle, le plus souvent, les douaniers sont dupes. Au reste, M. Burke était si convaincu de cette vérité, que, quoique le commandement d'une semblable entreprise fût fort au-dessous de son rang, il n'avait voulu en céder la direction à personne, et c'était lui qui en avait réglé tous les détails, que le capitaine avait approuvés.

En conséquence, dès le matin, les quinze plus vieux matelots du *Trident* avaient été convoqués, et, en présence du capitaine et du second, un conseil avait été tenu, dans lequel, au rebours des autres réunions de ce genre, les opinions inférieures devaient être celles qui auraient le plus de poids. Dans le cas dont il s'agissait, les matelots étaient, en effet, beaucoup plus experts que les officiers ; et, si la direction devait toujours rester à ceux-ci, les renseignements ne pouvaient venir que de ceux-là. Le résultat de la délibération fut que les coupables, selon toutes les probabilités, étaient réfugiés dans la taverne de *la Verte Erin*, honnête maison tenue par un Irlandais nommé Jemmy, et qui faisait partie du petit village de Walsmouth, situé à huit milles, à peu près, dans l'intérieur des terres. Il avait donc été décidé que l'expédition se dirigerait sur ce point.

Cette décision prise, une proposition qui devait en assurer le succès avait été faite : c'était d'envoyer d'avance un éclaireur qui, sous un prétexte quel-

conque, pénétrerait dans la taverne de maître Jemmy et parviendrait à savoir dans quelle partie de son établissement se tenaient les réfractaires; car les précautions, de la part de ces derniers, étaient probablement prises avec d'autant plus de soin, que, le moment du départ du *Trident* étant arrivé, ils devaient bien penser que l'on était en quête de leurs respectables personnes.

Mais là s'était présentée une difficulté sérieuse : c'est que le matelot qui aurait joué le rôle d'éclaireur courrait grand risque, après la réussite de l'expédition, de payer cher la part qu'il y aurait prise; d'un autre côté un officier, si bien déguisé qu'il fût, ne pouvait manquer d'être reconnu ou par M. Jemmy, ou par les déserteurs. Le conseil tout entier était donc dans une grande perplexité, lorsqu'il vint à l'idée de M. Burke de me charger de cette mission : arrivé le jour même, et, par conséquent, inconnu de tout le monde, je ne devais éveiller les soupçons de personne, et, si j'avais le quart de l'intelligence que m'avait d'avance accordée le bon capitaine, je ne pouvais manquer de conduire la chose à un heureux résultat. Ce préambule explique les questions que m'avait faites M. Stanbow, et la recommandation, qui les avait suivies, d'aller prendre les ordres de M. Burke.

On vint donc me dire, vers les cinq heures, que le lieutenant m'attendait dans sa cabine. Je m'empressai de me rendre à son invitation, et, là, après m'a-

voir mis brièvement au courant de ce qu'on attendait de moi, il tira d'un coffre une chemise, des pantalons et une jaquette de matelot, qu'il m'invita à revêtir en échange de mon costume de midshipman. Quoique j'éprouvasse, au fond du cœur, quelque répugnance pour le rôle qui m'était réservé dans cette tragi-comédie, force me fut d'obéir. M. Burke parlait au nom de la discipline, et l'on sait combien, à bord des vaisseaux anglais, la discipline est une maîtresse sévère ; d'ailleurs, le lieutenant, je l'ai dit, n'était pas un homme à souffrir une réplique, quelque respectueuse qu'elle fût. Je ne perdis donc pas mon temps en observations inutiles, je mis bas mon costume de midshipman, et, grâce à mon large pantalon, à ma chemise de flanelle rouge, à mon bonnet bleu et à mes dispositions naturelles, j'eus bientôt acquis cet air de vaurien qui forme le caractère distinctif du personnage que j'étais appelé à représenter.

Mon déguisement achevé, nous descendîmes dans la chaloupe, M. Burke, moi et les quinze matelots qui avaient formé le conseil du matin. Dix minutes après, nous étions à Plymouth ; comme nous ne pouvions traverser ainsi la ville en masse sans être remarqués, et que, dans ce cas, l'alarme, sans aucun doute, devait être portée à Walsmouth, nous nous séparâmes sur le port, nous donnant rendez-vous, dix minutes après notre séparation, sous un arbre isolé que l'on voit de la rade, et qui s'élève sur une petite

colline au delà de la ville. Au bout d'un quart d'heure, nous fîmes l'appel; tout le monde était à son poste.

Le plan de la campagne était d'avance arrêté dans la tête de M. Burke, et, arrivé au moment de l'exécuter, il me fit l'honneur de me l'expliquer dans tous ses détails: il avait décidé que je me dirigerais aussi vite que me le permettraient mes jambes, dont, à cette occasion chacun me fit l'honneur d'exagérer la vélocité, vers le village de Walsmouth, tandis que le reste de la troupe me suivrait au pas ordinaire. Comme, en vertu de cette disposition, je devais gagner près d'une heure sur mes compagnons, il était convenu qu'ils m'attendraient jusqu'à minuit dans une masure située à une portée de fusil en avant du village. Si, à minuit, je n'étais pas de retour, c'est que j'étais prisonnier ou tué, et, dans ce cas, on devait marcher immédiatement sur *la Verte Erin,* pour me délivrer ou venger ma mort.

Il ne fallait pas moins que l'aspect d'un danger comme celui qu'on me faisait entrevoir, pour rehausser, à mes propres yeux, la singulière mission dont j'étais chargé. L'œuvre que j'accomplissais était une tâche de chacal, et non une besogne de lion; je le sentais au fond du cœur, et cela m'avait jusqu'alors donné un certain malaise dont je n'étais pas le maître de triompher; mais, du moment que ma vie courait quelque chance, du moment qu'il y avait lutte enfin, il pouvait y avoir victoire, et la victoire

justifie tout : c'est le talisman qui change le plomb en or.

En ce moment, sept heures sonnèrent à Plymouth : il fallait, à moi une heure et demie, et à mes compagnons deux heures au moins pour arriver à Walsmouth. Je pris donc congé de mes compagnons. M. Burke adoucit sa voix rude pour me souhaiter une chance heureuse, et je partis.

Nous entrions dans les mois brumeux de l'automne, le temps était sombre et bas, des nuages, pareils à des vagues silencieuses, roulaient à quelques pieds au-dessus de ma tête, et, de temps en temps, des rafales de vent, qui arrivaient tout à coup et passaient de même, courbaient les arbres de la route, leur arrachant, à chaque bouffée, quelques-unes de leurs dernières feuilles qui venaient me fouetter le visage. La lune, sans paraître cependant, jetait, à travers les voiles qui la couvraient, assez de lumière pour éclairer tous les objets d'une teinte grisâtre et maladive; par intervalles, de larges ondées tombaient, qui dégénéraient en pluie fine, jusqu'à ce qu'une nouvelle cataracte s'ouvrit; au bout de deux milles, j'étais à la fois glacé et couvert de sueur. Je continuai de marcher ou plutôt de courir, au milieu de ce morne silence qui n'était interrompu que par les plaintes de la terre et les larmes du ciel. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une nuit plus triste que cette triste nuit.

Après une heure et demie de cette course, que je

n'avais pas ralentie un instant, et pendant laquelle je n'avais point éprouvé la moindre fatigue, tant cette nuit sombre et la préoccupation de ce qui allait se passer séparaient mon esprit de mon corps, j'aperçus les premières lumières de Walsmouth. Je m'arrêtai un instant pour m'orienter; car il me fallait aller droit à la taverne de maître Jemmy, sans demander ma route. Cette demande n'aurait pas manqué d'exciter les soupçons, vu que c'était une des choses qu'il n'était pas permis à un matelot d'ignorer. Mais, comme, du lieu où j'étais, je ne voyais qu'un amas de maisons, je résolus d'entrer dans le village, espérant que quelque indice extérieur me guiderait. En effet, d'un bout d'une rue à l'autre, j'aperçus bientôt la lanterne que mes camarades m'avaient indiquée comme le fanal qui devait me conduire, et je m'approchai, résolu, puisque j'en étais là, à payer bravement de ma personne.

Le cabaret de maître Jemmy n'avait du moins pas la prétention de tromper les yeux par une fausse apparence; c'était un véritable repaire : la porte, qui semblait celle d'un cachot, tant elle était basse et étroite, avait, à hauteur d'homme, cette petite ouverture grillée, appelée généralement *le trou de l'espion*, en argot de taverne, parce que c'est à travers ce vasistas que le maître de la maison s'assure de la nature des visites qu'il reçoit. J'en approchai mon œil, et je regardai à travers le grillage; mais cette ouverture donnait sur une espèce de caveau sombre où je ne

pus rien apercevoir, que des filets de lumière qui, se glissant à travers les fentes d'une porte, indiquaient, au moins, que la chambre attenante était éclairée.

— Holà, quelqu'un! criai-je alors, en frappant et en appelant en même temps.

Si fermement qu'ils eussent été dits, et quoiqu'un vigoureux coup de poing les eût accompagnés, ces mots restèrent sans réponse. J'attendis un instant, puis je les répétai une seconde fois, mais sans plus de succès. Je m'éloignai alors à reculons de cette maison étrange, afin de regarder si, à défaut de la porte, qui n'était peut-être placée là que pour ne pas détruire la symétrie de l'architecture, il n'y avait pas quelque autre entrée plus praticable; mais les fenêtres étaient barricadées avec un soin tout particulier; force me fut donc d'en revenir au moyen d'introduction ordinaire. Je rapprochai une troisième fois ma tête de l'ouverture; mais, cette fois, je m'arrêtai à quelques pouces du grillage : une autre tête, collée contre les barreaux, me regardait de l'autre côté.

— Enfin! dis-je, ce n'est pas malheureux.

— Qui êtes-vous? que demandez-vous? dit une voix douce à laquelle j'étais loin de m'attendre en pareille circonstance, et que je reconnus pour celle d'une jeune fille.

— Qui je suis, la belle enfant? répondis-je en tâchant de mettre mon fausset au diapason du sien. Je suis un pauvre diable de matelot qui ira probablement coucher en prison, si vous lui refusez la porte,

— A quel équipage appartenez-vous?

— Au *Boreas,* qui fait voile demain matin.

— Entrez, dit la jeune fille en entr'ouvrant la porte dans une largeur qui semblait si bien calculée d'après celle de mon corps, qu'elle n'eût pas permis à un oiseau-mouche de pénétrer en même temps que moi. Et aussitôt elle referma la porte, dont deux énormes verrous et une barre de bois assuraient la solidité.

Au bruit que firent en glissant derrière moi ces garants de la sûreté intérieure, je sentis, je l'avoue, l'eau et la sueur se glacer sur mon front; mais il n'y avait pas à reculer : d'ailleurs, au même moment, la jeune fille ouvrit la porte, et je me trouvai dans la lumière. Aussitôt mes regards parcoururent la chambre et s'arrêtèrent avant tout, je dois l'avouer, sur maître Jemmy, dont l'aspect formidable n'était pas de nature à rassurer un homme qui eût été moins résolu que je ne l'étais. C'était un grand gaillard de près de six pieds, aux membres robustes, aux cheveux et aux sourcils roux; sa figure disparaissait de temps en temps derrière la fumée de sa pipe, qui, en s'évanouissant, laissait briller deux yeux qui semblaient habitués à aller chercher au fond de l'âme la pensée de celui qu'ils regardaient.

— Mon père, dit la jeune fille, c'est un pauvre garçon en faute qui vient vous demander l'hospitalité pour cette nuit.

— Qui es-tu? demanda Jemmy en laissant écouler

quelques secondes entre les paroles de sa fille et les siennes, et avec un accent si prononcé, qu'il dénonçait un Irlandais à la première syllabe.

— Qui je suis? répondis-je dans le patois de Munster, que je parlais comme ma propre langue, ma mère étant de Limerick. Pardieu! maître Jemmy, il me semble qu'à vous, moins qu'à tout autre, j'ai besoin de le dire.

— C'est ma foi vrai! s'écria l'hôte de *la Verte Erin* en se levant de sa chaise par un premier mouvement dont il n'avait pas été le maître, en entendant l'idiome chéri de son île : un Irlandais!

— Et pur sang, répondis-je.

— Alors, sois le bienvenu, me dit-il en me tendant la main.

Je m'avançai aussitôt pour répondre à l'honneur que me faisait maître Jemmy; mais, comme si une réflexion soudaine le faisait repentir de son trop de confiance :

— Si tu es Irlandais, dit-il en remettant ses deux mains derrière son dos, et en me regardant de nouveau avec ses petits yeux de démon, tu dois être catholique?

— Comme saint Patrick, répondis-je.

— C'est ce que nous allons voir, dit maître Jemmy.

A ces mots, qui ne laissaient pas de m'inquiéter, il s'avança vers une armoire, et, tirant un livre, il l'ouvrit.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti*, dit-il.

Je le regardais avec la plus profonde surprise.

— Réponds, dit-il, réponds; si tu es véritablement catholique, tu dois savoir la messe.

Je compris aussitôt, et, comme, étant enfant, j'avais joué souvent avec le missel de mistress Denison, orné de figures saintes, j'essayai de rappeler tous mes souvenirs.

— *Amen*, répondis-je.

— *Introïbo ad altare Dei*, continua mon interrogateur.

— *Dei qui lætificat juventutem meam*, répondis-je avec le même aplomb.

— *Dominus vobiscum*, dit maître Jemmy en levant les mains et en se retournant comme un prêtre qui a fini son office.

Mais j'étais au bout de mon latin; et, comme je ne répondais rien, maître Jemmy resta la main sur la clef de l'armoire, attendant cette dernière réponse, qui devait le convaincre.

— *Et cum spiritu tuo*, me souffla tout bas la jeune fille.

— *Et cum spiritu tuo*, m'écriai-je de toute la force de mes poumons.

— Bravo! dit Jemmy en se retournant, tu es un frère. Maintenant, que désires-tu? que veux-tu? Demande, et tu seras servi, pourvu que tu aies de l'argent, toutefois.

— Oh! l'argent ne manque pas, répondis-je en

faisant sonner quelques écus que j'avais dans mon gousset.

— Alors, vivent Dieu et saint Patrick! mon enfant, s'écria le digne hôte de *la Verte Erin*, tu arrives à merveille pour être de la noce.

— De la noce? repris-je étonné.

— Sans doute; connais-tu Bob?

— Bob? Certainement que je le connais.

— Eh bien, il se marie.

— Ah! il se marie?

— En ce moment même.

— Mais il n'est pas seul du *Trident?* demandai-je.

— Sept, mon ami; ils sont sept, autant qu'il y a de péchés capitaux.

— Et, sans indiscrétion, où pourrai-je les rejoindre?

— A l'église, mon fils, et je vais t'y conduire.

— Oh! répondis-je vivement, ne vous dérangez pas, maître Jemmy; j'irai bien tout seul.

— Oui-da, en tournant par la rue, n'est-ce pas, pour que les espions de Sa Majesté Britannique te mettent la main dessus? Non pas. Viens par ici, viens, mon enfant.

— Vous avez donc une communication avec l'église?

— Oui, oui; nous sommes machinés ni plus ni moins que le théâtre de Drury-Lane, où l'on fait vingt-cinq changements à vue dans une pantomime. Viens par ici, viens.

Et maître Jemmy me saisit par le bras et m'en-

traîna de l'air le plus amical du monde, mais, en même temps, avec une telle force, que, si même l'envie m'en fût venue, je me fusse trouvé dans l'impossibilité de faire la moindre résistance. Cependant ce n'était point là mon affaire : je n'avais pas le moindre désir d'être mis en face de nos déserteurs. Par un mouvement instinctif, je glissai la main jusqu'au manche de mon poignard de midshipman, que j'avais eu la précaution de cacher sous ma chemise rouge, et, ne pouvant résister au bras de fer qui m'entraînait, je suivis mon terrible guide, décidé à prendre conseil des circonstances, mais à ne reculer devant rien; car toute ma carrière maritime dépendait probablement de la manière dont je mènerais à bout cette dangereuse entreprise.

Nous traversâmes deux ou trois pièces, dans l'une desquelles étaient dressés sur une table tous les préparatifs d'un souper plus copieux que recherché; puis nous descendîmes dans une espèce de cave sombre, où, sans me lâcher, Jemmy continua de s'avancer à tâtons. Enfin, après un moment d'hésitation, il ouvrit une porte. Je sentis la fraîcheur de l'air arriver jusqu'à nous; je heurtai les marches d'un escalier; à peine eus-je monté quelques degrés, que les gouttes d'une pluie fine vinrent me picoter le visage. Je levai les yeux, je vis le ciel au-dessus de ma tête. Je regardai autour de moi : nous étions dans un cimetière, au bout duquel s'élevait l'église, masse sombre et informe, dans laquelle se découpaient

deux fenêtres éclairées, qui semblaient nous regarder comme des yeux ardents. Le moment du danger approchait; je tirai à demi mon poignard, et je m'apprêtai à continuer ma route; mais alors ce fut Jemmy qui s'arrêta.

— Maintenant, me dit-il, tu peux aller droit devant toi, mon enfant, et sans crainte de te perdre; moi, je retourne à mon souper; tu reviendras avec les mariés et tu trouveras ton couvert à table.

En même temps, je sentis se desserrer l'étau dans lequel mon bras était enfermé, et, sans me donner le temps de répondre, maître Jemmy reprit seul le chemin par lequel nous étions venus tous les deux, et disparut sous la voûte avec une rapidité qui prouvait l'habitude que le digne propriétaire de *la Verte Érin* avait de ce passage. A peine fus-je seul, qu'au lieu de continuer mon chemin vers l'église, je m'arrêtai en remerciant Dieu de ce que maître Jemmy n'avait pas eu l'idée de m'accompagner plus loin; puis, comme mes regards commençaient à s'habituer à l'obscurité, je m'aperçus que la clôture était assez peu élevée; cela me permettait de sortir de l'enclos où j'étais enfermé sans passer par l'église. Je courus aussitôt vers le mur le plus proche de moi, et, grâce à ses aspérités, dont je me fis des échelons, je fus bientôt à cheval sur le faîte. Une fois arrivé là, je n'eus plus qu'à me laisser glisser de l'autre côté, et je tombai sans accident au milieu d'une petite ruelle déserte.

Il m'était impossible de savoir précisément où j'étais; mais je m'orientai sur le vent : pendant tout le chemin, je l'avais eu en face; je n'avais donc qu'à lui tourner le dos, et j'étais à peu près sûr de ne pas faire fausse route. J'exécutai à l'instant cette manœuvre, et je marchai vent arrière jusqu'à ce que je me trouvasse hors du village. Arrivé là, j'aperçus à ma gauche, pareils à de grands fantômes noirs, les arbres qui bordent la route de Plymouth à Walsmouth. Je me dirigeai aussitôt de ce côté. A vingt-cinq pas du grand chemin était la masure : je piquai droit dessus; nos hommes étaient à leur poste. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je leur racontai ce qui venait de se passer. Nous divisâmes nos troupes en deux pelotons, et nous entrâmes dans Walsmouth au pas de course, mais en gardant un tel silence, que nous ressemblions plutôt à une troupe de spectres qu'à une bande d'hommes vivants. Arrivés au bout de la rue qui conduisait à la taverne de Jemmy, je montrai d'une main au lieutenant Burke la lanterne qui indiquait l'entrée de *la Verte Érin*, de l'autre le clocher de l'église, qui, grâce à une éclaircie, dessinait dans le ciel sa flèche noire et aiguë, et je lui demandai lequel des deux détachements il voulait que je dirigeasse. A cause de la connaissance que j'avais des localités, il m'abandonna celui qui devait s'emparer de la taverne et qui se composait de six hommes; puis, à la tête des neuf autres, il se dirigea vers l'église. Comme l'église et

la taverne étaient à une distance à peu près égale, il était évident qu'en marchant du même pas notre double attaque devait être simultanée, ce qui était chose importante; car nos déserteurs étant surpris à la fois par devant et par derrière, il leur devenait impossible de nous échapper.

En arrivant devant la porte, je voulus recourir à la même manœuvre qui m'avait déjà réussi, et ordonnant à mes hommes de se coller le long du mur, j'appelai par le grillage: j'espérais que, de cette manière, nous pourrions entrer chez maître Jemmy sans effraction; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, au silence profond qui régnait dans la maison, malgré l'appel que je faisais à ses habitants, qu'il fallait renoncer aux voies de douceur. En conséquence, j'ordonnai à deux de nos hommes, qui par précaution s'étaient munis de haches, de jeter la porte en dedans : en un tour de main, malgré les verroux et la barre, la chose fut faite, et nous nous précipitâmes sous la première voûte.

La seconde porte était fermée, et, ainsi que la première, il fallut la briser. Comme elle était un peu moins forte, cette besogne nous prit un peu moins de temps, et nous nous trouvâmes dans la chambre où Jemmy m'avait fait servir la messe. Elle était sans lumière. J'allai au poêle; on venait de l'éteindre avec de l'eau. Un de nos hommes battit le briquet; mais nous cherchâmes en vain une lampe ou une chandelle. Je me souvins de la lanterne, et courus à

la porte pour la décrocher; elle était éteinte. Décidément, la garnison était prévenue et opposait une force d'inertie qui présageait, selon toute probabilité, une résistance plus sérieuse. Quand je rentrai, la chambre était éclairée; un de nos hommes, canonnier de la troisième batterie de bâbord, avait par hasard sur lui une mèche, et venait de l'allumer; mais il n'y avait pas de temps à perdre : la lumière qu'elle donnait ne devait durer que quelques secondes; je pris la mèche et m'élançai dans la chambre voisine en criant :

— Suivez-moi!

Nous traversâmes cette seconde chambre, puis celle du souper, sur lequel nos hommes, en passant, jetèrent de côté un coup d'œil plein d'une expression intraduisible; puis, enfin, au moment où la mèche s'éteignait, j'arrivai à la porte du caveau. Elle était refermée; mais on n'avait, sans doute, pas eu le temps de la barricader comme les autres, car, en étendant la main, je sentis la clef. Comme je me rappelais à peu près le chemin qu'une demi-heure auparavant j'avais fait à tâtons, j'y passai le premier, tâtant chaque marche avec le pied, étendant les bras en avant et retenant mon haleine. J'avais, en suivant Jemmy, compté les marches de l'escalier : il y en avait dix. Je les comptai de nouveau, et, quand je fus arrivé à la dernière, je tournai à droite; mais à peine eus-je fait quelques pas dans l'espèce de souterrain, que j'entendis une voix qui murmurait à mon oreille le

mot *renégat*. En même temps, il me sembla qu'une pierre, se détachant de la voûte, me tombait d'aplomb sur la tête. Je vis des millions d'étincelles, je jetai un cri, et je tombai sans connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me retrouvai dans mon hamac, et sentis, au mouvement du vaisseau, que nous devions être en train d'appareiller. Mon accident, causé par un simple coup de poing de mon ami, l'hôte de *la Verte Érin*, n'avait en rien entravé le succès de l'expédition. Le lieutenant Burke était entré dans la sacristie au moment même où les fiancés, les garçons de noce y étaient réunis; nos hommes avaient donc été pris comme dans une souricière, et, à l'exception de Bob, qui avait trouvé le moyen de s'échapper par une fenêtre, ils avaient tous été arrêtés. L'absence du fugitif était même compensée, si l'on avait voulu admettre le proverbe français : « Un homme en vaut un autre; » car le lieutenant, qui était, comme nous l'avons dit, à cheval sur les règles de la discipline et qui voulait son nombre avant tout, avait jeté le grappin sur un des assistants et l'avait, malgré ses cris et sa résistance, ramené à bord du *Trident* avec les autres prisonniers. Ce pauvre diable, qui se trouvait d'une manière si inattendue enrôlé dans la marine britannique, était un perruquier du village de Walsmouth, qui se nommait David.

IX

Quoique l'accident sous lequel j'avais succombé m'eût empêché de prendre un part active au dénoûment de l'entreprise, il n'en est pas moins vrai que l'on devait, en grande partie, l'heureux résultat de l'expédition à la manière dont je l'avais conduite.

Aussi, lorsque je rouvris les yeux, ce que je ne pus faire que quelques moments après que le sentiment de mon existence me fût revenu, tant le coup que j'avais reçu était bien appliqué, je trouvai près de moi notre brave capitaine, qui venait en personne s'informer de mon état. Comme, à part une certaine lourdeur dans la région cérébrale, je me sentais, du reste, parfaitement bien, je lui répondis que, dans un quart d'heure, je serais sur le pont, et que, le jour même, j'espérais reprendre mon service. En effet, à peine le capitaine fut-il sorti, que je sautai à bas de mon hamac, et que je procédai à ma toilette. La seule trace visible qui me restât du coup de poing de maître Jemmy était une injection sanglante dans les yeux. Sans aucun doute, si je n'avais pas eu le crâne aussi solide, j'étais assommé comme un bœuf.

Comme je l'avais jugé au mouvement de la frégate, nous étions en train d'appareiller. L'ancre dérapait du fond, et le navire commençait son abatée à tri-

bord. Le capitaine lui aidait de son mieux en faisant appareiller les focs; puis, cette manœuvre accomplie, comme nous faisions trop d'arrivée, nous bordâmes l'artimon et restâmes en panne jusqu'à ce que l'ancre fût haute. Ces précautions prises, le capitaine abandonna au lieutenant la conduite du bâtiment, et descendit dans sa chambre prendre connaissance de ses dépêches, qu'il ne devait ouvrir qu'au moment où le vaisseau mettrait à la voile.

Il y eut alors sur le navire un moment d'inaction, dont tous mes camarades profitèrent pour me féliciter de mon expédition et me demander de mes nouvelles. J'étais en train de leur raconter mon accident dans tous ses détails, lorsque nous aperçûmes une barque venant de terre, à force de rames, et nous faisant toutes sortes de signaux; un des midshipmen, qui avait une lunette, la braqua vers elle :

— Dieu me damne ! dit-il au bout d'un instant d'examen, si ce n'est pas Bob le souffleur qui nous arrive.

— Voilà un farceur ! dit un matelot; il se sauve quand on court après lui, et il court après nous quand nous nous retournons.

— Il est peut-être déjà brouillé avec son épouse, dit un autre.

— En tous cas, je ne voudrais pas être dans sa peau, murmura un troisième.

— Silence ! dit une voix qui avait l'habitude de nous faire trembler tous; chacun à son poste ! Le

gouvernail à tribord ! orientez la misaine ! Ne voyez-vous pas que le navire cule?

L'ordre fut aussitôt exécuté que donné, et le navire, cessant son mouvement rétrograde, demeura quelques moments immobile ; puis enfin il commença à marcher. En ce moment, une voix cria :

— Une barque à bâbord !

— Voyez ce qu'elle veut, dit le lieutenant, que rien ne pouvait faire déroger à l'ordre établi.

— Ohé ! de la barque, reprit la même voix, que demandez-vous?

Puis, se retournant après avoir entendu la réponse :

— Mon lieutenant, continua le matelot, c'est Bob le souffleur qui vient de faire un petit tour à terre, et qui désire remonter à bord.

— Jetez une corde à ce drôle, dit le lieutenant sans même regarder de son côté, et conduisez-le avec les autres, dans la fosse aux lions.

L'ordre fut ponctuellement exécuté, et, au bout d'un instant, on aperçut, au-dessus des bordages de bâbord, la tête de Bob, qui, justifiant l'épithète que ses camarades lui avaient donnée, soufflait de toute la force de ses poumons.

— Allons, allons, mon vieux cachalot, lui dis-je en m'approchant de lui, mieux vaut tard que jamais; huit jours à fond de cale au pain et à l'eau, et tout sera dit.

— C'est juste, c'est juste, je le mérite; et, si j'en suis quitte pour cela, je n'aurai pas encore trop à me

plaindre. Mais, auparavant, avec votre permission, monsieur le midshipman, je voudrais parler au lieutenant.

— Conduisez cet homme au lieutenant, dis-je aux deux matelots qui s'étaient déjà emparés de leur camarade.

M. Burke se promenait sur le gaillard d'arrière, son porte-voix à la main, et continuait de donner ses ordres pour la manœuvre, lorsqu'il vit s'approcher de lui le coupable. Il s'arrêta, et, le regardant de cet œil sévère que les matelots connaissaient si bien pour être l'expression d'une volonté irrévocable :

— Que veux-tu? lui dit-il.

— Sauf votre respect, mon lieutenant, dit Bob en tournant son bonnet bleu entre ses mains, je sais que je suis fautif, et, quant à moi, je n'ai rien à dire.

— C'est bien heureux! murmura M. Burke avec un sourire qui n'exprimait rien moins que la gaieté.

— Aussi, mon lieutenant, vous ne m'auriez probablement jamais revu, si je n'avais pas su qu'il y en avait un autre qui payait ici l'écot de Bob. Alors je me suis dit : « Ça ne peut pas se passer comme ça, Bob, mon ami; il faut retourner à bord du *Trident*, ou tu serais une canaille; » et me voilà.

— Après?

— Après? Eh bien, puisque me voilà pour recevoir les coups, faire mon service et tenir ma place, vous n'avez pas besoin d'un autre, et vous allez renvoyer David à sa femme et à ses enfants, qui sont là-bas à

terre qui se désolent... Tenez, mon lieutenant, les voyez-vous là-bas?

Et il lui montra du doigt un groupe de plusieurs personnes sur la pointe la plus avancée du rivage.

— Qui a permis à ce drôle-là de venir me parler?

— C'est moi, monsieur Burke, répondis-je.

— Vous garderez les arrêts un jour, monsieur, me dit le lieutenant, pour vous apprendre à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Je saluai et je fis un pas en arrière.

— Mon lieutenant, dit Bob d'une voix ferme, ce que vous faites là n'est pas juste, et, s'il arrive malheur à David, c'est vous qui en répondrez devant Dieu.

— Jetez-moi ce drôle à fond de cale avec les fers aux mains et aux pieds! cria le lieutenant.

On emmena Bob. J'étais descendu par un escalier et lui par l'autre; cependant nous nous rencontrâmes dans le faux pont.

— C'est ma faute si vous êtes puni, me dit-il, et je vous en demande pardon; mais je vous revaudrai cela, je l'espère.

— Ce n'est rien, mon brave, lui répondis-je; mais, au nom de votre pauvre peau, ayez patience.

— Ce n'est pas pour moi que j'en manque, mon officier, c'est pour ce pauvre David.

Les matelots entraînèrent Bob à fond de cale, et moi, je me retirai dans ma chambre. Le lendemain,

le matelot qui me servait, après avoir fermé la porte avec précaution, s'approcha de moi, et, avec un air mystérieux :

— Avec la permission de Votre Honneur, me dit-il, est-ce que je pourrais vous répéter deux mots de la part de Bob?

— Répète, mon ami, lui dis-je.

— Eh bien, mon officier, voilà la chose : Bob dit que c'est juste que lui et les déserteurs soient punis; mais que ce n'est pas juste que David, qui n'est en rien coupable, bien au contraire, soit puni comme eux.

— Et il a raison.

— Eh bien, puisque c'est votre avis, mon officier, continua le matelot, il demande que vous en disiez deux mots au capitaine, qui est un brave homme et qui ne scuffrira pas qu'une injustice soit faite.

— Cela sera fait aujourd'hui, mon ami; tu peux le dire, de ma part, à Bob.

— Merci, mon officier.

En effet, il était sept heures du matin, et, comme mes arrêts expiraient à onze, j'allai immédiatement trouver le capitaine. Sans lui dire que je parlais au nom de Bob, et comme si la chose venait de moi, je lui parlai du pauvre diable de perruquier, et de l'injustice qu'il y avait à le retenir dans la fosse aux lions avec les autres. La chose était trop juste pour que le capitaine ne la comprît pas : aussi donna-t-il des ordres en conséquence. Je voulais me retirer; mais il

me retint pour prendre le thé avec lui. Le brave homme avait su que je venais d'être victime d'une boutade de son lieutenant, et voulait me faire comprendre que, laissant leur cours aux règles de la discipline, il n'avait pas dû s'y opposer, mais que cependant il ne les approuvait pas.

Le thé pris, je remontai sur le pont. Les matelots étaient réunis en cercle autour d'un homme que je ne connaissais pas : c'était David.

Le malheureux était debout, se tenant d'une main à un cordage, tandis que l'autre retombait le long de son corps; ses regards étaient fixés sur la terre, qui n'apparaissait plus à l'horizon que comme un léger brouillard, et de grosses larmes silencieuses coulaient de ses yeux. Telle est la puissance d'une douleur profonde et réelle, que tous ces durs loups de mer, habitués au danger, au sang et à la mort, et dont pas un peut-être ne se serait retourné, dans un naufrage ou un combat, au cri d'agonie de leur meilleur camarade, étaient réunis, tristes et compatissants, autour de cet homme qui pleurait sa famille et sa patrie. Quant à David, il ne voyait rien que cette terre qui, à chaque instant, devenait moins distincte, et, à mesure qu'elle disparaissait, son visage, se contractant de plus en plus, prenait une expression de douleur qu'on ne peut décrire; enfin, quand la terre eut disparu tout à fait, il s'essuya les yeux, comme s'il eût pensé que c'étaient ses larmes qui l'empêchaient de voir; puis, étendant le bras vers le der-

nier point du rivage qui avait cessé d'être visible, il poussa un long sanglot, se renversa en arrière et tomba évanoui.

— Qu'est-ce? demanda le lieutenant Burke en passant.

Les matelots s'écartèrent en silence et lui laissèrent voir David étendu sans connaissance.

— Est-il mort? continua-t-il avec un peu plus d'indifférence que s'il se fût agi de Fox, le chien du cuisinier.

— Non, mon lieutenant, dit une voix; il n'est qu'évanoui.

— Jetez un seau d'eau à la figure de ce drôle, et il reviendra.

Heureusement, le chirurgien arriva en ce moment et révoqua l'ordonnance du lieutenant; car déjà, rigide observateur des ordres reçus, un matelot s'approchait avec l'objet demandé. Le chirurgien fit transporter David dans son hamac, et, comme il demeurait toujours évanoui, il pratiqua une saignée qui le fit revenir.

Pendant ce temps, le navire marchait vent arrière, et, laissant à sa gauche les îles d'Aurigny et de Guernesey, avait doublé l'île d'Ouessant et était entré à pleines voiles dans l'océan Atlantique; de sorte qu'au bout de deux jours, lorsque David, parfaitement remis, quant au physique, de son indisposition, remonta sur le pont, il ne vit plus que le ciel

et l'eau. Cependant l'affaire de nos fugitifs avait pris, grâce à la bonté du capitaine, une marche moins terrible que celle qu'elle paraissait devoir suivre : tous avaient affirmé qu'ils étaient dans l'intention de revenir, la nuit même, à bord du vaisseau, mais que le désir d'assister à la noce d'un camarade l'avait emporté, chez eux, sur la crainte d'une punition. La preuve qu'ils alléguèrent à l'appui de cette assertion, fut qu'ils s'étaient laissé prendre sans résistance, et que Bob, qui s'était sauvé afin de ne pas être privé des bénéfices de sa position conjugale, était de lui-même revenu le lendemain matin : en conséquence, ils devaient en être quittes pour huit jours de fosse aux lions au pain et à l'eau, et vingt coups de fouet. Cette fois, on ne pouvait trop se plaindre, et le châtiment, loin d'être exagéré, était resté au-dessous de la faute; il en était, au reste, ainsi dans toutes les choses de haute juridiction qui relevaient directement du capitaine.

Le jeudi arriva; le jeudi, jour redouté par tous les mauvais matelots de la marine britannique, car c'est le jour des exécutions disciplinaires. A huit heures du matin, moment fixé pour le règlement des comptes de toute la semaine, les soldats de marine prirent leurs armes, les officiers à leur tête, et, après un exercice préparatoire, se rangèrent à bâbord et à tribord; puis parurent les patients accompagnés du capitaine d'armes et de ses deux aides, et, au grand étonnement de la plupart de ceux qui assistaient à

cette triste cérémonie, au nombre des patients se trouvait David.

— Monsieur Burke, dit le capitaine Stanbow aussitôt qu'il eut reconnu le pauvre perruquier, cet homme ne saurait être traité comme déserteur, puisque, lorsqu'on l'a pris à terre, il ne faisait point partie de notre équipage.

— Aussi n'est-ce point comme déserteur que je le fais punir, capitaine, répondit le lieutenant; c'est comme ivrogne; hier, il est monté sur le pont ivre à ne pouvoir se tenir.

— Capitaine, dit David, croyez bien que peu m'importe de recevoir ou de ne pas recevoir une douzaine de coups de fouet, car j'ai dans l'âme, soyez-en sûr, une douleur plus vive que celle qu'on pourra jamais infliger à mon corps; mais, pour l'honneur de la vérité, je dois dire, et cela, capitaine, je le jure sur mon salut, que, depuis que j'ai mis le pied sur le vaisseau, je n'ai pas bu une seule goutte de gin, de vin, ni de rhum : j'en appelle à mes camarades, à qui, à chaque repas, j'ai donné ma portion.

— C'est vrai, c'est vrai, dirent plusieurs voix.

— Silence! cria le lieutenant.

Puis, se retournant vers David :

— Si cela était, continua-t-il, comment, en montant hier sur le pont, ne pouviez-vous pas vous tenir?

— Il y avait beaucoup de roulis, répondit David, et j'avais le mal de mer.

— Le mal de mer! répondit en haussant les épaules

le lieutenant; vous étiez ivre; et ce qui le prouve, c'est que j'ai bien voulu vous soumettre à l'épreuve usitée en pareil cas, et que vous n'avez pu faire trois pas sur le bordage sans tomber.

— Suis-je habitué à marcher sur un vaisseau? répondit David.

— Vous étiez ivre, cria le lieutenant d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

Puis, s'adressant au capitaine :

— Au reste, continua-t-il, M. Stanbow peut vous remettre la peine que vous avez méritée; seulement, il songera aux conséquences qu'une indulgence pareille peut avoir pour la discipline.

— Que justice soit faite, dit le capitaine, qui, dans le doute, ne pouvait gracier David qu'en donnant tort au lieutenant.

Personne n'osa plus ajouter un mot, et le capitaine d'armes ayant lu à haute voix la sentence, que chacun écouta tête nue, l'exécution commença. Les matelots, habitués à cette sorte de punition, la supportèrent avec plus ou moins de courage; quand vint le tour de Bob, qui était l'avant-dernier, il ouvrit la bouche comme s'il avait quelque chose à dire; mais, après un moment d'indécision, il monta sur le petit échafaud en faisant signe que ce serait pour plus tard.

Ce n'était pas à tort que les camarades de Bob l'avaient surnommé le souffleur : à mesure que les coups tombaient sur lui, sa respiration devenait si

bruyante, qu'on eût dit que quelque cachalot naviguait bord à bord avec le navire. Il est juste d'ajouter que ce fut la seule expression de douleur qu'il laissa entendre; aussi, vers la fin, ressemblait-elle plus au rugissement d'un lion qu'à la respiration d'un homme. Au vingtième coup, Bob se releva; sa rude peau, bronzée par le soleil, endurcie par l'eau salée, était toute meurtrie. Cependant, comme si l'on eût frappé sur un cuir trop épais pour pouvoir être entamé, pas une goutte de sang n'était sortie. On vit qu'il voulait parler et on fit silence.

— Voici ce que j'avais à demander au capitaine, dit Bob en se retournant vers M. Stanbow, et en faisant passer sa chique d'une joue à l'autre : c'est que, pendant que je suis là, on me donne tout de suite les douze coups de David.

— Que demandes-tu là, Bob? s'écria le perruquier.

— Laisse-moi donc dire, fit Bob avec un geste d'impatience et en reprenant sa respiration comme s'il l'eût tirée de ses talons. Ce n'est pas à moi de décider, capitaine, s'il est fautif ou non; seulement, je sais une chose : c'est que, s'il reçoit douze coups de fouet comme ceux qu'on vient de me donner, il en mourra; que sa femme sera veuve et que ses enfants seront orphelins; tandis que, moi, j'en ai reçu, un jour, trente-deux, ce qui est juste le compte que je réclame, et quoique j'en aie été un peu malade, me voilà.

— Descendez, Bob, dit M. Stanbow les larmes aux yeux.

Bob obéit sans répondre un seul mot, et David lui succéda. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, les deux aides du capitaine d'armes lui enlevèrent sa veste et sa chemise, et, en voyant ce corps blanc et grêle, chacun fut de l'avis de Bob. Quant à moi, qui avais à me reprocher d'avoir pris bien innocemment part à l'arrestation de ce malheureux, je fis un mouvement vers le capitaine. M. Stanbow le vit, et, comprenant, sans doute, ce que j'avais à lui dire, il m'indiqua, par un geste de la main, qu'il désirait que je demeurasse à ma place. Puis, se retournant vers les aides :

— Faites votre devoir, dit-il.

Un profond silence succéda à ces paroles. Le martinet se leva, et, en retombant, imprima ses neuf lanières en sillons bleuâtres sur les épaules du patient; le second coup tomba à son tour, et neuf autres sillons se croisèrent en réseaux avec les premiers; au troisième coup, le sang s'échappa par gouttes; au quatrième, il jaillit et éclaboussa les plus voisins de l'échafaud !

— Assez ! dit le capitaine.

Chacun respira; car toutes les poitrines étaient oppressées, et, au milieu de ces respirations, on entendait le souffle plus bruyant de Bob; puis on détacha les mains de David : quoiqu'il n'eût pas jeté un seul cri, il était pâle comme s'il allait mourir; malgré sa pâleur, il descendit d'un pas ferme l'échelle de l'échafaud, et, se retournant vers le capitaine :

— Merci, monsieur Stanbow, lui dit-il; je me sou-

viendrai de la miséricorde comme de la vengeance.

— Il ne faut vous souvenir que de vos devoirs, mon ami, dit le capitaine.

— Je ne suis pas matelot, dit David d'une voix sourde, je suis mari, je suis père; et Dieu me pardonnera de ne pas accomplir à cette heure mes devoirs de père et de mari, car ce n'est pas ma faute.

— Reconduisez les coupables dans le faux pont, et que le chirurgien les visite.

Bob offrit son bras à David.

— Merci, mon brave ami, lui dit David, merci, je descendrai bien seul.

Et David descendit, en effet, l'escalier de la première batterie d'un pas aussi ferme qu'il avait descendu celui de l'échafaud.

— Tout cela finira mal, dis-je à demi-voix à M. Stanbow.

— J'en ai peur, me répondit-il.

Puis il ajouta :

— Voyez ce pauvre diable, monsieur Davys, et tâchez de le calmer.

X

Deux heures après, je descendis dans le faux pont; David était sur son hamac avec une fièvre ardente. Je m'approchai de lui.

— Eh bien, David, mon ami, lui demandai-je, comment cela va-t-il?

— Bien, me dit-il d'une voix brève et sans regarder de mon côté.

— Vous répondez sans savoir qui vous parle! Je suis M. Davys.

David se retourna vivement.

— M. Davys!... dit-il en se soulevant sur un bras et en me regardant avec des yeux pleins de fièvre; M. Davys!... Si vous vous appelez véritablement M. Davys, j'ai à vous remercier. Bob m'a dit que c'était vous qui aviez demandé au capitaine qu'on me tirât de la fosse aux lions. Sans vous, je n'en serais sorti qu'avec les autres, et je n'aurais pas revu une dernière fois l'Angleterre... Merci, monsieur Davys, merci!

— Détrompez-vous, mon cher David, vous reverrez votre pays, et pour ne plus le quitter. Le capitaine est un excellent homme, et il m'a promis qu'à son retour il vous laisserait libre de quitter le bâtiment.

— Oui, le capitaine est un excellent homme! dit David avec un accent amer; cependant il m'a laissé battre et fouetter comme un chien par cet infâme lieutenant... et cependant le capitaine savait bien que je n'étais pas coupable.

— Il ne pouvait pas vous faire grâce entière, David; la première loi de la discipline est qu'un supérieur ne doit jamais avoir tort. Mais vous avez

bien vu qu'au quatrième coup, il a ordonné de cesser l'exécution.

— Oui, oui, murmura David; c'est-à-dire que, s'il avait plu à M. Burke de me faire pendre, au lieu de me faire fouetter, le capitaine m'aurait fait grâce de huit brasses de corde sur douze.

— David, répondis-je, on ne pend que pour vol ou pour assassinat, et vous ne serez jamais ni un voleur ni un assassin.

— Qui sait? me répondit David.

Je vis que mes paroles, au lieu de l'adoucir, l'irritaient encore davantage. Faisant donc signe à Bob, qui, assis dans un coin sur un tas de câbles roulés, buvait l'eau-de-vie qu'on lui avait donnée pour faire des compresses, et l'invitant à venir auprès du hamac de son camarade, je remontai sur le pont. Tout y était aussi tranquille que si rien d'extraordinaire ne s'y fût passé un instant auparavant: le souvenir de la scène que nous avons racontée semblait déjà effacé de tous les esprits comme, à cent pas de nous, était effacé le sillage de notre vaisseau. Le temps était beau; il ventait bon frais, et nous filions nos huit nœuds à l'heure. Le capitaine se promenait sur l'arrière, d'un pas mesuré et machinal, qui indiquait la préoccupation de son esprit. Je m'arrêtai à une distance respectueuse de lui; deux ou trois fois, dans la ligne qu'il parcourait, il s'approcha et s'éloigna de moi; enfin il leva la tête et m'aperçut.

— Eh bien? me dit-il.

— Il a le délire, répondis-je, préférant, si David faisait quelques menaces, qu'elles fussent attribuées à la fièvre plutôt qu'à la vengeance.

Le capitaine secoua la tête et fit entendre un petit claquement de langue; puis, s'appuyant sur mon bras :

— Monsieur Davys, me dit-il, c'est, pour tout homme aux mains duquel un pouvoir quelconque est remis, une chose bien difficile que d'être juste, et, s'il faut que je vous le dise, j'ai bien peur de ne pas avoir été juste envers ce malheureux.

— Vous avez été plus que juste, monsieur, répondis-je, vous avez été miséricordieux; et, si quelqu'un a des reproches à se faire, ce n'est pas vous.

— Pensez-vous donc que M. Burke n'était pas convaincu que David fût coupable?

— Je ne dis pas cela, capitaine; mais il passe pour être d'une sévérité qui touche à la barbarie. Quant à moi, je vous l'avoue, il a une manière de commander qui, dès le premier moment, m'a inspiré l'envie de lui désobéir.

— Ne faites jamais cela, monsieur, me dit le capitaine en essayant de donner à ses traits une expression sévère, car je serais forcé de vous punir. Davys, mon cher enfant, ajouta-t-il en répétant presque les mêmes paroles, mais avec une expression de voix si différente, qu'il semblait passer de la menace à la prière, au nom de votre père, mon vieil ami, ne faites jamais cela; j'en aurais trop de douleur.

Nous nous promenâmes un instant côte à côte et

sans nous regarder; puis, après quelques minutes de silence :

— A quelle hauteur estimez-vous que nous soyons, monsieur Davys? reprit le capitaine passant avec intention d'un sujet à un autre.

— Mais à la hauteur du cap Mondégo, à peu près, je pense.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, me dit-il, et c'est à merveille pour un débutant. Demain, nous doublerons le cap Saint-Vincent; et, si ce nuage noir que nous voyons là-bas, et qui ressemble à un lion accroupi, ne nous joue pas quelque mauvais tour, après-demain au soir nous serons à Gibraltar.

Je tournai les yeux vers le point de l'horizon que me désignait le capitaine. Le nuage indiqué par lui faisait une tache livide dans le ciel; mais j'étais, à cette époque, encore trop novice pour tirer par moi-même aucune conséquence de ce présage. Ma seule inquiétude, pour le moment, était donc de savoir où nous irions, notre première mission accomplie. J'avais vaguement entendu dire que nous étions destinés à faire échelle dans le Levant, et cet espoir n'avait pas peu contribué à adoucir la douleur que j'avais de me séparer de mes dignes parents. Renouant donc la conversation où elle avait été interrompue :

— Est-ce, dis-je, une indiscrétion, monsieur Stanbow, que de vous demander si vous comptez rester longtemps à Gibraltar?

— Je ne le sais pas moi-même, monsieur Davys. J'y attendrai les ordres des lords de l'amirauté, me répondit le capitaine en tournant de nouveau la tête vers le nuage, qui paraissait lui donner d'instant en instant plus d'inquiétude.

J'attendis quelques instants pour voir s'il reprendrait la conversation; mais, comme il continuait de garder le silence, je le saluai et me retirai. Il me laissa faire quelques pas; puis, me rappelant d'un signe de tête :

— A propos, monsieur Davys, me dit-il, faites-vous monter, par le sommelier, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux, de ma cave, que vous donnerez, comme venant de vous, à ce pauvre diable de David.

Je pris la main du capitaine entre les miennes, et je voulus la porter à mes lèvres, tant j'étais attendri. Il la dégagea en souriant.

— Allez, allez, me dit-il, je vous recommande ce malheureux. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

Lorsque je remontai sur le pont, mon premier coup d'œil, je l'avoue, fut pour le nuage; il avait perdu sa forme et semblait, comme une décoration de l'Opéra, occupé à faire son changement à vue. Peu à peu, il prit la forme d'un aigle gigantesque, aux ailes éployées; puis une de ses ailes s'étendit démesurément du sud à l'ouest, et couvrit tout l'horizon d'une bande sombre. Rien cependant ne paraissait changé à bord. Les matelots jouaient ou causaient sur l'avant avec leur insouciance ordinaire. Le capi-

taine se promenait toujours sur le gaillard d'arrière; le premier lieutenant était assis ou plutôt couché sur l'affût d'une caronade; la vigie perchait à sa barre de perroquet, et Bob, appuyé sur les bastingages de tribord, semblait profondément occupé à suivre des yeux les flocons d'écume qui couraient au flanc de notre vaisseau. J'allai m'asseoir près de lui, et, voyant qu'il paraissait de plus en plus plongé dans l'intéressante occupation qui absorbait toutes ses pensées, je me mis à siffler un vieil air irlandais avec lequel mistress Denison m'avait bercé dans mon enfance. Bob m'écouta un instant sans rien dire; mais bientôt, se retournant de mon côté, il ôta son bonnet, le roula dans ses mains, et, quoiqu'il lui en coûtât visiblement de me faire une observation aussi inconvenante :

— Sauf votre respect, monsieur Davys, me dit-il, j'ai entendu dire par de plus vieux que moi qu'il était dangereux d'appeler le vent, quand il y en avait à l'horizon un chargement aussi considérable que celui que le grand amiral des nuages tient, en ce moment, à notre disposition.

— Cela veut dire, mon vieux souffleur, répondis-je en riant, que ma musique te déplaît, n'est-ce pas, et que tu désires que je me taise?

— Je n'ai pas d'ordres à donner à Votre Honneur, et, bien au contraire, c'est moi qui suis tout prêt à obéir aux siens, d'autant plus que je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour ce pauvre David; mais,

pour le moment, monsieur John, comme je me permettais de vous le dire, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas réveiller le vent. Nous avons une jolie brise nord-nord-est, et c'est tout ce qu'il faut à un honnête bâtiment qui marche sous sa voile de grand perroquet, ses deux huniers et sa misaine.

— Mais, mon cher Bob, repris-je dans l'intention de faire causer le bonhomme, qui vous fait présumer que le temps doive changer? J'ai beau regarder de tous côtés, à l'exception de cette raie sombre, je vois partout le ciel pur et brillant.

— Monsieur John, me dit Bob en me posant sa large main sur le bras, il faut huit jours pour apprendre à un mousse à nouer le point de ris ou à passer une garcette; il faut toute la vie d'un marin pour apprendre à lire l'écriture de Dieu dans les nuages.

— Oui, oui, répondis-je en portant de nouveau les yeux vers l'horizon, je vois bien quelque chose qui se brasse là-bas comme une survente; mais cela ne me paraît pas bien dangereux.

— Monsieur John, dit Bob avec une gravité qui ne laissa pas que de produire sur moi une certaine impression, celui qui achètera ce nuage-là pour un grain ou une rafale gagnera cent pour cent dessus. C'est une tempête, monsieur John, une véritable tempête.

— Cependant, mon vieux prophète, continuai-je, enchanté de trouver une occasion de m'éclairer moi-même aux leçons de son expérience, j'aurais parié

que nous n'avons pas, pour le moment, à craindre autre chose qu'un grain blanc.

— Parce que vous ne regardez qu'un côté du ciel et que vous vous faites une opinion qui est aussi fausse que celle d'un juge qui n'entendrait qu'une déposition; mais tournez-vous vers l'est, monsieur John, et, quoique je n'y aie pas encore jeté l'œil, aussi vrai que je m'appelle Bob, je suis sûr qu'il s'y passe quelque chose.

Je me retournai, ainsi que m'y invitait Bob, et je vis effectivement une ligne de nuages qui, sortant de la mer comme un archipel d'îles, montraient leurs têtes blafardes à l'horizon opposé. Dès lors, il était évident, comme l'avait prévu Bob, que nous allions nous trouver pris entre deux orages. Cependant, attendu qu'il n'y avait rien à faire tant que la tempête n'aurait pas pris un cours, chacun demeurait tranquille à sa place, et continuait son jeu, sa conversation ou sa promenade. Peu à peu la brise, grâce à laquelle marchait le vaisseau, souffla incertaine et hatelante; le jour se rembrunit; la mer, de verdâtre qu'elle était, devint couleur de cendre, et l'on entendit dans le lointain le roulement sourd du tonnerre. C'est un bruit qui commande le silence sur la terre et sur l'Océan; aussi toutes les conversations s'arrêtèrent-elles à l'instant même, et l'on entendit le bruit de la voile du perroquet qui commençait à fasier.

— Holà! de la barre de cacatois! cria le capitaine au matelot en vigie, avez-vous des nouvelles de la brise?

— Elle n'est pas encore morte tout à fait, capitaine, répondit celui à qui cette question était adressée; mais elle n'arrive plus que par bouffées, et chaque bouffée est moins forte et plus chaude que celle qui l'a précédée.

— Descendez! cria le capitaine.

Le matelot obéit avec un empressement qui prouvait qu'il n'était pas fâché de voir abréger le temps de sa faction, et, se laissant glisser le long des étais, il prit place parmi ses camarades. Le capitaine continua sa promenade, et tout rentra dans le silence.

— Mais, dis-je à Bob, il me semble que votre camarade s'est trompé; voilà nos voiles qui se gonflent de nouveau, et le navire qui marche. Voyez.

— C'est le râle de la brise, murmura Bob. Nous aurons encore deux ou trois soupirs comme celui-là, et tout sera dit.

Effectivement, comme venait de le prophétiser Bob, le vaisseau, poussé par un dernier souffle, fit encore un quart de mille à peu près; puis, cessant de recevoir l'impulsion de la brise, il roula lourdement, n'ayant plus d'autre mouvement que celui que lui communiquait la houle.

— Tout le monde sur le pont! cria le capitaine.

A l'instant même, on vit sortir, par toutes les ouvertures du vaisseau, le reste de l'équipage, et chacun se tint prêt à obéir aux ordres qui lui seraient donnés.

— Oh! oh! dit Bob, notre capitaine prend ses précautions à l'avance. Il me semble que nous avons en-

core une bonne demi-heure devant nous avant que le vent nous fasse savoir de quel côté il est décidé à souffler.

— Tenez, dis-je à Bob, voyez, il a réveillé jusqu'à M. Burke, et le voilà qui se lève.

— M. Burke ne dormait pas plus que vous, monsieur John, murmura Bob.

— Bah! regardez-le, il bâille comme un lévrier.

— On ne bâille pas toujours de sommeil, murmura Bob; demandez plutôt au chirurgien.

— Eh! quel signe est-ce donc encore?

— Le signe que le cœur se gonfle, monsieur John. Regardez le capitaine, il ne bâillera pas, lui, allez... Tenez, voilà monsieur Burke qui s'essuie le front avec son mouchoir. Que ne prend-il une canne pour marcher... lui qui a le pied si sûr!

— Que voulez-vous dire par là, Bob?

— Rien; je m'entends.

M. Burke s'approcha du capitaine, et tous deux échangèrent quelques paroles.

— Attention! cria le capitaine.

Et ce mot, prononcé d'une voix forte au milieu du silence, fit tressaillir tout l'équipage. Puis, après un instant qu'il employa à regarder d'un œil ferme et assuré si tout le monde était à son poste :

— La chaîne du paratonnerre à l'eau! continua-t-il; faites remplir les seaux et la pompe à incendie! retirez les amorces des canons! bouchez les lumières! fermez les sabords, les hublots et les fenêtres! qu'il

n'y ait pas un seul courant d'air dans tout le vaisseau!

En ce moment, un roulement de tonnerre plus rapproché se fit entendre, menaçant, comme si la foudre eût compris les précautions que l'on prenait contre elle et s'en fût irritée. Au bout de dix minutes, l'ordre donné était accompli, et chacun avait repris sa place sur le pont.

Pendant ce temps, la mer avait encore calmi, et semblait un immense lac d'huile. Pas un souffle d'air ne se faisait sentir; les voiles pendaient tristement le long de leurs supports, le jour devenait de plus en plus sombre, la chaleur était étouffante; un ciel cuivré s'appesantissait lentement et semblait peser sur l'extrémité de nos mâts. Nos moindres mouvements retentissaient, avec un bruit sinistre, au milieu d'un silence de mort, qui n'était interrompu que par le roulement de la foudre, et cependant rien n'indiquait encore de quel côté le coup devait venir. On eût dit que la tempête, semblable à un malfaiteur, hésitait avant de commencer son œuvre de destruction. Enfin, de légers frissonnements, appelés par les matelots des pattes de chat, égratignèrent, de place en place, la mer, s'avançant d'orient en occident; de faibles résolins frémirent dans les voiles. Une raie de lumière se montra à l'est, entre la mer et les nuages, comme si un rideau se fût levé pour laisser passer le vent; un bruit violent et terrible se fit entendre, montant des profondeurs de l'Océan; sa surface se rida et se cou-

vrit d'écume, comme si une herse de bronze l'eût labourée; puis une espèce de brouillard transparent accourut de l'horizon oriental. C'était enfin la tempête.

— Courage, enfants! cria le capitaine; le vent nous vient de la terre, et nous avons de l'espace à franchir avant de trouver un rocher... La barre au vent!... Nous marcherons devant la tempête jusqu'à ce qu'elle se lasse de courir après nous.

Le vaisseau, qui était resté quelque temps immobile, était heureusement bien placé pour obéir à la manœuvre commandée par le capitaine. L'ordre fut aussitôt exécuté que donné; la barre fut mise au vent. Le vaisseau, de son côté, sensible à la manœuvre comme un cheval bien dressé l'est au frein, se prêta aux efforts du timonier. Deux fois ses grands mâts se baissèrent vers l'horizon, au point que le bout des vergues trempa dans la mer, et deux fois ils se relevèrent gracieusement. Enfin les voiles prirent le vent perpendiculairement ou à angle droit, et le vaisseau bondit sur les flots comme une toupie chassée par le fouet d'un écolier, devançant les vagues qui semblaient le poursuivre, mais qui se brisaient derrière lui sans l'atteindre.

— Oui, oui, murmura Bob comme se parlant à lui-même, *le Trident* est un fin voilier qu'il n'est pas facile d'acculer, et le capitaine le connaît comme une nourrice son enfant. C'est une belle leçon que vous prenez là, monsieur John, ajouta-t-il en se tournant

de mon côté; mais profitez-en vite, car elle ne sera pas longue; ou je ne m'y connais plus, ou nous ne sommes pas au fort de la tempête. Que croyez-vous que le vent file de pieds par seconde, monsieur John?

— Mais de vingt-cinq à trente pieds.

— Bien répondu, s'écria Bob en frappant ses larges mains l'une contre l'autre, bien répondu pour un homme qui n'a fait connaissance avec la mer que depuis deux semaines; mais, à chaque instant, le vent file quelques pieds de plus, et il finira par aller plus vite que nous.

— Eh bien, nous augmenterons les voiles.

— Hum! monsieur John, nous portons tout ce que nous pouvons porter; voyez plutôt, là-haut, ce mât de perroquet qui plie comme une baguette de saule; c'est tenter Dieu que de laisser à du bois, qui n'a pas de raison, une pareille responsabilité.

— Hissez le petit foc et déployez la bonnette de misaine, cria M. Stanbow d'une voix qui se fit entendre au-dessus du sifflement de la tempête.

La manœuvre ordonnée fut exécutée à l'instant même avec autant de précision que si le vaisseau eût filé tranquillement ses dix nœuds à l'heure, et la vélocité du *Trident* s'en augmenta encore. Cependant, comme ces nouvelles voiles faisaient porter le vaisseau en avant, il y eut un moment où il enfonça tellement sa proue dans les montagnes qu'il fendait comme Léviathan, que tous les hommes qui étaient

à l'avant se trouvèrent, pendant quelques secondes, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Mais aussitôt le vaisseau se redressa et, comme un cheval généreux qui, après une faute, se relève et secoue sa crinière, il continua sa course, plus rapide qu'auparavant.

Malgré les prédictions sinistres de Bob, le vaisseau continua de marcher ainsi une heure, à peu près, sans qu'il se brisât, dans toute sa voilure, un seul fil de caret; la tempête, ainsi qu'il l'avait prévu, continuait cependant d'augmenter de violence; enfin elle arriva à un tel point, que la vitesse des lames dépassa celle du bâtiment, et qu'une vague, menaçante comme une montagne, passant par-dessus la poupe, vint rouler sur le pont. En même temps, les nuages, qui semblaient soutenus par le bout des mâts, s'ouvrirent, laissant voir le ciel, béant et enflammé comme le cratère d'un volcan; un bruit pareil à celui d'un coup de canon se fit entendre, un serpent de feu tourna un instant autour du contre-cacatois, glissa le long du grand perroquet, et, s'enroulant au conducteur, alla s'éteindre dans la mer.

Il s'était fait, après cette explosion, un moment de silence terrible, et la tempête elle-même, comme épuisée de cet effort, avait paru se calmer. Le capitaine profita de ce moment de répit, pendant lequel la flamme d'une torche serait montée perpendiculairement vers le ciel, et, au milieu de la torpeur générale, on entendit sa voix :

— A la cape, enfants! carguez toutes les voiles

jusqu'au dernier lambeau, depuis la proue jusqu'à la poupe! Du monde aux cargues-points de huniers! Monsieur Burke, qu'on mette les huniers sur les cargues; à l'œuvre partout; coupez ce que vous ne pourrez pas dénouer!

Il est impossible de rendre l'impression que produisit sur l'équipage, un instant abattu, cette voix frémissante, qui semblait celle du roi de la mer : nous nous élançâmes tous à la manœuvre, montant dans cette atmosphère encore ensoufrée du passage de la foudre. En un instant, cinq des six voiles déployées au vent s'abaissèrent comme des nuages qui seraient descendus du ciel. James et moi, nous nous trouvâmes ensemble dans la grande hune.

— Ah! ah! c'est vous, me dit-il, monsieur John? J'espérais que nous continuerions notre visite par un plus beau temps.

— Voulez-vous qu'à mon tour je vous fasse les honneurs de la mâture, comme vous m'avez fait ceux de la carène? répondis-je en riant; il y a là-haut une voile de perroquet qui a oublié de descendre avec les autres, et qu'il n'y aurait pas de mal à ferler, je crois.

— La tempête qui arrive s'en chargera bien toute seule; croyez-moi, monsieur John, faites comme moi, descendez vite.

— Tous sur le pont! cria le capitaine, excepté un seul homme pour couper cette voile de perroquet : descendez tous, descendez!

Les matelots ne se le firent pas répéter deux fois : tous se laissèrent glisser le long des agrès, de sorte que je me trouvai seul dans la grande hune; je m'élançai aux haubans pour gagner la barre de perroquet; mais, avant que j'y fusse arrivé, la bourrasque nous avait atteints. Je voyais au-dessus de ma tête la voile, dont on avait laissé flotter les rides, gonflée comme un ballon, et menaçant d'arracher le mât de sa base; je m'élançai aussi rapidement qu'il était possible au milieu d'une pareille tourmente; me cramponnant d'une main à la barre de perroquet, et tirant de l'autre mon poignard, je me mis à scier la large corde qui attachait à la vergue un des coins de la voile : la besogne eût été longue, si la violence du vent elle-même ne me fût venue en aide. A peine la corde eut-elle été sciée au tiers, qu'elle se brisa tout à fait; un des liens rompu, l'autre éclata : la voile, retenue seulement alors par les vergues de cacatois, flotta un instant au-dessus de ma tête, pareille à un immense linceul; puis un craquement se fit entendre, et je la vis disparaître, emportée, comme un nuage, dans les profondeurs du ciel. Au même instant, le vaisseau éprouva une secousse furieuse; je crus entendre, par-dessus le mugissement de la tempête, la voix du capitaine Stanbow qui prononçait mon nom. Une vague énorme venait de prendre le vaisseau par la hanche; je le sentis qui se couchait sur le flanc comme un animal blessé, je me cramponnai de toutes mes forces aux haubans; aus-

sitôt les mâts s'inclinèrent vers la mer, que je voyais bouillonner au-dessous de moi. J'eus un instant de vertige, il me sembla que ces abîmes mouvants hurlaient mon nom; je sentis que ce n'était pas assez de mes pieds et de mes mains pour me retenir, je saisis la corde avec mes dents, et je fermai les yeux, m'attendant à chaque seconde à sentir la fraîcheur mortelle de l'eau. Je me trompais, *le Trident* était un trop brave vaisseau pour s'engager ainsi du premier coup; je le sentis qui se relevait, je rouvris les yeux, et vis, au-dessous de moi, comme à travers un brouillard, le pont et les matelots. C'était tout ce qu'il me fallait; je saisis un cordage, et, me laissant glisser, je tombai sur le gaillard d'arrière, entre M. Stanbow et M. Burke, au moment où tout le monde me croyait perdu. Le capitaine me serra la main, et le danger que je venais de courir fut oublié. Quant à M. Burke, il se contenta de me saluer, mais sans m'adresser la parole.

La nouvelle manœuvre que M. Stanbow venait d'adopter, forcé qu'il était d'y recourir par la rapidité de l'ouragan, consistait à *capeyer* au lieu de fuir devant la terre; elle nécessitait un virement de bord, puisque, dans ce cas, au lieu de présenter la poupe à la tempête, on défie le vent et la mer avec son avant. C'était pendant ce virement de bord qu'une vague nous avait pris par le travers, et m'avait fait décrire la courbe gracieuse qui m'avait valu le serrement de main du capitaine.

Alors M. Stanbow n'avait pas perdu son temps. Au lieu de grandes voiles, qui, un instant auparavant, couvraient le vaisseau, il avait fait déployer seulement le petit foc et le foc d'artimon, et hisser à la tête du mât de misaine une voile latine qui, assurée au pistolet de misaine, se bordait sur le gaillard d'avant. Sous ces voiles, et pourvu que nous présentassions, le moins possible, notre travers au vent, nous ne risquions pas d'embarquer les vagues; aussi cette manœuvre avait-elle obtenu l'assentiment complet de Bob, qui, après m'avoir fait son compliment sur la manière dont je m'étais tiré de mon voyage aérien, voulut bien me montrer l'excellence de cette disposition, et m'en expliquer la cause. Selon lui, le plus fort de l'orage était passé, et le vent du sud-est ne pouvait manquer, d'un moment à l'autre, de passer brusquement au nord-est en brise carabinée. Dans le cas où cette saute de vent aurait lieu, nous n'avions qu'à hisser la misaine ou la grande voile, et nous nous retrouvions en mesure, à l'instant même, de rattraper le temps perdu.

Ce qu'avait prévu Bob arriva. Le fort de la tempête était passé, en effet, quoique les vagues restassent toujours furieuses, et, vers le soir, le vent souffla d'ouest-nord-ouest; nous le reçûmes bravement par tribord, et, le lendemain matin, nous avions regagné la ligne dont la tempête de la veille nous avait fait dévier.

Le même soir, nous eûmes connaissance de Lis-

bonne, et, le surlendemain, en nous réveillant, nous nous trouvâmes en vue des côtes d'Afrique et d'Europe. L'aspect de ces deux rives, ainsi rapprochées, est d'une ravissante beauté : de chaque côté s'élèvent de hautes montagnes couronnées de neige, et, sur la rive espagnole, s'éparpillent, de distance en distance, des villes moresques qui appartiennent bien plutôt à l'Afrique qu'à l'Europe, et qui semblent, un jour, avoir capricieusement passé le détroit, laissant presque déserte la côte opposée. Tout l'équipage monta sur le pont pour jouir de ce magnifique spectacle. Je cherchai, parmi les matelots, mon pauvre David, que j'avais, depuis quatre jours, complétement oublié; lui seul, insensible à tout, était resté dans le premier pont. Trois heures après, nous mouillâmes sous les batteries du fort, que nous saluâmes de vingt et un coups de canon, et qui nous rendit courtoisement notre salut.

XI

Gibraltar n'est point une ville, c'est une forteresse, dont la discipline sévère s'étend jusqu'aux citoyens : aussi n'a-t-elle d'importance que comme position militaire; tout le monde, sous ce rapport, connaît sa valeur, et je n'en parlerai pas.

Nous devions, après avoir déposé le nouveau gouverneur, attendre en rade les ordres du gouvernement. Le capitaine Stanbow, avec sa bonté ordinaire, pour nous rendre l'attente moins fastidieuse, permettait tous les jours, à la moitié de l'équipage, de descendre à terre; nous eûmes bientôt fait connaissance avec quelques officiers de la garnison, qui nous présentèrent dans les maisons où ils étaient reçus. Cette distraction, une très-belle bibliothèque appartenant à la forteresse, et des promenades à cheval dans les environs de la ville, formaient tous nos amusements. Je m'étais lié d'une véritable amitié avec James; nous goûtions ensemble le peu de plaisir que l'on peut prendre à Gibraltar, et, comme, pour toute fortune, il n'avait que sa paye d'officier, j'avais soin que la plus forte portion des dépenses faites dans toutes nos parties retombât sur moi, sans que cependant sa délicatesse pût être froissée. Ainsi, j'avais loué deux beaux chevaux arabes pour tout le temps que je resterais en rade, et tout naturellement James, profitant de cette prodigalité factice, en montait un.

Un jour, dans une de nos courses, nous vîmes un aigle qui s'était abattu sur un cheval mort, et qui, n'en déplaise aux poétiques historiens de ce noble oiseau, dévorait avec une telle voracité cette proie infecte, qu'il me laissa approcher de lui à une distance de cent pas. J'avais souvent vu nos paysans, quand ils aperçoivent un lièvre au gîte, user d'un

moyen bien simple pour s'en emparer; ce moyen consiste à tourner autour de l'animal, en resserrant toujours le cercle, au point de s'en approcher assez pour lui casser la tête d'un coup de bâton. L'immobilité du roi de l'air me donna l'idée de tenter sur lui la même épreuve. J'avais, dans mes fontes, d'excellents pistolets de tir de Menton; j'en armai un et je tournai autour de l'aigle avec toute la rapidité dont était capable mon cheval, que j'avais mis au galop, tandis que James, immobile à l'endroit où je l'avais quitté, regardait l'épreuve et secouait la tête. Soit qu'effectivement ce procédé renferme une fascination qui enchaîne l'animal à sa place, soit que l'oiseau, dans son accès de gastronomie, eût tant mangé, qu'il éprouvât de la difficulté à s'envoler, il me laissa approcher ainsi jusqu'à la distance de vingt-cinq pas : arrivé là, j'arrêtai mon cheval tout à coup, m'apprêtant à tirer; voyant alors que sa vie était sérieusement compromise, l'aigle tenta de s'envoler; mais, avant qu'il eût quitté la terre, le coup était parti, et je lui avais cassé une aile.

Nous jetâmes un cri de joie, James et moi, et nous nous précipitâmes à bas de nos chevaux, pour nous emparer de notre capture; malheureusement, le plus fort de la besogne restait à faire; le blessé s'était mis en défense et ne paraissait pas disposé à se rendre sans combat. J'aurais pu le tuer; mais nous avions la prétention de le prendre vivant, et de le conduire au vaisseau; nous commençâmes donc une attaque

en règle. Je n'ai jamais rien vu de plus beau et de plus fier que l'attitude du royal oiseau, suivant de son œil puissant toutes nos dispositions d'attaque. Notre première intention avait d'abord été de le saisir par le milieu du corps, de lui mettre la tête sous l'aile, et de l'emporter comme une poule qu'on endort; mais deux ou trois coups de bec, dont l'un fit à James une blessure assez grave à la main, nous forcèrent de recourir à d'autres moyens. Nos deux mouchoirs firent l'affaire : je coiffai l'aigle avec l'un, tandis que James lui liait les serres avec l'autre. Ces deux opérations terminées, nous lui bandâmes l'aile autour du corps avec ma cravate; je l'attachai à l'arçon de ma selle, couvert de bandelettes comme une momie d'ibis, et nous revînmes à Gibraltar, tout glorieux de la capture que nous avions faite. Notre canot nous attendait dans le port, et nous conduisit en triomphe au vaisseau.

Comme nous avions fait des signaux indiquant que nous étions porteurs de quelque chose d'extraordinaire, nous trouvâmes tout ce qu'il y avait de l'équipage à bord nous attendant au haut de l'échelle. Notre premier soin fut de réclamer l'aide du chirurgien pour pratiquer l'amputation. Nous détachâmes donc le bandeau qui retenait l'aile du blessé; mais comme il était assez difficile de distinguer notre aigle, affublé comme il était, d'un poulet d'Inde, l'apprenti docteur déclara que la fonction pour laquelle nous l'appelions était du ressort du maître

cook, et non du sien. Nous fîmes, en conséquence, venir celui-ci, qui, moins fier que le carabin, fit en un tour de main ce qu'on demandait.

L'opération terminée, nous déliâmes les serres de l'oiseau, puis nous dégageâmes la tête, et tout l'équipage salua par un cri d'admiration le noble prisonnier que nous avions fait. Dès ce moment, avec la permission du capitaine, il fut installé à bord; huit jours après, Nick était apprivoisé comme un perroquet.

A Plymouth, j'avais donné une preuve d'habileté en dirigeant l'expédition de Walsmouth; pendant la tempête, j'avais donné une preuve de courage en coupant la voile du grand perroquet; je venais d'en donner une d'adresse en cassant d'un coup de pistolet l'aile d'un aigle, c'était tout ce qu'il fallait pour n'être plus regardé, à bord du *Trident*, comme un enfant, ni comme un novice. Aussi, à compter de ce jour, fus-je considéré comme un homme et comme un marin.

M. Stanbow continuait à avoir pour moi toute l'amitié qu'il pouvait me témoigner sans blesser mes camarades, tandis qu'au contraire je paraissais faire des progrès en sens inverse dans les sentiments de M. Burke. Au reste, c'était un malheur que je partageais avec tous ceux de mes jeunes camarades et des officiers qui appartenaient, comme moi, à l'aristocratie. Il fallut bien faire comme ils faisaient eux-mêmes, c'est-à-dire m'en consoler. Je redoublai d'activité

dans mes devoirs; et, comme je ne donnai pas, pendant toute notre station dans la rade, une seule occasion à M. Burke de me punir, il fallut bien qu'il réservât pour un meilleur temps la bonne volonté qu'il en avait.

Nous étions ainsi, depuis près d'un mois, dans le port de Gibraltar, attendant toujours les instructions qui devaient nous arriver d'Angleterre, lorsque, le vingt-neuvième jour, on signala un bâtiment qui manœuvrait pour entrer dans le port. Nous reconnûmes *la Salsette*, frégate de quarante-six canons, au service de Sa Majesté Britannique, et nous ne doutâmes pas que les instructions attendues ne fussent à bord. Ce fut un sujet de joie pour tout l'équipage; matelots et officiers commençaient à être las de la vie que nous menions sur notre rocher. Nous ne nous étions pas trompés dans nos conjectures : le soir même, les dépêches tant désirées furent apportées à bord du *Trident* par le capitaine de *la Salsette*. Outre les ordres du gouvernement, il y avait plusieurs lettres particulières; une de ces lettres était adressée à David. M. Stanbow, qui avait fait le dépouillement lui-même, me la donna, afin que je la remisse à son adresse.

Pendant les vingt-neuf jours que nous étions restés en rade, David n'avait pas profité une seule fois de la permission accordée à l'équipage de descendre à terre; malgré les sollicitations de Bob et de ses camarades, il s'était constamment tenu à bord, sombre

et muet, et cependant s'acquittant de son service avec une intelligence et une exactitude qui eussent fait honneur à un matelot de profession. Je le trouvai dans la soute au voilier, occupé à faire quelques réparations à la misaine, qui avait souffert dans le dernier coup de vent, et je lui remis la lettre; à peine eut-il reconnu l'écriture, qu'il la décacheta avec un empressement qui indiquait l'importance qu'il y attachait. Dès les premières lignes, je le vis pâlir : ses lèvres tremblantes devinrent pâles comme le papier qu'il tenait à la main; puis, de la racine de ses cheveux de grosses gouttes de sueur roulèrent sur son visage; la lettre achevée, il la replia et la mit dans sa poitrine.

— Que contient cette lettre, David? lui demandai-je.

— Rien à quoi je ne dusse m'attendre, me répondit-il.

— Et cependant elle vous a affecté vivement

— Pour y être préparé, on n'en reçoit pas moins le coup.

— David, lui dis-je, confiez-vous à un ami.

— Il n'y a point d'ami qui puisse maintenant quelque chose pour moi; je ne vous en remercie pas moins, monsieur John, et je n'oublierai jamais ce que vous et le capitaine avez fait pour moi.

— Allons, David, du courage!

— Vous voyez bien que j'en ai, répondit-il en re-

prenant la voile déchirée et en se remettant à la couture qu'il était occupé à y faire.

Oui, certes, il avait du courage, mais c'était celui du désespoir et non celui de la résignation. Je remontai près du capitaine avec une tristesse dont je ne pouvais me rendre maître, et qui s'emparait de moi chaque fois que je me retrouvais en contact avec ce malheureux; j'allais lui faire part de mes craintes sur David, lorsque, sans me laisser le temps de lui parler :

— Monsieur Davys, me dit-il, je vais vous rendre bien content; nous partirons demain pour Constantinople, où nous allons appuyer de notre présence les remontrances que M. Adair, notre ambassadeur, est chargé de faire, de la part de notre gouvernement, à la Sublime Porte. Vous allez voir l'Orient, cette terre des *Mille et une Nuits* qui était votre rêve, et vous allez la voir peut-être à travers la fumée du canon, ce qui ne lui ôtera rien de sa poésie à vos yeux, je le suppose. Faites savoir cette décision à l'équipage, et que chacun se tienne prêt à appareiller au point du jour.

Le capitaine avait deviné juste; rien ne pouvait m'être plus agréable que la nouvelle qu'il m'annonçait; aussi fit-elle rapidement diversion à toutes les autres pensées que j'avais dans l'esprit, et je ne m'occupai plus que de transmettre au premier lieutenant les ordres relatifs au départ. Depuis l'aventure de David, le capitaine ne s'adressait presque plus direc-

tement à lui, et m'avait choisi pour son intermédiaire; M. Burke, de son côté, s'était aperçu de cette affectation que mettait M. Stanbow à éviter avec lui tous rapports, et cela ne le rendait pas, à beaucoup près, plus aimable avec moi. Cependant, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, comme j'affectais, en lui parlant, les formes respectueuses de la plus sévère discipline, il y répondit, ainsi que d'habitude, par une politesse froide et contrainte, et tout fut dit.

Le même soir, nous appareillâmes, et comme le vent était bon, pendant la nuit nous mîmes à la voile, et, le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, nous avions entièrement perdu de vue la terre. On venait de relever le premier quart du soir, dont je faisais partie, et je m'apprêtais à me déshabiller, lorsque tout à coup une grande rumeur qui partait du gaillard d'arrière se fit entendre, et le cri terrible *à l'assassin!* parvint jusqu'à moi. Je m'élançai sur le pont, et, là, un terrible spectacle, auquel j'étais loin de m'attendre, frappa mes yeux. David, tenant à la main un couteau ensanglanté, était contenu par quatre vigoureux matelots, tandis que le premier lieutenant, jetant bas son habit, découvrait une large blessure qu'il venait de recevoir dans le haut du bras gauche. De quelque étonnement que je fusse frappé à cette vue, le fait était trop positif pour que je doutasse un instant; David venait de frapper M. Burke; heureusement, averti par le cri d'un matelot qui

avait vu briller le fer, le premier lieutenant avait paré avec le bras, et le coup destiné à sa poitrine lui avait traversé seulement les chairs de l'épaule. David avait voulu redoubler; mais M. Burke lui avait saisi le poignet, et, les matelots étant arrivés à son secours, David avait été arrêté. Presque en même temps que moi, M. Stanbow était monté sur le pont et avait pu être témoin du même spectacle; on ne saurait se faire une idée de l'expression de douleur qui se peignit sur la figure vénérable de ce digne vieillard à la vue de ce qui venait de se passer. Il avait toujours, dans son cœur, pris le parti de David contre M. Burke; mais, cette fois, il n'y avait pas de raisons qui pussent excuser une pareille violence; c'était un assassinat, un véritable assassinat, avec préméditation et guet-apens : le capitaine ordonna, en conséquence, de mettre les fers à David et de le jeter à fond de cale; puis le conseil militaire fut convoqué pour le surlendemain.

Pendant la nuit qui précéda la réunion de la commission militaire, M. Stanbow me fit appeler pour me demander si je ne connaissais pas quelques détails particuliers sur cette malheureuse affaire, et si j'avais appris que David eût été de nouveau victime de quelque mauvais traitement de la part de M. Burke. Je ne savais de tout cela que ce que le capitaine en savait lui-même, je ne pus donc lui donner aucun renseignement. J'essayai de rappeler toutes les injustices que le coupable avait souffertes; mais M. Stanbow

secoua la tête tristement. Je lui offris de descendre dans la cale pour tâcher de tirer de David lui-même quelques éclaircissements ; mais ce que je proposais était contre les lois disciplinaires : David devait rester au secret jusqu'au moment où il paraîtrait devant le conseil. Le capitaine fut donc forcé d'attendre ce moment.

Le lendemain, après le fourbissage, c'est-à-dire vers les dix heures du matin, le conseil s'assembla dans la grande cabine ; une table, couverte d'un tapis vert et sur laquelle on avait posé une grosse Bible, était placée au milieu. Les juges prirent place devant la partie qui faisait face à la porte : c'étaient le capitaine Stanbow, les deux lieutenants en second, le contre-maître, et James, qui, comme le plus ancien des midshipmen, se trouvait appelé à la délibération. Aux deux côtés, se tenaient le prévôt d'armes et l'officier chargé de soutenir l'accusation, tous deux tête découverte, et le premier l'épée nue. Quand les juges furent placés, les deux battants de la porte s'ouvrirent et donnèrent passage aux matelots, qui se rangèrent dans l'espèce d'hémicycle qu'on leur avait réservé. Quant au premier lieutenant, il était resté dans sa cabine.

On amena le prisonnier : il était pâle, mais parfaitement calme; chacun de nous frémit en voyant cet homme, qu'on avait été heurter violemment, dans la vie obscure, mais heureuse, qu'il menait, et qui, déplacé de son centre d'affections, était venu

comme un aveugle et un insensé, se briser contre un crime. Quoique la loi fût, en ce cas, pour le pouvoir, ceux-là mêmes qui l'avaient exercée sentaient, au fond de leur âme, que la loi n'est pas toujours le droit; et cependant, malgré ce sentiment de l'équitable qui vibrait à l'unisson dans tous les cœurs, cet homme, dont le crime était à lui, mais dont le malheur venait de nous, était là, un pied dans la tombe, sans que nous pussions faire autre chose, quelque pitié que nous ressentissions pour lui, que de l'y pousser tout à fait. Il se fit, même avant qu'il fût entré, un moment de silence, pendant lequel ces pensées se présentèrent, sans doute, à l'esprit de tous ceux qui étaient présents à cette scène imposante; car tous les visages exprimaient un même sentiment de triste et sévère pitié. Enfin la voix du capitaine se fit entendre :

— Vos noms? demanda-t-il.

— David Munson, répondit le coupable d'une voix plus ferme que celle qui l'avait interrogé.

— Quel âge avez-vous?

— Trente-neuf ans et trois mois.

— Où êtes-vous né?

— Au village de Saltash.

— David Munson, vous êtes accusé d'avoir tenté, dans la nuit du 4 au 5 décembre dernier, d'assassiner M. Burke?

— L'accusation est vraie, monsieur.

— Quels sont les motifs qui vous ont porté à ce crime?

— Vous en connaissez une partie, monsieur Stanbow, répondit David; ceux-là, je n'ai pas besoin de vous les rappeler. Maintenant, voici les autres.

A ces mots, l'accusé tira un papier de sa poitrine, et le déposa sur la table. Je reconnus la lettre que je lui avais remise, trois jours auparavant, à Gibraltar. Le capitaine la prit et la lut avec une émotion visible; puis il la remit à son voisin, qui la parcourut à son tour; elle passa ainsi, de main en main, jusqu'au dernier, qui la rejeta sur la table.

— Qu'y a-t-il dans cette lettre? demanda l'officier accusateur.

— Il y a, monsieur, dit David, que ma femme, restée veuve, moi vivant, avec cinq enfants, a d'abord vendu tout ce que nous possédions pour les nourrir; puis elle a mendié! Enfin, un jour que la pitié publique était sourde pour elle, entendant ses malheureux enfants qui pleuraient en proie aux tourments de la faim, elle a volé un pain chez un boulanger, et, par grâce spéciale, vu les circonstances atténuantes, au lieu d'être pendue, elle a été condamnée à une reclusion perpétuelle, et mes enfants ont été enfermés dans un hôpital comme vagabonds. Voilà ce que contient cette lettre!... Oh! mes enfants, mes pauvres enfants! s'écria David avec un sanglot si déchirant et si inattendu, qu'il nous fit jaillir à tous les larmes des yeux! Oh! continua David, après un moment de

silence, je lui aurais tout pardonné, comme doit le faire un chrétien, je le jure sur la Bible que vous avez là devant vous, messieurs; je lui aurais pardonné de m'avoir enlevé à ma patrie, à mon pays, à ma famille; je lui aurais pardonné de m'avoir fait battre comme un chien!... je lui aurais pardonné tout ce qu'il aurait pu amener de tortures sur moi-même; mais le déshonneur de ma femme et de mes enfants!... mais ma femme dans une prison, mes enfants dans un hôpital! Oh! quand j'ai reçu cette lettre, ç'a été comme si tous les démons de l'enfer étaient entrés dans mon cœur, me criant tous à la fois : «Vengeance!» Et maintenant, oui, messieurs, oui, en face de la mort, je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir manqué.

— Avez-vous autre chose à dire? demanda le capitaine.

— Rien, monsieur Stanbow, si ce n'est que je vous prie de ne pas me faire languir longtemps. Tant que je vivrai, j'aurai devant les yeux ma malheureuse femme et mes pauvres enfants; vous voyez donc bien que mieux vaut que je meure, et que le plus tôt sera le mieux.

— Reconduisez le prisonnier, dit le capitaine d'une voix dont il essayait en vain de dissimuler l'émotion.

Deux soldats de marine emmenèrent aussitôt David. On nous fit sortir derrière lui, car le conseil allait entrer en délibération; mais nous restâmes tous à la porte pour attendre le résultat du jugement. Au bout

de trois quarts d'heure, le prévôt d'armes sortit, tenant à la main un papier revêtu de cinq signatures : c'était la condamnation à mort de David Munson.

Quoique tout le monde s'y attendît, la sensation fut douloureuse et profonde. Quant à moi, je sentais au fond du cœur renaître, plus violent que jamais, ce mouvement de remords que j'avais déjà éprouvé plus d'une fois. En effet, quoique je n'eusse pas à me reprocher d'avoir arrêté David, j'avais pris part à cette expédition. Je détournai la tête pour cacher mon émotion, et je vis, derrière moi, Bob, appuyé à la muraille du bâtiment, et qui, plus naïf que moi dans sa douleur, n'essayait pas de dissimuler deux grosses larmes qui roulaient de ses paupières sur ses joues.

— Monsieur John, me dit-il, vous avez toujours été la providence du pauvre David; est-ce que vous l'abandonnerez dans un pareil moment?

— Eh! que puis-je faire pour lui, Bob? Dites, connaissez-vous un moyen de le sauver? Dût-il compromettre ma vie, je le tenterai.

— Oui, oui, murmura Bob en soufflant de toute la force de ses poumons; oui, je sais que vous êtes un brave jeune homme. Eh bien, ne pourriez-vous pas proposer à tout l'équipage d'aller, en masse, demander sa grâce au capitaine? Vous savez, monsieur John, comme il est bon et miséricordieux.

— Triste espérance, Bob, si vous n'avez que celle-là. N'importe! vous avez raison, il faut tout tenter. Par-

lez-en à l'équipage, Bob ; nous ne pouvons pas, nous, comme officiers, faire une pareille ouverture.

— Mais vous pouvez vous charger, n'est-ce pas, de transmettre au commandant la prière de ses vieux matelots? vous pouvez lui dire que la demande que vous lui adresserez est faite par des hommes qui sont prêts à mourir sur un mot de lui?

— Tout ce que vous voudrez sous ce rapport, Bob. Arrangez cela avec vos camarades.

Un cri de joie accueillit la proposition de Bob. James et moi, nous fûmes chargés de porter au capitaine la demande en grâce de l'équipage.

— Maintenant, mes amis, leur dis-je, croyez-vous que nous ne devrions pas prier M. Burke de nous accompagner chez le capitaine? C'est sur lui, qui est cause de tous les malheurs de David, que l'attentat a été commis : ou ce n'est pas un homme, ou, dans cette circonstance, il sera plus éloquent que nous.

Un sombre silence accueillit cette proposition. Cependant elle était si naturelle, que personne ne la repoussa. Seulement, quelques murmures de doute se firent entendre. Bob hocha la tête et respira bruyamment. Nous n'en résolûmes pas moins, James et moi, de faire la démarche de miséricorde auprès du premier lieutenant.

Nous le trouvâmes marchant à grands pas dans sa chambre, la manche de sa veste ouverte, et portant le bras soutenu à son cou par une cravate noire. Il ne me fallut qu'un coup d'œil pour juger qu'il était

en proie à une grande agitation. Cependant, à peine nous eût-il aperçus, que sa figure reprit à l'instant le calme sombre et sévère qui était l'expression habituelle de sa physionomie. Il y eut un instant de silence; car nous le saluâmes sans lui adresser les paroles d'usage, et lui nous regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de notre cœur. Enfin, il prit le premier la parole :

— Puis-je savoir, messieurs, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Une grande et bonne action à vous proposer, monsieur Burke.

Il sourit amèrement. Je vis ce sourire et je le compris; mais je n'en continuai pas moins :

— Vous savez que David a été condamné à mort?

— Oui, monsieur, à l'unanimité.

— Et la condamnation est juste, monsieur; car il n'y avait qu'un seul homme sur tout le bâtiment qui pût élever la voix en faveur de l'assassin, et cet homme ne devait pas assister au conseil. Mais, maintenant que le jugement est rendu, monsieur, maintenant que la justice a fait son œuvre, ne croyez-vous pas que c'est à la miséricorde de commencer la sienne?

— Je vous écoute, monsieur; vous parlez comme notre saint ministre. Achevez.

— L'équipage a donc décidé qu'une députation serait envoyée au capitaine, pour obtenir de lui la grâce de David; il nous a désignés, M. James et moi,

pour cette bonne œuvre; mais nous avons pensé, monsieur Burke, que nous n'avions pas le droit d'usurper une mission que vous vous étiez peut-être réservée à vous-même.

Le premier lieutenant laissa apparaître, sur ses lèvres pâles et minces, un de ces sourires dédaigneux qui n'appartenaient qu'à lui.

— Et vous avez eu raison, messieurs, répondit-il en faisant un léger signe de tête. Si le crime avait été commis sur la personne du dernier contre-maître, et que j'eusse été désintéressé dans la question, vous me trouveriez inflexible, comme il serait de mon devoir de l'être. Mais l'assassinat a été commis sur moi, c'est autre chose; je puis donc, dans la position exceptionnelle où m'a placé le couteau de votre protégé, faire quelque chose selon mon cœur. Suivez-moi, messieurs, je vais vous introduire chez le capitaine.

Nous nous regardâmes, James et moi, sans échanger une parole. Dans tout ce qu'il nous avait dit, M. Burke avait bien été ce qu'il était toujours, l'homme qui se commande à lui-même avec la même sécheresse qu'il commande aux autres, et dont le visage, au lieu d'être le miroir du cœur, n'est que la porte de la prison dans laquelle il est enfermé.

Nous entrâmes chez le capitaine; il était assis ou plutôt couché sur l'affût du canon du bâbord de sa cabine, et semblait plongé dans une tristesse profonde. En nous apercevant, il se leva et fit un pas

vers nous. M. Burke prit alors la parole, et lui exposa la cause de notre visite. Je dois l'avouer, ce qu'il dit au capitaine était bien la même chose que ce qu'eût dit un avocat; mais il fit ce qu'eût fait strictement un avocat, c'est-à-dire un discours et non une prière. Pas un mot du cœur ne vint rafraîchir les paroles sèches qui sortaient une à une de ses lèvres; et je compris, en écoutant une pareille demande, que, quelque fût la disposition favorable du capitaine, il lui était impossible de l'accorder. La réponse fut telle que nous l'attendions; seulement, comme si l'intervention du premier lieutenant eût tari jusqu'au fond du cœur de M. Stanbow les sources de la sensibilité, sa voix avait un accent de sécheresse que je ne lui avais jamais connu. Quant à ses paroles, elles avaient le caractère officiel que leur eût donné un homme qui aurait su que sa réponse devait être mise sous les yeux des lords de l'amirauté.

— C'eût été de bon cœur, dit-il, si j'y avais vu la moindre possibilité, que j'eusse accédé aux vœux de l'équipage, surtout présentés par vous, monsieur Burke; mais vous n'ignorez pas qu'un devoir supérieur m'ordonne de fermer l'oreille à votre appel. Les intérêts du service exigent qu'un crime aussi grave soit puni de toute la rigueur des lois militaires; l'utilité publique ne peut céder à l'influence des sentiments privés; et vous savez aussi bien que personne, monsieur Burke, que je me compromettrais

gravement si je montrais la moindre indulgence dans une affaire qui intéresse d'aussi près le maintien de la discipline militaire.

— Mais, monsieur Stanbow, m'écriai-je, songez donc à la position exceptionnelle du malheureux David, à la violence, légale peut-être, mais injuste, certainement, qui l'a fait matelot. Songez à tout ce qu'il a souffert, et, au nom de la miséricorde divine, pardonnez comme Dieu pardonnerait.

— Dieu ne doit compte de ses arrêts à personne, monsieur, et, comme il est la toute-puissance, il peut être la suprême miséricorde ; mais, moi, j'ai reçu des lois toutes faites, dont je ne suis que l'exécuteur, et les lois seront exécutées, monsieur.

James voulut ouvrir la bouche ; mais le capitaine étendit la main comme pour lui commander le silence.

— Alors nous n'avons plus qu'à vous demander pardon, capitaine, murmura James, le cœur serré et la voix tremblante.

— Et je vous l'accorde, messieurs, répondit le capitaine d'une voix qui avait complétement changé d'expression ; car je ne vous en veux pas d'avoir tenté près de moi une démarche selon votre cœur, et, malgré mon refus, je puis dire selon le mien ; ainsi retirez-vous, messieurs, et laissez-moi avec M. Burke. Exprimez à l'équipage tout mon regret de ne pouvoir lui accorder ce qu'il demande d'une voix unanime, et annoncez-lui que l'exécution aura lieu demain à midi.

Nous saluâmes et nous sortîmes, laissant le capitaine et le premier lieutenant ensemble.

— Eh bien? s'écrièrent toutes les voix en nous voyant reparaître.

Nous secouâmes tristement la tête; car nous n'avions pas le courage de parler.

— Ainsi, dit Bob, vous n'avez rien obtenu, monsieur John?

— Non, mon pauvre Bob. David n'a plus qu'une chose à faire, c'est de se préparer à mourir.

— Et c'est ce qu'il fera en homme et en chrétien, monsieur John.

— Je l'espère, Bob.

— Et à quand l'exécution, monsieur?

— A demain midi, mon brave.

— Pourra-t-on le voir d'ici là?

— J'en demanderai, pour vous, la permission au capitaine.

— Merci, monsieur John, merci! s'écria Bob en se jetant sur ma main et en essayant de la porter à ses lèvres.

Je la retirai.

— Et maintenant, mes amis, chacun à sa besogne, et du courage!

Les matelots obéirent avec la soumission passive et prompte qui leur est habituelle; cinq minutes après, moins la tristesse et le silence qui régnaient à bord, et qui faisaient ressembler le bâtiment à un

vaisseau fantôme, on eût dit qu'il ne s'était rien passé.

Quant à moi, j'avais une espèce de devoir de conscience à acquitter; j'avais pris part à l'expédition qui avait amené le malheureux David à bord du *Trident*, et, depuis le moment où j'avais vu vers quelle douloureuse fin les choses marchaient, j'avais constamment éprouvé une sorte de remords. Je descendis donc dans le faux pont, et me fis ouvrir la prison où David était renfermé. Il était assis sur un escabeau de bois, le front appuyé sur ses genoux, et avait les fers aux pieds et aux mains. En entendant le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait, il releva la tête; mais, comme la lampe était disposée de manière à laisser ma figure dans l'obscurité, il ne me reconnut pas d'abord.

— C'est moi, David, lui dis-je, moi qui, quoique l'une des causes les plus innocentes de votre malheur, ai voulu vous voir encore une fois, pour vous dire combien du fond de mon cœur j'y prenais part.

— Oui, je le sais, monsieur John, me dit David en se levant, oui, vous avez toujours été bon pour moi: c'est vous qui m'avez fait sortir de cette même prison assez à temps pour voir une dernière fois les côtes d'Angleterre; c'est vous qui, le jour où M. Burke, Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi-même! m'a fait battre de verges, avez intercédé en ma faveur; c'est vous enfin qui, tout à l'heure encore, avez été, au nom de l'équipage, demander ma

grâce au capitaine. Soyez béni pour votre miséricorde, monsieur Davys; c'est une sainte vertu qui, je l'espère, vous précédera là-haut pour vous ouvrir les portes du ciel.

— Vous savez donc déjà le jugement qui a été rendu, David?

— Oui, monsieur John, le greffier vient de me le lire; c'est pour demain; à midi, n'est-ce pas?

— Asseyez-vous donc, David, lui répondis-je pour éluder la question; vous devez avoir besoin de repos.

— Oui, monsieur John, oui, j'en ai besoin; et, grâce au ciel, Dieu va me l'accorder, profond et éternel. Ah! monsieur John, vous qui êtes un homme instruit et qui savez beaucoup de choses, croyez-vous qu'il existe une autre vie où l'on est récompensé selon les souffrances que l'on a endurées en celle-ci?

— David, lui dis-je, ceci n'est point une affaire de science, mais de foi; ce ne sont point les livres qui apprennent à croire, c'est le cœur qui a besoin d'espérer. Oui, David, oui, il est une autre vie où vous retrouverez, un jour, votre femme et vos enfants; et, cette fois, vous serez réunis sans qu'aucune force humaine puisse jamais vous séparer.

— Cependant, monsieur John, me dit David avec crainte, cependant j'ai commis un crime.

— Vous en repentez-vous, David?

— Je tâcherai de m'en repentir, monsieur, je tâcherai; cependant je ne suis pas assez près de la

mort pour être tout à coup détaché de mes amours et de mes haines. Mais, dites-moi, monsieur John, si je n'en avais pas la force, et j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, je vous le répète, la mort que je vais subir ne serait-elle pas une expiation?

— Oui, devant les hommes, David, mais pas devant Dieu.

— Eh bien, je tâcherai, monsieur John, je tâcherai de lui pardonner, non pas ma mort, Dieu sait que je la lui pardonne, mais la honte de ma femme, la misère de mes enfants. Oui, je tâcherai de lui pardonner tout cela, je vous le promets.

En ce moment, la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit une seconde fois, et le capitaine parut, précédé du matelot qui servait de geôlier.

— Qui donc est ici? dit-il en cherchant à me reconnaître.

— Moi, monsieur Stanbow, m'écriai-je avec joie, espérant tout de cette visite inattendue; vous le voyez, j'étais venu dire un dernier adieu à ce pauvre David.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le capitaine porta ses yeux sur moi, puis sur le prisonnier, qui se tenait debout dans une attitude sombre mais respectueuse; enfin, parlant le premier :

— David, lui dit-il, je viens vous demander pardon, comme homme, de vous avoir condamné comme juge; mais la discipline militaire en a fait à ma position, sinon à ma conscience, un devoir rigou-

reux. Je ne pouvais pas faire autrement, croyez-moi.

— Je ne me suis point abusé sur le sort qui m'était réservé, capitaine : j'ai voulu donner la mort : donc, j'ai mérité la mort ; seulement, tous les crimes pareils ne sont point frappés de la même punition.

— Croyez-moi, David, répondit le capitaine d'une voix triste et solennelle, un crime est un crime au compte de la justice céleste, et ceux qui, à l'aide d'un déguisement, se cachent à l'investigation des hommes, n'échappent point pour cela au regard de Dieu. Voilà pourquoi je suis descendu près de vous, David, car j'ai le cœur plein de doutes sur moi-même. Pendant le peu de temps que j'ai pu vous voir, j'ai reconnu que vous aviez un cœur au-dessus de votre position ; d'ailleurs, le malheur agrandit l'intelligence et élève la pensée. Répondez-moi donc, David, comme vous répondriez à Dieu : croyez-vous que je pusse faire autrement que je n'ai fait?

— Oui ! oui ! s'écria David, oui ! vous pouviez faire autrement ; car vous pouviez être sans pitié pour moi, comme l'a été M. Burke, et vous pouviez me faire mourir au milieu du désespoir et des malédictions, quand j'aurais pensé qu'il n'y avait plus un cœur humain sur la terre ; mais, au lieu de cela, capitaine, oui, je le déclare dans toute la reconnaissance de mon cœur, oui, vous avez fait tout ce que vous avez pu. Quand vous avez vu mon désespoir, vous m'avez fait dire, par M. John, qu'au retour de

la campagne, vous me rendriez ma liberté; quand vous avez vu que vous deviez me punir, quoique je ne fusse pas coupable, vous avez, autant qu'il a été en votre pouvoir, adouci la punition; et quand, enfin, il vous a fallu me condamner à mort, vous êtes descendu dans ma prison, capitaine, pour me montrer vos yeux en larmes et votre cœur saignant. Oui, capitaine, oui, vous avez fait tout ce que vous avez dû, plus que vous ne deviez même pour un malheureux que tant de bonté retient et encourage à la fois de vous faire une dernière demande.

— Laquelle? Dites, dites! s'écria M. Stanbow en étendant les bras vers David.

— Mes enfants, capitaine, dit David en se jetant aux pieds du digne vieillard, mes enfants, qui, en sortant de l'hôpital, seront obligés de tendre leur main aux passants...

— A compter de cette heure, David, interrompit le capitaine, vos enfants seront les miens; ne craignez rien pour eux. Puissent-ils me pardonner de leur avoir enlevé leur père, comme vous me pardonnez de vous avoir enlevé à vos enfants! Quant à votre femme, le jour même de mon retour, je mettrai aux pieds de Sa Majesté quarante ans de bons et loyaux services, et il faudra bien, qu'en échange, il m'accorde la grâce que je lui demanderai.

— Merci, capitaine, merci! s'écria David éclatant en sanglots. Oh! maintenant, je vous le jure, maintenant, je ne crains plus la mort, je la bénis même,

puisqu'elle donne à ma famille un aussi noble protecteur. Maintenant, capitaine, ah! je le sens, je suis revenu à des sentiments vraiment chrétiens; maintenant, mon amour s'est augmenté, ma haine s'est éteinte; maintenant, je voudrais voir M. Burke entre vous et M. John, et, dans mon humilité, capitaine, je baiserais la main qui m'a frappé.

— Assez, assez! voulez-vous m'ôter le courage? Mon pauvre martyr, embrassez-moi, et disons-nous adieu.

Un rayon de joie orgueilleuse éclaira la figure du condamné, et il embrassa le capitaine avec une dignité qui semblait appartenir à un autre rang que celui qu'il avait reçu du hasard.

— Maintenant, David, ne puis-je plus rien faire pour vous?

— Ces fers me gênent, monsieur Stanbow, et j'ai peur qu'ils ne m'empêchent de dormir; or, j'ai besoin de sommeil pour être fort demain. Je voudrais mourir avec fermeté devant des hommes et des soldats.

— On va vous les ôter David; est-ce tout?

— Il y a un ministre, à bord du bâtiment?

— Je vais vous l'envoyer.

— Bob sollicite la faveur de l'accompagner, capitaine, dis-je à mon tour, et de passer la nuit avec David?

— Bob sera libre d'entrer et de sortir tant qu'il voudra.

— C'est plus que je n'osais demander; vous me

comblez de bontés, monsieur Stanbow. Aujourd'hui, je vous remercie sur la terre; demain, je prierai pour vous dans le ciel.

C'était tout ce que nous pouvions supporter, le capitaine et moi. Nous frappâmes à la porte, on l'ouvrit et nous sortîmes. M. Stanbow donna aussitôt des ordres pour que tout ce qu'avait désiré David fût ponctuellement exécuté. Dans la batterie de trente-six, je trouvai Bob, qui se tenait sur notre route pour savoir si sa demande lui était accordée. Je lui annonçai qu'il pouvait descendre près de David, et qu'on lui ferait porter dans la prison double souper, double part de vin et de grog. Cette fois, je ne pus empêcher Bob de me baiser les mains.

Je prenais le quart à quatre heures : je restai donc sur le pont jusqu'à deux heures du matin; pendant tout ce temps, je ne vis pas reparaître Bob, ce qui me prouva qu'il n'avait pas quitté son ami David. A deux heures, on me releva; mais, avant de regagner ma chambre, je voulus passer devant la prison pour m'informer si les ordres donnés à l'égard de David avaient été exécutés. Toutes les instructions du capitaine avaient été religieusement remplies : les fers avaient été détachés, le ministre était descendu pour offrir au condamné les consolations de l'Eglise; il était resté près de lui jusqu'à une heure, et ne l'avait quitté que sur la prière instante que celui-ci lui avait faite d'aller prendre quelque repos. David et Bob étaient donc demeurés seuls : j'appro-

chai mon oreille de la porte pour savoir s'ils dormaient; mais tous deux veillaient encore, et Bob, succédant au ministre dans ses saintes fonctions, consolait de son mieux son ami David.

— Après tout, disait Bob, vois-tu, David, ce n'est qu'un instant; une cravate plus ou moins serrée, voilà tout. As-tu jamais avalé de travers? Eh bien, c'est cela. J'ai vu pendre trente hommes, à bord, dans un seul jour, des pirates brésiliens que nous avions pris, et leur affaire a été faite en une demi-heure, de bon compte; c'est donc une minute, l'un dans l'autre, pour chacun; et pour toi, David, ça ira encore plus vite, vois-tu, attendu que tout le monde sera réuni, tandis que, ce jour-là, l'équipage était disséminé.

— Ah! ce n'est pas précisément le moment de la mort qui m'effraye, dit David d'une voix assez ferme; ce sont les préparatifs.

— Les préparatifs, David, ça se passera entre amis; ainsi, il n'y a rien là dedans de désagréable : ça n'est pas comme si tu étais pendu pour vol et à terre, vois-tu; oh! alors, c'est autre chose; tu aurais affaire au bourreau et à ses aides, ce qui est toujours une chose désagréable; puis tu aurais des spectateurs qui te mépriseraient de ce que, étant un homme, tu n'a pas su vivre du travail de tes mains comme un homme. Ici, c'est autre chose : chacun te plaindra, David, et, s'il fallait que chaque matelot donnât un mois de sa vie pour te refaire un total d'existence,

je suis bien sûr qu'il n'y en aurait pas un qui refuserait de mettre à la masse, sans compter les officiers, qui mettraient le double, j'en suis sûr, comme si, de ce côté-là aussi, ils avaient double paye : et quoique le capitaine, d'après son âge, est celui qui naturellement a le moins à vivre, eh bien, lui, je suis sûr qu'il ne lésinerait pas plus que les autres, et qu'il mettrait le trimestre.

— Tu me fais du bien, Bob, dit David en respirant, comme si une montagne venait de lui être enlevée de la poitrine; j'avais peur d'être méprisé, parce que ma mort était méprisable.

— Méprisé, toi, David? Jamais, jamais!

— Et pourtant, Bob, crois-tu qu'au moment de mourir, et, en face de tous, le dernier des officiers du bâtiment voudrait m'embrasser comme l'a fait aujourd'hui le digne M. Stanbow? car il m'a embrassé, Bob, comme si j'étais un homme de sa condition; mais aussi nous étions seuls.

— Quant à ce qui est de cela, David, j'ose dire que j'en connais un, moi, qui ne te refuserais pas cette petite satisfaction, s'il savait que cela pût te faire plaisir; et cet officier, c'est M. John.

— Oui, oui! M. John a été bon pour moi, et je ne l'oublierai pas, ni ici ni là-haut.

— Eh bien, David, veux-tu que je lui dise un mot de ton désir?

— Non, Bob, non; c'est un mouvement d'orgueil qui m'a dicté les paroles que j'ai dites, et l'orgueil

ne convient pas au chrétien qui va mourir d'une pareille mort. Non, tout se passera ainsi que la chose a été réglée; mais, après, Bob, après, qui ensevelira mon pauvre corps?

— Qui, David, qui?... Moi, répondit Bob en soufflant comme une baleine, et personne ne te toucheras que moi, vois-tu, et tu pourras te vanter d'être cousu aussi proprement dans ton hamac, que si c'était la meilleure couturière de Piccadilly qui ait été chargée de la besogne. Après quoi, je te mettrai au pied un sac de sable, pour que tu descendes aussi lestement que possible au fond; et, là, David, là, tu seras couché dans la tombe d'un marin, une belle tombe, où tu ne seras pas gêné comme dans un misérable cercueil, et où je viendrai te rejoindre un jour où l'autre, entends-tu, David? car j'espère bien finir ma vie à bord d'un vaisseau, comme un brave marin que je suis, et non pas crever sur mon lit, comme un gueux dans un hôpital. De ce côté-là comme de l'autre, sois donc tranquille, David, et repose-toi sur un ami.

—Merci, Bob, répondit le condamné; maintenant, je suis tranquille, si tranquille, que je voudrais dormir.

— Bonne nuit, David ! dit Bob; je ne voulais pas t'en parler le premier, mais je ne serais pas fâché de faire un somme non plus.

Les deux amis firent leurs dispositions; puis, un instant après, j'entendis le ronflement sonore de Bob

et la respiration plus douce du pauvre David. Alors je me retirai dans ma chambre, mais sans avoir l'espérance d'en faire autant qu'eux. Je ne pus fermer en effet l'œil de la nuit; le matin, au point du jour, j'étais sur le pont.

En passant de l'arrière à l'avant, comme le jour ne paraissait encore qu'à peine, je heurtai quelque chose qui se trouvait au pied du grand mât; je me baissai pour voir ce que c'était, et je reconnus une poulie bouclée sur le parquet.

— Que fait ici cette poulie? dis-je au matelot qui se trouvait le plus près de moi.

Celui-ci, sans me répondre, me montra du doigt une seconde poulie attachée à la grande vergue, et une troisième poulie de rappel que l'on était en train de clouer à la dunette. Alors je compris tout: les préparatifs de l'exécution étaient déjà faits. Je levai les yeux au haut du grand mât, et je vis deux matelots occupés à lier au contre-cacatois le pavillon de justice; il était encore enroulé autour de sa lance, retenu par un fil qui pendait sur le pont, et qui, tiré au moment de l'exécution, devait le laisser flotter en liberté.

Tous ces apprêts se faisaient dans un silence profond, interrompu seulement par Nick, qui, perché sur le bout de la grande vergue, semblait, avec ses plumes hérissées et son cri aigu et triste, un messager de mort. Le temps était gris et sombre, la mer houleuse et couleur de cendre, l'horizon étroit et

brumeux; le jour était en deuil comme les cœurs.

A huit heures, on changea le quart. A mesure que les nouveaux appelés paraissaient sur le pont, ils jetaient un coup d'œil sur la poulie du plancher, puis sur celle de la vergue, puis enfin sur celle de la dunette, et, voyant que tout était prêt, ils se rendaient à leur poste en silence. A huit heures et demie, l'inspection eut lieu comme d'habitude; à neuf heures, le capitaine sortit de la chambre du conseil et monta sur la dunette par l'escalier de bâbord. Chacun jeta sur lui un regard à la dérobée, et tous demeurèrent convaincus, en voyant son visage, qui portait l'empreinte d'une ferme résignation, que, quoiqu'il souffrît intérieurement autant que personne, le jugement qu'il avait prononcé ne subirait aucune modification.

A onze heures et demie, le tambour appela tout le monde sur le pont. Les soldats de marine se rangèrent à bâbord et à tribord, à quelques pieds de la muraille formant retour à la hauteur du dôme et en avant du mât d'artimon, laissant ainsi la dunette aux officiers, et le passavant et l'avant aux matelots. A midi moins dix minutes, il ne manquait, parmi les officiers, que M. Burke, et, parmi les matelots, que maître Bob.

Ce fut alors seulement qu'on prépara la corde; elle passait sous la poulie du pont, allait tourner derrière la poulie de rappel attachée à la dunette; un bout pendait de la poulie de la vergue avec un

nœud coulant ; l'autre était aux mains de six vigoureux matelots.

A midi moins cinq minutes, David parut sur l'escalier de l'avant ; il était accompagné d'un côté par Bob et de l'autre par le ministre ; son visage étai pâle comme le bonnet qui couvrait sa tête ; sa démarche cependant était assurée ; il jeta un coup d'œil sur les préparatifs de l'exécution ; puis, voyant que les soldats qui le suivaient ne le poussaient pas en avant :

— Mon père, dit-il en se retournant, que me reste-t-il à faire?

— A recommander votre âme à Dieu, mon fils, répondit le ministre.

— Oui, oui, murmura Bob, c'est le moment. Du courage, David!

David sourit tristement, et s'avança jusqu'au pied du grand mât ; puis, arrivé là, il regarda autour de lui comme pour adresser un dernier adieu à tout l'équipage ; ses yeux s'arrêtèrent sur moi. Alors, je me rappelai le désir qu'il avait exprimé la veille. Traversant la haie de soldats, j'allai à lui.

— David, lui dis-je, avez-vous quelque dernière recommandation à me faire à l'égard de votre femme et de vos enfants?

— Non, monsieur John ; vous avez entendu ce qu'a dit le capitaine ; et je sais que, tant qu'il vivra, il tiendra parole.

— Embrassez-moi donc, et mourez tranquille.

Il fit un mouvement pour se jeter à mes pieds. Je le pris dans mes bras; en ce moment, l'horloge piqua midi.

— Merci, monsieur John, s'écria-t-il, merci; et maintenant, éloignez-vous; voici l'heure.

Effectivement, deux matelots s'approchaient de lui : l'un lui passa la corde au cou, l'autre lui rabattit son bonnet sur les yeux; puis il y eut un moment de silence solennel et terrible; tous les regards étaient fixés sur le malheureux. Le prévôt d'armes donna le signal, et les matelots qui tenaient la corde s'élancèrent d'un même élan.

— Seigneur, ayez pitié...

Ce fut tout ce que put dire le pauvre David; le nœud coulant étrangla le reste de sa prière. On vit son corps s'élever en l'air; au même instant, un coup de canon fendit l'espace, et le pavillon de justice, libre du lien qui le retenait roulé, se déploya au haut du grand mât. Tout était fini : David avait cessé d'exister.

A peine cette cérémonie funèbre fut-elle terminée, que chacun se retira par les escaliers et qu'il ne resta sur le pont que ceux que leur service y enchaînait et les deux soldats de marine qui devaient, pendant une heure, garder le cadavre du supplicié. Au bout d'une heure, ils détachèrent la corde et le descendirent. Pendant tout ce temps, Bob avait attendu au pied du grand mât.

Fidèle à sa parole, il prit le corps de son ami,

comme il aurait pu faire d'un enfant, et l'emporta dans le faux pont, où il commença à l'ensevelir comme il le lui avait promis. Plusieurs matelots s'offrirent pour l'aider dans cette triste besogne; mais Bob refusa toute coopération. A quatre heures du soir, tous les préparatifs funéraires étaient achevés. Un roulement de tambour rappela tout le monde sur le pont. Cependant les matelots n'arrivèrent point avec cette précipitation bruyante qui leur était habituelle, mais les uns après les autres, sans bruit et comme des fantômes.

Le corps, selon l'habitude, avait été placé dans son hamac et cousu avec soin. A ses pieds, Bob avait placé un sac de sable double de celui que l'on met ordinairement, et dont le poids devait le précipiter au fond de la mer. Il le déposa sur le caillebotis, et le caillebotis sur le passavant. Puis le ministre s'avança. La justice humaine était satisfaite, c'était au tour de la religion d'accomplir son œuvre sainte. La mort avait expié le crime, le coupable avait disparu; il ne restait plus qu'un cadavre, sur lequel elle venait prier.

Cette cérémonie, déjà si triste et si solennelle en elle-même, l'était encore davantage par l'heure à laquelle elle s'accomplissait. Le soleil, qui s'était montré un instant à l'occident, se couchait dans la mer tout sillonné de larges bandes violâtres, et le crépuscule descendait avec cette rapidité qui lui est ordinaire dans les climats méridionaux. Tout l'équi-

page était debout et la tête découverte. Le ministre ouvrit le livre saint, et chacun écouta respectueusement et en silence l'office des morts, qu'il répéta entièrement, depuis ces paroles : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur, » jusqu'à celles-ci : « Nous confions donc son corps aux profondeurs de la mer. »

A ces mots, auxquels tout l'équipage répondit : « Ainsi soit-il ! » Bob poussa le caillebotis ; le hamac glissa dans les vagues, qui se refermèrent sur lui, et le vaisseau s'éloigna majestueusement, effaçant, par son sillage, les cercles que le cadavre du pauvre David avait tracés en tombant dans la mer. Cet événement laissa une profonde tristesse dans l'équipage, et cette tristesse régnait encore dans tous les cœurs, lorsque nous arrivâmes, dix jours après, en vue de Malte.

XII

A peine le vaisseau fut-il entré dans le port de la cité victorieuse, appelé port des Anglais, qu'il se vit entouré de petites barques chargées de melons, d'oranges, de grenades, de raisins et de figues de Barbarie ; ceux qui nous apportaient ces fruits nous apportaient leur marchandise avec des cris si variés et dans un patois si bizarre, que nous aurions pu nous

croire au milieu des naturels de quelque île sauvage de la mer du Sud, si nous n'avions pas eu devant les yeux une des merveilles de la civilisation humaine, Malte, cet amas de briques calcinées qui semblent entassées sur les cendres d'un volcan.

Je ne parlerai pas des ouvrages merveilleux qui rendent Malte imprenable, et qui faisaient dire à Caffarelli, qui visitait les fortifications avec Bonaparte et les officiers français étonnés de leur facile victoire : « Savez-vous, général, que nous ayons été bien heureux qu'il y ait eu une garnison ici pour nous ouvrir les portes? » Le moindre plan consulté par le lecteur lui en dira plus que toutes les descriptions possibles; mais, ce qu'aucun plan ne pourrait lui dire, et ce que je me sens moi-même parfaitement incapable de retracer, quelque confiance que j'aie en mon talent de narrateur, c'est le tableau exact que présente le débarcadère de la cité Valette. A peine si nos uniformes, si respectés partout, pouvaient là nous ouvrir un passage au milieu des marchands qui venaient nous brûler leur café jusque dans les jambes, des femmes qui nous poursuivaient avec leurs paniers pleins de fruits, des marchands d'eau à la glace qui nous assourdissaient de leurs cris d'*aqua para*, et, enfin, des mendiants couverts de haillons, dont les chapeaux, incessamment tendus vers nous, formaient une barrière qu'on ne pouvait franchir qu'à la manière de Jean Bart. Au reste, il paraît que le métier est bon, malgré la concurrence; chaque

mendiant lègue à son fils la place qu'il occupe sur les degrés de la *strada* qui conduit du port à la ville, comme un lord lègue le siége qu'il remplit dans la chambre haute. Le terrain sur lequel se passent ces mutations héréditaires semble, par son nom même, l'apanage exclusif de ceux qui l'occupent : c'est le fameux *Nix mangare,* dont les savants seraient, sans doute, fort en peine de retrouver l'étymologie, si je n'allais au-devant de leurs recherches. Un vieux mendiant arabe, qui ne savait ni l'italien ni le maltais, s'avisa de formuler sa pétition aux passants de la manière suivante :

— *Nix padre, nix madre, nix mangare, nix bebere.*

Ce qui voulait dire : «Je n'ai ni père, ni mère, ni de quoi manger, ni de quoi boire.» Les matelots de tous les pays qui s'arrêtaient à Malte furent si frappés de l'expression douloureuse qu'il donnait aux deux mots *nix mangare,* qu'ils baptisèrent ainsi les degrés sur lesquels le mendiant avait coutume d'exercer son industrie.

Le costume des Maltais consiste en une petite veste garnie de trois ou quatre rangées de boutons de métal, dont la forme ressemble à celle d'une cloche. Ils portent sur la tête un mouchoir rouge, et, autour de la taille, une ceinture de la même couleur ; ils ont, en général, des traits durs et heurtés, que n'adoucissent nullement leurs yeux noirs remplis d'audace brutale ou de basse perfidie. Les femmes joignent à ces défauts naturels une malpropreté révoltante. Les seules

jolies figures que l'on rencontre çà et là appartiennent à des Siciliennes; on reconnaît, à la première vue, ces filles de la Grèce: elles ont le visage gracieux, le sourire plein de finesse, des yeux doux et caressants comme le velours, et dont les regards semblent se reposer de préférence sur les épaulettes des officiers et sur les aiguillettes et le poignard des midshipmen. Ce sont elles, en général, qui s'arrogent le droit d'exploiter la sensibilité des marins. Les Maltaises ont bien voulu leur disputer ce privilége, et quelquefois tentent de le disputer encore; mais il est inutile de dire que, presque toujours, la victoire reste à leurs jolies voisines.

Nous fûmes frappés, en entrant dans la cité Valette, du contraste qui existait entre la ville et le port; autant le port était gai et bruyant, autant la ville nous parut triste et morne. C'est qu'elle aussi venait d'avoir ses exécutions, qui, sans éveiller tout à fait les mêmes sympathies que chez nous le supplice du pauvre David, avaient cependant, par leur nombre, répandu la tristesse dans l'île; un régiment tout entier s'était révolté, et venait d'être détruit par la corde, le fer et le feu, jusqu'au dernier homme, et cela avec des circonstances si particulières, que ce récit, je l'espère, si en dehors qu'il soit de mes propres aventures, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

La guerre, qui se prolongeait entre l'Angleterre et la France, commençait à rendre insuffisantes les recrues levées au sein de la population des îles Britan-

niques. Il fallut trouver de nouveaux expédients pour fournir à l'armée anglaise le contingent d'hommes qui lui était nécessaire; le gouvernement passa donc des marchés avec des spéculateurs qui, moyennant rémunération convenable, s'engagèrent à lui fournir des soldats recrutés en pays étranger. On pense bien que les regards de ces honnêtes fournisseurs se tournèrent d'abord sur les Albanais, ces Suisses de la Grèce, qui vendaient leur courage et leur sang aux puissances du midi de l'Europe, comme font les habitants des Alpes à l'égard des puissances de l'Occident. Un émigré français, resté fidèle aux Bourbons, et qui, par conséquent, n'avait point voulu rentrer en France, offrit au secrétaire d'État de la guerre de se rendre dans la Grèce continentale et dans l'Archipel, pour faire la traite; l'offre fut acceptée, et, grâce à l'activité de son caractère, stimulée encore par la haine qu'il portait au gouvernement de Napoléon, il réussit en peu de temps à former un corps considérable composé d'Allemands, d'Esclavons, de Grecs de l'Archipel et de Smyrniotes; ce régiment, formé de tant de matières indisciplinables, reçut, je ne sais pourquoi, le nom germanique de Frohberg. Quoi qu'il en soit, en vertu, sans doute, de ce nom tudesque, des officiers allemands, que M. de Méricourt avait amenés avec lui, soumirent immédiatement les soldats qu'il venait de de réunir aux pratiques disciplinaires de leur pays, et les hommes les plus libres du monde, après les Arabes du grand désert, commencèrent à faire, trois

fois par jour, l'exercice à la prussienne. Cette disposition sévère sembla réussir d'abord à merveille, et, au bout de quelque temps, le régiment des volontaires de Frohberg fut assez bien exercé pour tenir son rang à une parade et faire le service dans une garnison. Il fut, en conséquence, envoyé à Malte et caserné dans le fort Ricasoli, situé sur la pointe de la portion de terre qui s'avance en saillie, pour commander, avec le fort Saint-Elme, auquel il correspond, l'entrée du grand port. C'est là que le sauvage régiment de Frohberg devait faire son apprentissage de discipline européenne. Afin d'en hâter les progrès, on adjoignit aux officiers instructeurs allemands quelques sous-officiers anglais; ceux-ci, habitués aux flegmes et apathiques natures du Nord, voulurent soumettre à la même règle ces organisations ardentes du Midi; les châtiments corporels furent appliqués aux moindres fautes; ces hommes, pour lesquels un signe, un geste, un mot, sont des affronts mortels qui ne se lavent que dans le sang, reçurent des coups de canne et des soufflets; ces ours du Magne, ces loups de l'Albanie, furent fouettés comme de misérables chiens; ils murmurèrent d'abord doucement, et comme pour prévenir leurs maîtres qu'ils avaient des griffes et des dents; ceux-ci n'en tinrent compte et redoublèrent de sévérité. Alors la révolte s'organisa avec toute la prudence et la dissimulation grecques, et, comme, un jour, on voulait arracher des rangs, pour lui imposer une punition infamante, un soldat qui avait commis une

légère faute, tous s'élancèrent vers les portes, les fermèrent en dedans; puis, se ruant sur les officiers, dont la sévérité avait si longtemps tenté leur vengeance, ils les égorgèrent comme des lions eussent fait de gladiateurs jetés dans un cirque.

Le bruit de cette boucherie retentit bientôt dans la ville; des troupes s'avancèrent, sous les ordres du général Woog. Mais les révoltés étaient déjà en état de défense : par mer, le fort était imprenable; par terre, on ne pouvait penser à s'en emparer qu'au moyen de l'occupation successive des ouvrages avancés, qui n'eussent été enlevés qu'avec des pertes énormes. Le général établit un blocus.

Le fort, qui n'était pas disposé pour un siége, ne se trouvait approvisionné que pour quelques jours. Il fallut donc bientôt diminuer les rations, et recourir à ces expédients qui marquent les progrès d'un blocus par les différents degrés de privation qu'ils imposent à ceux qui le supportent. C'était mettre les malheureux à une seconde épreuve plus terrible que la première; ils étaient, comme on le pense bien, moins disposés encore à supporter une pareille pénurie que les rigueurs de la discipline allemande. Nulle autorité ne fut assez forte pour présider à une distribution parcimonieuse; des querelles éclatèrent parmi ces hommes, qui avaient si grand besoin d'être unis; chaque race se sépara pour former un corps à part; les partis différents s'aigrirent de plus en plus; chaque repas était le signal de quelque rixe particulière, qui me-

naçait de devenir générale : comme le cercle de l'enfer dont parle Dante, l'aire du fort Ricasoli était pleine de cris et de gémissements. On eût dit que les révoltés voulaient faire, les uns sur les autres, la besogne du bourreau ; et c'est probablement ce qui serait arrivé, si une partie de la garnison ne s'était entendue pour ouvrir une porte et se livrer à discrétion aux troupes anglaises. Il ne demeura dans le fort que cent cinquante hommes ; mais, comme on le pense bien, ils étaient déterminés à le défendre tant qu'il y resterait pierre sur pierre.

Au reste, leur situation s'était améliorée par la fuite de leurs camarades : comme ils étaient moins nombreux, la disette de vivres était moins grande ; cela leur donnait du temps, et, prenant l'inaction de leurs ennemis pour de la crainte, ils espéraient toujours obtenir d'eux une honorable capitulation. Puis, comme ceux qui restaient étaient tous Grecs, sans aucun mélange d'Albanais ni d'Esclavons, ils étaient parvenus à établir entre eux une certaine discipline. Ils paraissaient donc moins disposés que jamais à se rendre, et, tous les jours, on les voyait reparaître au haut des murailles, silencieux, sévères et menaçants.

Cependant, une nuit, ils furent réveillés par le cri : «Aux armes !» Habitués à un blocus inactif, ils s'étaient endormis dans une fausse sécurité. Las de tous ces retardements, le capitaine Collins, officier de la marine royale, avait obtenu, du général Woog, de tenter, pour son propre compte, avec des hommes de

bonne volonté, un assaut de nuit. Cette tentative, menée avec autant d'audace que d'adresse, réussit en partie, et, malgré la défense acharnée et mortelle des assiégés, les Anglais, au point du jour, se trouvèrent maîtres de tous les ouvrages. Trente ou quarante rebelles avaient été tués, et le reste pris, à l'exception de sept soldats qui s'étaient réfugiés dans le magasin à poudre. Pour des hommes d'un courage éprouvé, et réduits à une extrémité semblable, le lieu même où ils avaient trouvé un abri était une arme formidable et désespérée. Aussi le capitaine Collins, au lieu de les poursuivre dans ce dernier retranchement, ordonna-t-il de cesser l'attaque, et, dispersant ses soldats dans tous les ouvrages environnants, il en revint au système du général Woog, c'est-à-dire à un blocus muet et rigoureux, blocus qui devint d'autant plus rigide, que ceux qu'il enfermait étaient moins nombreux et plus avant dans une position extrême. Au reste, toute voie de conciliation était interdite, et le général Woog avait défendu qu'on reçût aucun de ces malheureux à composition. Il ne leur restait donc, pour dernière ressource, que de se rendre à merci.

Pendant ce temps, on dressait le procès de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant l'assaut. Tous furent condamnés à mort. C'était la première fois, depuis l'occupation anglaise, qu'une pareille condamnation était prononcée dans l'île de Malte; les peines les plus sévères, jusque-là, s'étaient bornées à des

coups de canne pour les soldats, et aux arrêts pour les officiers. On comprend donc l'impression que dut produire, sur la population, cette condamnation en masse de plus de cent personnes. En vertu de la rapidité des commissions militaires, des gibets furent immédiatement dressés sur la place de la Conservatorerie, qui avait été désignée pour le lieu de l'exécution, et, le surlendemain du jugement, les condamnés furent conduits au supplice. Mais les échafauds se ressentaient de l'ignorance de ceux qui les avaient construits; les bourreaux, qui exerçaient pour la première fois, opéraient avec timidité. Sur les cinq condamnés qu'on essaya d'abord de pendre, on fut obligé d'achever, à coups de poignard, deux malheureux dont la corde s'était cassée. Un pareil spectacle commençait à émouvoir les esprits ardents des Maltais; des murmures se faisaient entendre parmi cette multitude, qui prend toujours parti contre le pouvoir. Une tentative de strangulation ayant de nouveau échoué, et le malheureux ayant crié au secours, ce cri retentit dans tous les cœurs. Les Anglais eux-mêmes, touchés sans doute de compassion, donnèrent ordre de cesser le supplice. On avait mis près de deux heures à pendre six hommes : à ce compte, les exécutions auraient duré plusieurs jours, et qui sait, alors, ce qui serait arrivé! Les condamnés furent donc ramenés à la prison, et, pendant la nuit, transportés à la Floriana. Un instant, Malte espéra que c'était pour une commutation de peine; c'était une

erreur; les malheureux n'avaient obtenu qu'un changement de mort: ils devaient être fusillés au lieu d'être pendus; comme on va le voir, c'était un surcroît de rigueur au lieu d'un adoucissement.

La place d'armes de la Floriana est un grand espace découvert, situé près des fortifications intérieures. D'un côté est le mur d'un jardin public, peu élévé, et qui tient toute la longueur de la place; en face se trouve un bastion qui commande ce jardin. Les deux autres côtés sont occupés, d'une part, par un rang de casernes, de l'autre, par les glacis.

Le lendemain du jour où ils avaient été transférés, de la ville haute dans la basse ville, les patients furent conduits sur cette espèce de plate-forme que nous venons de décrire; et, s'ils avaient pu concevoir quelque espérance, arrivés là, cette espérance dut s'évanouir, car rien n'avait été préparé pour leur cacher le sort qui les attendait. Il y a plus, on n'eut pas même pour eux cette pitié qui sauve au condamné la vue des apprêts de son supplice : il eût été trop long, sans doute, de bander les yeux à quatre-vingt-dix hommes. On se contenta de les placer au centre du carré, et, de là, ils virent leurs bourreaux reprendre les armes des faisceaux, les charger, faire l'exercice préparatoire, enfin les mettre en joue. Au mot «Feu!» tout le régiment tira, et les deux tiers des condamnés tombèrent tués ou blessés.

La vue de leurs camarades mutilés, l'aspect du terrain, dont leurs yeux, restés libres, leur permet-

taient de juger la disposition favorable, donnèrent à ceux qui restaient debout une force et une agilité surhumaines. Profitant du désordre qui s'était mis parmi les soldats après cette première décharge, tous se lancèrent, comme des insensés, dans des directions différentes : les uns coururent se cacher dans les replis des fortifications; les autres sautèrent par-dessus le mur du jardin et gagnèrent la campagne, à travers laquelle on les vit fuir aussitôt. Mais cette circonstance avait été prévue; des piquets de soldats, placés aux portes des bastions de Saint-Luc, de Saint-Jacques et de Saint-Joseph, se mirent à leur poursuite. Une véritable chasse commença, dont des créatures humaines étaient le gibier. Tous furent atteints successivement, et tués, çà et là, dans la campagne; quant à ceux qui s'étaient sauvés dans les fortifications, il fut encore plus facile de les joindre, et ils furent égorgés les uns après les autres à coups de baïonnette.

Au milieu de cette scène de massacre, qui donna lieu, comme on doit le penser, à des épisodes variés et étranges, il y en eut un qui fixa l'attention générale : un des fuyards, au lieu de suivre ses camarades, s'élança vers un ancien puits, situé au milieu de la place, et recouvert de grosses pierres que les habitants écartent et replacent, quand ils viennent puiser de l'eau. Peut-être espérait-il une mort plus douce et plus rapide, en cherchant à se précipiter; peut-être n'était-il qu'insensé, et courait-il devant lui sans

savoir où il allait. Quoi qu'il en soit, en arrivant à quelques pas du puits, il heurta une pierre et tomba; cette chute sembla avoir immédiatement changé sa résolution, car, se relevant et courant au glacis, il se précipita d'une hauteur de cinquante pieds, et tomba dans une espèce de marais, où il entra jusqu'à la ceinture, et d'où il ne put parvenir à se dégager. Loin de là, tous les efforts qu'il fit n'eurent d'autre résultat que de l'y enfoncer davantage. Les soldats, accourus sur le bastion, le virent s'engloutir insensiblement, battant de ses bras la boue liquide, qui allait lui servir de tombeau. Enfin, les bras s'enfoncèrent à leur tour, la tête seule parut à la surface. Ses cris se firent entendre encore pendant quelque temps, puis la boue gagna la bouche et la remplit; on vit alors ressortir les deux mains crispées de ce malheureux. Enfin, un soldat, qui en eut pitié, ajusta le crâne, qui ne paraissait plus que pareil à un point rond au milieu de cet étang de vase. La balle alla le frapper comme une cible, le sang jaillit, la boue s'agita; puis, au bout d'un instant, tout disparut, et il ne resta plus qu'une tache sanglante à la place où s'était englouti ce malheureux.

Cependant les sept hommes restés au fort Ricasoli continuaient à garder la poudrière, qui en était le centre; ils avaient entendu la fusillade, et ils avaient compris que c'étaient leurs camarades que l'on égorgeait; ils avaient conclu de là qu'ils n'avaient aucune grâce à attendre, s'ils étaient pris les armes à la main.

Ils tentèrent donc des négociations avec le général Woog; mais toutes leurs propositions furent dédaigneusement repoussées et n'obtinrent qu'une réponse : « Rendez-vous à merci. » Se rendre à merci, c'était aller au-devant de la mort, et la mort venait déjà assez vite pour eux : car, si peu nombreux qu'ils fussent, et quelque sobriété qu'ils apportassent dans leurs repas, les provisions s'épuisaient avec une rapidité effrayante. Chaque jour, ils tentaient d'ouvrir des négociations nouvelles, et, chaque jour, ils étaient repoussés plus durement que la veille; des fortifications où les soldats les gardaient comme des animaux féroces enfermés dans une cage, le général Woog venait les examiner de temps en temps, et, chaque fois, il distinguait sur leurs visages sombres les progrès que la faim et la misère y imprimaient malgré eux. De leur côté, fidèles à l'instinct natal, il n'était pas de biais et de ruses qu'ils n'imaginassent pour nouer des négociations, toujours repoussées dédaigneusement : tantôt ils sollicitaient une trêve de quelques heures, tantôt ils promettaient de se rendre. si on voulait leur accorder quelques vivres qu'ils demandaient; mais toutes ces tentatives échouaient devant l'opiniâtreté du général. Une semaine se passa ainsi pendant laquelle, chaque jour, plus hâves et plus épuisés, on croyait à tout instant les voir tomber de faiblesse et mourir de faim. Enfin, le septième jour, l'un d'eux, qu'ils avaient élu pour commandant, et qui se nommait Anastase Iremachos, se présenta

au lieu ordinaire des communications, pour exposer une nouvelle demande : c'était un Grec spirituel et artificieux comme ceux de sa nation, un Ulysse moderne, doué d'assez d'audace pour ne pas reculer devant une entreprise qui eût, sur vingt chances mauvaises, offert une seule chance de succès, mais aussi trop prudent pour ne pas éviter tout danger inutile. Il passa comme d'habitude sa tête pâle et amaigrie par une petite ouverture pratiquée pour la communication des assiégés avec les assiégeants, et sollicita une entrevue avec un agent du gouverneur : cette faveur lui fut accordée, et un officier se présenta devant le guichet. Iremachos lui exposa, d'une voix suppliante, sa détresse et celle de ses compagnons : depuis la veille, ils avaient à lutter contre un ennemi plus terrible qu'aucun de ceux auxquels il avaient résisté jusqu'à ce jour, la soif. Leurs outres étaient épuisées, ils en appelaient à la générosité du gouverneur, et demandaient un peu d'eau; ils savaient bien que se rendre, c'était mourir; ils voulaient vivre quelques jours encore. Si on leur refusait cette misérable grâce, leur détresse était telle, que, ne pouvant la supporter plus longtemps, ils étaient décidés à se faire sauter, le soir même, avec le magasin à poudre; quelques gouttes d'eau, qu'ils demandaient au nom de tous les saints du paradis, pouvaient prévenir cette catastrophe. Mais, si on leur refusait cette grâce, que les Turcs accordent au patient lui-même sur le pal, à neuf heures du soir, au premier coup de la cloche de la cathé-

drale de Saint-Jean, le magasin sauterait en l'air.

Soit que l'on n'ajoutât point foi aux menaces d'Iremachos, soit que le général Woog voulût rester fidèle au texte du code militaire, qui interdit toute composition avec des soldats en révolte, un refus pareil aux autres refus suivit cette nouvelle demande. Le guichet se referma, l'officier rejoignit son poste, et, comme les soldats avaient appris à connaître le caractère résolu de ceux à qui ils avaient affaire, tout le jour s'écoula dans la stupeur d'une horrible attente. De temps en temps, cependant, le guichet se rouvrait, Iremachos, avec un visage plus pâle et d'une voix plus affaiblie, demandait de l'eau, et, après chaque nouveau refus, renouvelait sa menace; si bien que l'effroi général augmentait à mesure que l'on approchait davantage de l'heure désignée.

La nuit vint à sept heures et demie, car on était dans le mois d'octobre : nuit sombre et silencieuse, sans une étoile au ciel, sans un seul autre bruit que le cri de détresse des assiégés, qui se renouvelait de dix en dix minutes. Une heure s'écoula encore ainsi; puis les sept Grecs parurent sur la plate-forme du magasin à poudre, tenant chacun une torche à la main, et demandant de l'eau. Aucune réponse ne fut faite à ce dernier appel du désespoir. Alors ils se mirent à secouer leurs flambeaux et à exécuter une danse mortuaire, entremêlée de cris et d'imprécations. Le capitaine Collins, voyant l'effet que produisait sur ses hommes cette espèce de sabbat fantasti-

que, fit monter un peloton sur la plate-forme des fortifications, et, là, dans l'ombre et le silence, leur ayant ordonné d'ajuster de leur mieux, il commanda le feu. Mais, soit hasard, soit que les mains tremblassent, la décharge se fit entendre, et les balles sifflèrent autour de ceux qu'elles devaient atteindre sans que pas un en parût avoir été touché. Néanmoins ce fut un avertissement pour eux, et tous, éteignant leurs flambeaux, disparurent dans l'ombre, comme des spectres qui s'évanouissent, ou des démons qui rentrent dans l'enfer.

Dès lors, il n'y eut plus de doute sur leur intention, et le capitaine Collins ordonna aussitôt la retraite. Une telle crainte s'était emparée des soldats, qu'ils se précipitèrent vers les portes, et que ce fut une véritable déroute, tous s'éloignant par la voie la plus directe. Mais, au milieu de leur course précipitée, la cloche de l'église Saint-Jean sonna le premier coup de neuf heures; au même instant, la terre s'agita comme si elle eût tressailli elle-même d'épouvante; un bruit affreux se fit entendre, le port s'illumina comme en plein jour, toutes les fenêtres volèrent en morceaux; puis, quand l'île eut bondi comme si la dernière heure fût arrivée pour elle, tout rentra dans l'obscurité, et le silence ne fut plus troublé que par les cris des malheureux blessés, qui annonçaient que les auteurs de ce désastre, ainsi qu'ils l'avaient prédit, s'étaient fait de sanglantes funérailles.

Le jour, en se levant, montra toute l'étendue du ravage produit par l'explosion de la poudrière : le fort et les fossés ne présentaient plus qu'un monceau de ruines, toutes jonchées de débris de cadavres. Quant aux corps des assiégés, il n'en restait pas le moindre vestige.

Comme les soldats qui avaient péri appartenaient aux troupes anglaises et n'avaient dans l'île ni parents ni famille, la pitié fut tout entière pour les malheureux qu'une sévérité aussi cruelle avait poussés à une pareille extrémité. On ne s'étonna plus que des Kleftes, qui jusque-là avaient vécu libres comme les aigles de leurs montagnes, n'eussent pu supporter la discipline humiliante des soldats prussiens. Quoique les Grecs fussent la cause du dégât commis par toute l'île, ce fut donc sur les Anglais que la haine en retomba.

On commençait, non pas à oublier cet événement, car les débris étaient encore fumants et les cadavres à peine enterrés, mais à moins s'en occuper, lorsque le bruit se répandit que l'âme d'un des malheureux Grecs était apparue à un vieux prêtre qui retournait à son *cazal*, situé dans un district de l'intérieur. Le prêtre suivait, disait-on, la route, monté sur son âne, chargé, selon les règles de prévoyance ecclésiastique, de fruits, de viandes et de poisson, laissant pendre les jambes de côté, et charmant l'ennui du chemin en psalmodiant, d'une voix nasillarde, une chanson que sa nationalité pouvait seule recommander à

un prêtre, et que tout Maltais reconnaîtra à ce premier vers :

Tên en hobhoc jaua calbi *.

La monture du prêtre fit soudain un écart si inaccoutumé, qu'il jugea qu'il se passait derrière son dos quelque chose d'extraordinaire. Il se retourna aussitôt, et aperçut un homme, ou plutôt un spectre, qui le couchait en joue, en lui criant d'arrêter. A cette vue et à ce cri, le bon curé, malgré son âge, retrouva toute la vigueur de sa jeunesse, et, se laissant glisser à bas de son âne, qui lui servait comme de rempart, placé qu'il était entre lui et le fantôme, il s'élança dans un petit bois, où il eut bientôt disparu, toujours courant, pour ne s'arrêter qu'au milieu de ses paroissiens et sur la place de son village.

On devine quel crédit dut obtenir une pareille histoire chez un peuple aussi superstitieux que les Maltais. Quoique cette manière de demander des prières ne fût pas celle qu'emploient habituellement les âmes en peine, on ne douta point que cette variante n'eût sa cause dans l'état qu'avait exercé le corps de son vivant. Le gouverneur anglais, peu crédule de sa nature, eut seul quelque peine à ajouter foi au récit du bon curé. Il ordonna des recherches actives, afin de

* Voici, à peu près, le sens du premier couplet de cette chanson :

« Je vous aime dans le fond de mon cœur; mais je vous hais en présence du monde. Il ne faut pas m'en demander la raison, car, ma chère, vous savez bien pourquoi. »

calmer les craintes qu'inspirait cette apparition. Un régiment reçut l'ordre de battre l'île, et, dans le creux d'un rocher, on découvrit sept hommes, qu'à leur uniforme on reconnut pour les sept Grecs du magasin à poudre. Comment ils avaient échappé à l'explosion, c'est ce qui, peut-être, était plus miraculeux encore que l'apparition d'une ombre; aussi, à peine arrêtés, furent-ils interrogés sur ce point. Ils n'avaient aucun intérêt à rien taire; et Iremachos, qui avait conduit toute l'entreprise, n'hésita point à donner, sur ce fait extraordinaire, toutes les explications qu'on lui demanda.

Du moment où Iremachos, enfermé dans le magasin à poudre avec ses compagnons, avait été revêtu du commandement, il avait conçu un plan d'évasion qui avait été communiqué à ses camarades et approuvé par eux. Dès lors, ils s'étaient mis à l'œuvre avec un courage, une patience et une dissimulation qui n'appartiennent qu'à leur race. De ce moment, pas une de leurs actions ne fut fortuite ou irréfléchie, et chaque mouvement, au contraire, fut un pas vers l'exécution du projet arrêté. En visitant toutes les constructions placées sous leur dépendance, Iremachos avait pensé que l'on pourrait, sans grande difficulté, pratiquer une issue sur la mer en perçant le mur qui bordait le rivage, et, en conséquence, ses compagnons et lui s'étaient mis à la besogne. Ils trouvèrent la pierre plus tendre, et, par conséquent, la tâche plus facile encore qu'ils ne l'avaientespéré;

mais il était évident qu'en ne les voyant point paraître le matin, on se mettrait en quête de ce qu'ils étaient devenus; et, comme l'île n'avait point d'endroits couverts, les soldats, auxquels le trou du mur indiquerait leurs traces, les auraient bientôt retrouvés. Ce fut alors qu'Iremachos résolut de faire sauter la poudrière; la brèche de la muraille paraîtrait causée par l'explosion; puis, comme on supposerait qu'ils en avaient été victimes, on s'occuperait d'abord du désastre qu'elle aurait causé dans le fort et dans la ville. Pendant ce temps, les fugitifs gagneraient l'extrémité de l'île, et trouveraient bien, soit à l'ancre, soit en mer à quelque distance du rivage, une barque qui les conduirait en Sicile. Comme on l'a vu, ce plan avait été exécuté de point en point : les privations réelles avaient été exagérées, et ils avaient si bien joué leur rôle, que les assiégeants avaient été complétement dupes du stratagème. A l'heure fixée, ils descendirent de la plate-forme et se placèrent à l'extrémité du passage, après avoir établi une traînée de poudre qui correspondait au magasin. Dès que le premier coup de la cloche de Saint-Jean eut sonné, ils mirent le feu à la poudre, et s'élancèrent dans la campagne par l'issue qu'ils venaient de percer. Leurs prévisions ne les avaient pas trompés : l'ouverture disparut en même temps que le mur où elle était pratiquée, et chacun crut que ces malheureux Grecs avaient été dévorés par le volcan qu'ils avaient allumé eux-mêmes. Mais là s'arrêta leur fortune : ils furent

trois jours sans apercevoir de barque; enfin, le troisième jour, ils virent un *speronare* tiré sur le rivage, et qu'ils essayèrent de mettre à la mer. Au milieu de leur besogne, le patron les surprit, et donna, par ses cris, l'alarme au village. Les fugitifs n'eurent que le temps de se jeter au milieu des rochers qui bordent la côte vers cette partie de l'île. Les jours suivants s'écoulèrent sans leur présenter aucun moyen d'évasion. Pendant toute une semaine, ils ne vécurent que de quelques coquillages ramassés au bord de la mer, de racines et de feuilles, et cependant ces privations, quelque dures qu'elles fussent, ne leur firent commettre aucune violence, jusqu'au moment où, pressé par la faim, l'un d'eux voulut partager avec le vieux prêtre les provisions qu'il rapportait du marché, tentative qui tourna si mal pour lui et ses compagnons.

Ces malheureux rentrèrent dans la ville, encore tout ensanglantée du meurtre de leurs camarades, trop certains du sort qui les attendait; et cependant, malgré leurs visages hâves et décharnés, qui accusaient tout ce qu'ils avaient souffert, leurs yeux brillaient encore de cette audace qui fait de l'homme le fils du ciel, en prouvant qu'il peut commander à tout, même à la mauvaise fortune. Livrés, en arrivant, à une cour martiale, ils furent condamnés, après une procédure de quelques heures, à cette mort qu'ils avaient si longtemps évitée par leur adresse, et ils la subirent avec le courage qu'ils avaient constam-

ment montré depuis le jour de leur insurrection.

Les Maltais avaient donc vu, la veille de notre arrivée, périr le dernier reste du malheureux régiment de Frohberg, et, comme je l'ai dit, l'impression avait été si profonde, que nous en avions été frappés à notre entrée dans la ville. Au reste, comme nous n'avions mis pied à terre que pour renouveler l'eau, aussitôt notre provision faite, nous remontâmes sur *le Trident*, et, comme le vent était favorable, le soir même nous remîmes à la voile.

Nous continuâmes de marcher vent arrière toute la nuit et la journée du lendemain, sans qu'une seule fois M. Burke reparût sur le pont; le soir, on releva le quart et on l'envoya coucher, comme d'habitude, dans la batterie de trente-six. Chacun était, depuis une heure à peu près, bercé dans son hamac par le roulis des vagues ioniennes, lorsqu'une balle siffla dans nos cordages et troua la voile du petit foc; elle fut suivie immédiatement d'une autre balle, qui se fit jour à travers notre voile de misaine. L'homme de garde s'était endormi, sans doute, et nous avions rencontré un bâtiment qui nous mettait sa carte; était-ce un vaisseau, une frégate, une chaloupe canonnière? C'est ce que l'on ignorait complétement, vu l'obscurité de la nuit. Au moment où je m'élançais sur le pont, une troisième balle frappait le cabestan. La première personne que je heurtai fut M. Burke, qui donnait quelques ordres contradictoires; surpris à l'improviste, sa voix n'avait pas sa fermeté accou-

tumée, et, pour la seconde fois, l'idée me vint que cet homme n'était pas réellement brave, et que ce n'était que par un effet moral qu'il parvenait à se commander à lui-même. Je fus encore confirmé dans cette opinion en entendant, sur le gaillard d'arrière, la voix ferme et précise du capitaine.

— Vite, à la manœuvre! criait le vieux loup de mer, qui, dans ces circonstances, retrouvait une énergie étrange. Sous les armes! chacun à son poste! Accrochez les hamacs! Où est le gardien des signaux? où est tout le monde?

Il y eut un instant de tumulte que je renonce à décrire; puis cette confusion s'organisa, et, en moins de dix minutes, tout le monde se trouva à son poste.

Pendant ce temps, nous avions fait une manœuvre qui nous avait mis hors de la vue de l'ennemi; mais, comme nous étions prêts à lui répondre, le capitaine ordonna de laisser porter droit sur lui. Au bout d'un instant, nous vîmes poindre dans la nuit ses voiles blanches, qui semblaient de légers nuages courant dans le ciel; au même instant, il s'illumina d'une ceinture de flamme; nous entendîmes craquer nos agrès, et quelques débris des vergues tombèrent sur le pont.

— C'est un brick! cria le capitaine. Ah! mon petit monsieur, je te tiens... Silence, avant et arrière! Holà! brick, continua-t-il avec son porte-voix, qui êtes-vous? Nous sommes *le Trident*, vaisseau de soixante-quatorze, de Sa Majesté Britannique.

Une voix, qui semblait être celle d'un esprit de la mer, traversa, un instant après, l'espace à son tour.

— Et nous, *le Singe*, sloop de Sa Majesté.

— Diable ! dit le capitaine.

— Diable ! répéta tout l'équipage.

Et chacun se mit à rire ; car, dans tout cela, il n'y avait eu personne de blessé.

Nous allions tirer sur les nôtres, comme ils avaient tiré sur nous, sans la sage précaution du capitaine ; et, probablement, nous ne nous serions reconnus qu'à l'abordage, en criant *hourra* ! dans la même langue. Le capitaine du *Singe* vint à bord, et nous fit ses excuses, qui furent acceptées autour d'une table à thé. Pendant ce temps, les hamacs redescendirent, les signaux disparurent, les canons retournèrent à leur place, et la partie de l'équipage qui n'était pas de quart reprit tranquillement son sommeil interrompu.

XIII

A peine étions-nous dans le port de Smyrne et avions-nous fait nos signaux de reconnaissance, que notre consul nous fit remettre une lettre par un canot. Cette lettre nous prévenait que, si notre destination était pour Constantinople, nous étions invités

à y transporter un Anglais de distinction, porteur d'une invitation des lords de l'amirauté à tout vaisseau anglais en station dans le Levant de le prendre à son bord, lui et sa suite. Le capitaine fit répondre qu'il était prêt à recevoir son noble passager, mais que celui-ci eût à se dépêcher, attendu qu'il n'avait jeté l'ancre que pour savoir s'il y avait quelque ordre du gouvernement qui le concernât, et qu'il comptait partir le même soir.

Vers les quatre heures, une barque se détacha du rivage et rama dans la direction du *Trident;* elle nous amenait notre passager, deux de ses amis et un domestique albanais. En mer, le moindre événement est un sujet de curiosité et de distraction; aussi tout l'équipage était-il sur les passavants pour recevoir nos hôtes. Celui qui monta le premier, comme si cette distinction eût été chez lui un droit, était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au front hautain, aux cheveux noirs et bouclés, aux mains de femme. Il était vêtu d'un uniforme rouge, orné de broderies et d'épaulettes de fantaisie, et portait un pantalon de peau collant avec des bottes par-dessus; tout en montant l'échelle, il donna, en grec moderne, qu'il parlait fort couramment, quelques ordres à son domestique. Dès le premier instant où je l'avais aperçu, mes yeux n'avaient pu se détacher de lui; je me souvenais vaguement d'avoir vu cette figure si remarquable, sans pouvoir cependant me rappeler où je l'avais vue, et le son de la voix ne fit que me

confirmer dans cette conviction. En arrivant sur le pont, le passager salua les officiers en se félicitant de se retrouver, après un an d'absence, au milieu de ses compatriotes. M. Burke répondit avec sa froideur habituelle à cette politesse, et, comme il en avait reçu l'ordre, conduisit les nouveaux venus dans la cabine du capitaine. Un moment après, M. Stanbow monta avec eux sur la dunette, et trouvant là rassemblé le corps entier des officiers, il s'avança vers nous, tenant par la main le jeune homme vêtu d'un habit rouge.

— Messieurs, nous dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter lord Georges Byron et ses deux amis, les honorables MM. Hobhouse et Ekenhead. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'avoir pour lui tous les égards dus à son talent et à sa naissance.

Nous nous inclinâmes. Je ne m'étais pas trompé : le noble poëte était le jeune homme que j'avais vu sortir enfant du collége d'Harrow-sur-la-Colline, le jour où j'y entrais, et dont, depuis ce temps, j'avais souvent entendu parler, parfois d'une manière étrange, et presque toujours d'une manière diverse.

Au reste, lord Byron était, à cette époque, plus connu par ses bizarreries que par son talent; on citait de lui vingt traits plus singuliers les uns que les autres, qui pouvaient aussi bien appartenir à un fou qu'à un homme de génie. Il se vantait de n'avoir jamais eu que deux amis, Mathew et Long, qui tous deux s'étaient noyés. Cela ne l'avait pas empêché de

continuer à se livrer avec fureur à l'exercice de la natation; au reste, il passait une partie de son temps à faire des armes et à monter à cheval. Ses orgies du château de Newstead étaient célèbres dans toute l'Angleterre, et par elles-mêmes et par la société que lui et son ours y recevaient, et qui se composait de jockeys, de boxeurs, de ministres et de poëtes, qui, vêtus de robes de moines, avaient pris l'habitude de passer toutes les nuits à boire du bordeaux et du champagne dans le crâne d'un vieil abbé monté en coupe. Quant à ses vers, il n'en avait encore publié que le volume intitulé *Heures d'oisiveté*, dont les meilleures pièces, déjà remarquables par leur grâce et leur forme, étaient bien loin d'annoncer cependant les éblouissantes merveilles de poésie que depuis il versa sur le monde. Aussi ce volume avait-il été cruellement critiqué par la *Revue d'Édimbourg*, et cette critique avait d'abord abattu le noble poëte au point de faire croire à un de ses amis, qui entrait chez lui au moment où il achevait de la lire, qu'il était malade ou qu'il venait de lui arriver quelque grand malheur. Mais presque aussitôt la réaction s'opéra; l'auteur blessé par la critique résolut de se venger par la satire. Sa fameuse *Épître aux critiques écossais* parut, et le poëte fut soulagé; puis, sa vengeance accomplie, lassé de tout, après avoir attendu inutilement que ceux qu'il avait cruellement insultés vinssent lui demander raison, il avait quitté l'Angleterre, avait visité le Portugal, l'Espagne, Malte, où

il avait pris querelle avec un officier de l'état-major du général Oakes, qui, au moment où il l'attendait sur la plage avec ses deux témoins, lui avait fait faire des excuses; de là, il était remonté aussitôt sur son vaisseau, et était parti pour l'Albanie, où il était arrivé après huit jours de traversée, disant adieu à la vieille Europe et aux langues chrétiennes; il avait fait cent cinquante milles pour aller saluer, à Tebelin, le fameux Ali-Pacha, qui, sachant d'avance qu'un Anglais de distinction devait le venir visiter, avait laissé des ordres pour qu'on lui préparât un palais, et pour qu'on mît à sa disposition des armes et des chevaux.

A son retour, Ali s'était empressé de le recevoir avec des honneurs tout particuliers et une affection extrême. Peut-être le terrible pacha, qui reconnaissait l'homme de race à ses cheveux frisés, à ses oreilles petites et à ses mains blanches, avait-il aussi des signes pour reconnaître l'homme de génie. Quoi qu'il en soit, son amitié pour lord Byron, qu'il avait prié de le considérer comme un père, et qu'il appelait son fils, était si grande, qu'il lui envoyait vingt fois par jour des sorbets, des fruits et des confitures. Enfin, après un mois de séjour à Tebelin, Byron était parti pour Athènes; arrivé dans la capitale de l'Attique, il avait pris un logement chez la veuve du vice-consul, mistress Theodora Macri, à la fille aînée de laquelle il adressa, en quittant la ville de Minerve, le chant qui commence par ces mots : « Vierge

d'Athènes, avant de nous séparer, rends-moi, oh! rends-moi mon cœur. » Enfin, il était parti pour Smyrne et y avait achevé, dans la maison du consul général, où nous l'avions pris, les deux premiers chants de *Childe-Harold,* commencés cinq mois auparavant à Janina.

Dès le jour de son arrivée à bord, j'avais rappelé à lord Byron la circonstance de sa sortie du collége d'Harrow, et, comme un des caractères de son esprit était la religion des premiers souvenirs, il avait longtemps causé avec moi des maîtres, de Wingfild, qu'il avait connu, et de Robert Peel, qui était son ami. Ce fut, du reste, pendant les premiers jours de notre connaissance, le seul sujet de nos conversations. Nous parlâmes ensuite de sujets généraux, et je lui racontai l'aventure du malheureux David et la révolte du régiment de Frohberg, qu'il connaissait en masse, mais dont aucun détail ne lui était parvenu; enfin nous en arrivâmes aux conversations intimes, et, comme je n'avais pas grand'chose à lui dire de moi, elles roulaient le plus ordinairement sur lui.

Autant que j'en pus juger dans ces heures d'abandon, le caractère du noble poëte était un mélange de sentiments opposés et souvent extrêmes : orgueilleux de sa naissance, de sa beauté tout aristocratique, de son adresse aux exercices du corps, il parlait presque toujours de ses prouesses de boxeur ou de maître d'armes, rarement de son génie. Dès cette

époque, quoiqu'il fût fort maigre, la crainte d'engraisser le tourmentait; peut-être voulait-il avoir ce trait de ressemblance avec Napoléon, dont il était fort enthousiaste à cette époque, et dont il imitait la signature par les deux initiales de son nom de baptême et de son nom de famille, N. B., Noël Byron. Il avait conservé, de ses lectures d'Young, un amour des impressions funèbres qui, appliqué à la vie antipoétique des sociétés modernes, avait quelquefois son côté ridicule; il le sentait lui-même et parlait quelquefois, en haussant les épaules, de ces fameuses nuits de Newstead, où lui et ses amis avaient essayé de ressusciter à la fois les compagnons de Henri V et les brigands de Schiller. Comme, au fond du cœur cependant, il avait besoin de ce merveilleux que lui refusait la civilisation, il l'était venu chercher sur cette terre des vieux souvenirs, au milieu de ces populations errantes, au pied de ces montagnes aux noms sublimes qui s'appellent l'Athos, le Pinde et l'Olympe. Là, il semblait à son aise, l'air qu'il respirait était celui qui convenait à sa poitrine; il avait semé sur son chemin juste assez de dangers pour tenir constamment éveillés la curiosité et le courage. Aussi, depuis son départ d'Angleterre, il vivait, disait-il, comme marchait notre vaisseau, toutes voiles dehors.

Après moi, l'être vivant de tout l'équipage qu'il avait pris le plus en affection était l'aigle que j'avais blessé à Gibraltar, et qui se tenait presque toujours

perché sur le bord de la chaloupe amarrée au pied du grand mât. Depuis l'arrivée de lord Byron à bord du *Trident*, il s'était fait un grand changement dans l'ordinaire de Nick; c'était le noble lord qui s'était chargé de fournir aux besoins de son appétit et de lui servir lui-même ses repas, qui se composaient maintenant de pigeons et de poules, tués d'abord par le cuisinier et loin des yeux de lord Byron, qui ne pouvait souffrir voir égorger un animal quelconque. Il me raconta qu'en allant à la fontaine de Delphes, il avait vu, ce qui est fort rare, une troupe de douze aigles prendre leur essor, et que ce présage, qui lui était accordé sur la montagne consacrée au dieu de la poésie, lui avait donné l'espérance que la postérité le saluerait poëte, comme avaient semblé le faire ces nobles oiseaux. Au bord du golfe de Lépante, près de Vostizza, il avait tiré aussi sur un aiglon qu'il avait blessé, mais qui, malgré ses soins, était mort quelques jours après. De son côté, Nick paraissait fort reconnaissant des attentions que lui prodiguait son pourvoyeur, et, dès qu'il l'apercevait, il jetait un cri de joie et battait de l'aile. Aussi lord Byron le touchait-il avec une confiance que ne partageait personne, et jamais Nick ne lui fit la moindre égratignure. Cette conduite, à ce que prétendait le noble poëte, était la plus sûre à tenir vis-à-vis des animaux sauvages ou féroces. Ce procédé lui avait réussi pour Ali-Pacha, pour son ours et pour son chien Boastwain, qui était mort de la rage sans qu'il

eût cessé de le caresser et de lui essuyer avec ses mains nues la bave mortelle qui coulait de sa gueule.

L'homme auquel lord Byron me paraissait le plus ressembler de caractère était Jean-Jacques Rousseau. Je me hasardai un jour à le lui dire, et je vis, à l'empressement avec lequel il se mit à repousser cette prétendue ressemblance, que le parallèle ne lui était pas agréable. Au reste, me disait-il, je n'étais pas le premier qui lui eût fait un pareil compliment; et il appuya sur ce mot, sans donner cependant à son accent une signification précise. Comme je vis que la discussion allait probablement faire jaillir quelque trait de caractère, je persistai dans mon opinion.

— Au reste, me dit-il, mon jeune ami, vous voilà atteint d'une maladie que je communique, à ce qu'il paraît, à tout ce qui m'entoure. On ne m'a pas plus tôt vu, qu'on me compare; chose fort humiliante pour moi, puisque la première probabilité qui ressort de là est que je n'ai pas assez d'originalité pour être moi-même. Je suis l'homme du monde qu'on a le plus comparé. On m'a comparé à Young, à l'Arétin, à Timon d'Athènes, à Hopkins, à Chénier, à Mirabeau, à Diogène, à Pope, à Dryden, à Burns, à Savage, à Chatterton, à Churchill, à Kean, à Alfieri, à Brummel, à un vase d'albâtre éclairé en dedans, à une fantasmagorie et à un orage. Quant à Rousseau, c'est peut-être l'homme auquel je ressemble le moins. Il écrivait en prose, j'écris en vers; il était du peuple, je suis de l'aristocratie; il était philosophe, je déteste

la philosophie; il publia son premier ouvrage à quarante ans, j'ai écrit le mien à dix-huit; son premier ouvrage lui valut les applaudissements de tout Paris, le mien m'a valu la critique de toute l'Angleterre; il s'imaginait que tout le monde conspirait contre lui, et, à la manière dont tout le monde me traite, ce serait à croire que le monde s'imagine que c'est moi qui conspire; il aimait la botanique par science, je n'aime les fleurs que par instinct; il avait une mauvaise mémoire, j'en ai une excellente; il composait avec peine, j'écris sans une rature; il ne sut jamais monter à cheval, ni faire des armes, ni nager: je suis un des meilleurs nageurs qui existent, assez fort sur l'escrime, surtout quand je manie la claymore; bon boxeur, et la preuve, c'est qu'un jour, chez Jackson, j'ai renversé Purling et lui ai démis la rotule; enfin je suis cavalier passable, quoique assez timide, ayant eu une côte enfoncée dans mon cours de voltige. Vous voyez bien que vous êtes fou, et que je ne ressemble en rien à Rousseau.

— Mais, lui répondis-je, Votre Seigneurie ne parle là que de contrastes extérieurs, non des rapprochements que l'on peut fonder sur des rapports d'âme et de talent.

— Ah! pardieu! s'écria-t-il, je serais curieux de connaître ceux-là, monsieur John.

— Puis-je vous les dire sans crainte de vous blesser?

— Dites, dites.

— Eh bien, la réserve habituelle de Rousseau, son peu de foi dans l'amitié, sa défiance des hommes, son dédain pour la justification intime et sa disposition à prendre le public en masse pour confident, ont certainement quelque rapport avec la marche de votre génie. Enfin Rousseau a écrit ses *Confessions*, espèce de statue de lui-même qu'il a exposée sur le piédestal de son orgueil, au grand jour de la publicité; et vous venez de me lire deux chants de *Childe-Harold* qui m'ont bien l'air d'être un buste ébauché de l'auteur des *Heures d'oisiveté* et de l'*Épître aux critiques écossais*.

Lord Byron réfléchit quelques minutes :

— Au fait, dit-il en souriant, vous pourriez bien être celui de tous mes juges qui s'est approché le plus de la vérité; et, dans ce cas, elle n'a rien que de flatteur. Rousseau était un grand homme, et je vous remercie, monsieur John. Vous devriez tâcher d'écrire dans une revue, cela me donnerait l'espoir d'être jugé, une fois par hasard, selon mes mérites.

Toute cette conversation, qui était pour moi d'un immense intérêt, se tenait au milieu du plus beau pays du monde, pendant que nous voguions à travers ces milliers d'îles jetées, comme des corbeilles de fleurs, sur la mer qui vit naître Vénus. Au bout de quelques jours, quoique nous eussions le vent contraire, nous avions côtoyé Scio, la terre des parfums, et doublé Mételin, l'ancienne Lesbos; enfin, une semaine après notre départ de Smyrne, nous décou-

vîmes la Troade, avec Ténédos, sa sentinelle avancée, et nous vîmes s'ouvrir le détroit auquel Dardanus a donné son nom. Nous étions en admiration devant le magnifique paysage qui se déployait sous nos yeux, lorsqu'un coup de canon parti du fort vint nous tirer de notre contemplation; une frégate turque nous héla, et deux canots montés par quelques soldats et un officier s'approchèrent de notre bâtiment pour s'assurer si nous n'étions pas un vaisseau russe naviguant sous les couleurs d'Angleterre. Nous justifiâmes de notre commission; mais nous n'en reçûmes pas moins l'invitation d'attendre à l'entrée du détroit un firman de la Porte qui nous autorisât à approcher de la cité sacrée. Nous nous soumîmes à cette formalité, quelque désobligeante qu'elle nous parût; deux personnes, au reste, étaient enchantées de ce retard : c'étaient lord Byron et moi. Il sollicita la permission de descendre à terre; je réclamai le commandement de la barque qui devait l'y conduire, et, le consentement du capitaine ayant été facilement obtenu, nous résolûmes, dès le lendemain, de visiter les champs *où fut Troie.*

A peine lord Byron eut-il mis le pied sur la barque, qu'il me pria, dans son impatience, de faire prendre à la voile le plus de vent possible; je lui fis remarquer que, sur cette mer aux lames courtes et où se fait ressentir encore le courant du détroit, il nous exposait à chavirer. Il me demanda alors si je ne savais pas nager. Comme je vis dans cette demande une espèce de doute sur mon courage, j'invitai, pour toute

réponse, le noble lord à ôter son habit pour être moins gêné en cas d'accident, et j'exposai au vent jusqu'au dernier pouce de toile. Contre mon attente, et grâce à l'adresse du timonier, la petite embarcation, voguant, se culbutant, soulevant sa proue, montrant sa quille, nous débarqua sains et saufs derrière le promontoire de Sigée, appelé aujourd'ui le cap Janissaire.

En un instant, nous fûmes tous au haut de la colline où la tradition place les restes d'Achille, et dont, par vénération, Alexandre, lors de son expédition dans l'Inde, fit trois fois le tour, le corps nu et la tête couronnée de fleurs. A quelques toises de cette prétendue tombe, on distinguait les ruines d'une ville, qu'un moine grec ne manqua pas de nous désigner comme les restes de Troie; mais, malheureusement pour lui, du lieu où nous étions, nous apercevions la vallée où cette ville devait être située entre le mont Ida et les montagnes de Kifkalasie. Au fond de cette vallée coule un ruisseau qui n'est autre que le fameux Scamandre, qu'Homère, sous le nom de Xanthus, place au rang des dieux; un peu au-dessus d'un village appelé Énai, le Simoïs vient le joindre, et alors seulement, grâce à cette réunion, il prend l'apparence d'un fleuve. Nous nous dirigeâmes vers cette vallée, où nous fûmes arrivés en moins d'une demi-heure; lord Byron s'assit sur un fragment de rocher, MM. Ekenhead et Hobhouse se mirent à chasser des bécassines, comme ils auraient pu faire dans les marais de Cornouailles,

et moi, je m'amusai à mesurer le géant homérique en sautant par-dessus. Au bout d'une heure, lord Byron était plus incertain que jamais sur l'endroit positif où était située la ville de Priam, MM. Hobhouse et Ekenhead avaient tué une vingtaine de bécassines et trois façons de lièvres assez semblables à ceux d'Europe, et moi, j'étais tombé trois fois, non pas dans l'eau, mais dans cette vénérable vase qui servait autrefois de couche aux jeunes filles qui venaient offrir leurs premières faveurs au fleuve.

Nous nous réunîmes alors, et, comme lord Byron avait résolu de suivre les rives du Scamandre jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer, nous nous remîmes en route, après avoir pris toutefois la précaution de faire dire à la barque de suivre la côte et de nous attendre au cap Yénihisari. A Bornabachi, nous fîmes halte pour déjeuner; puis nous repartîmes, et, une heure après, nous étions au bord du détroit, à l'endroit même où il se resserre entre le nouveau château d'Asie et le cap Grec. Arrivé là, l'envie prit à lord Byron de renouveler l'exploit de Léandre, et de traverser à la nage le détroit, qui peut avoir en cet endroit à peu près une lieue de largeur. Nous essayâmes de le dissuader de cette folie; mais tout ce que nous pûmes dire ne servit qu'à le faire persister davantage dans sa résolution, qu'il aurait probablement abandonnée comme une plaisanterie, si nous ne l'avions pas contredite; car la force de volonté, chez lord Byron, avait quelque chose

de l'entêtement d'un enfant ou d'une femme. Au reste, cette persévérance constituait une partie de son génie. On lui refusait le talent de versificateur, il s'obstina, et devint poëte; la nature l'avait créé estropié, il lutta contre cette difformité, et passa pour un des plus beaux hommes de son temps. Nous lui faisions observer qu'il avait chaud, qu'il venait de déjeuner et que le courant était rapide; peu s'en fallut qu'il ne se jetât à l'eau tout couvert de sueur et sans attendre une minute. Faire changer d'avis à lord Byron, c'était essayer de soulever une montagne et de la transporter d'Asie en Europe.

Cependant, à force de prières, j'obtins de lui qu'il attendrait que la barque fût arrivée : j'y trouvais un double avantage, celui de lui laisser le temps de se refroidir et de digérer, et celui de pouvoir l'accompagner à quelques pas, ce qui ôtait à l'entreprise tout danger réel. Je montai, en conséquence, sur le point le plus élevé de la côte, et, comme la barque était à son poste, je lui fis signe d'arriver. Lorsque je revins, lord Byron était déjà tout nu; dix minutes après, il était à la mer, et je le suivais à la distance de dix pas. Pendant trois quarts d'heure, à peu près, la chose alla à merveille, et il fit, sans trop dévier de son chemin, les deux tiers de la route; mais alors je m'aperçus, à la manière dont il élevait la poitrine presque entièrement au-dessus de l'eau, qu'il commençait à se fatiguer. Je le lui dis, et voulus ramer de son côté; mais il me fit signe de la tête de m'éloi-

et moi, je m'amusai à mesurer le géant ho
sautant par-dessus. Au bout d'une heur
était plus incertain que jamais sur l'en
était située la ville de Priam, MM. H
head avaient tué une vingtaine de
façons de lièvres assez semblab
et moi, j'étais tombé trois fo
mais dans cette vénérable
de couche aux jeunes fill
premières faveurs au fle

Nous nous réunîme
avait résolu de suivre
l'endroit où il se
mîmes en route,
caution de faire
de nous atten
nous fîmes
times, et,
détroit, à
nouveau
l'envi
Léar
pe
g
solution prise, nous revînmes au vaisseau.

; il attribuait
rapidité du courant,
ait un endroit moins res-
rait plus grande, il est vrai,
moins forte. Il fut donc résolu que,
, nous irions à Abydos, et que lord Byron
rait son entreprise, à l'endroit même où
e avait si souvent accompli la sienne. Cette

Le lendemain, nous étions à terre au point du jour. Nous prîmes des chevaux au petit village de Renne-Keni, et, formant une cavalcade digne de figurer sur les boulevards de Paris, ou dans la rue du Corso, un jour de carnaval, nous laissâmes à notre

moulins, les cabanes et les fontaines qui
e, pour remonter la côte d'Asie. Le
l, quoique nous fussions arrivés au
l'hiver d'Europe; une poussière
blait un tourbillon de cendre
ieds de nos chevaux, et nous
d'atteindre un bois de cy-
ute, plein d'ombre et de
deux cents pas, à peu
e cavaliers turcs en
bataille. Des cris
ribuer à des go-
pas vu aussi distinc-
aient, nous saluèrent d'un
ue de nous ne put comprendre,
conséquent, personne ne répondit.
regardions incertains sur ce que nous de-
faire, lorsque lord Byron donna l'exemple, en mettant son cheval au galop et en s'avançant sur le bois, dont il paraissait tout à fait décidé à disputer la jouissance à ses possesseurs. A ce mouvement hostile, tous les sabres furent tirés du fourreau, et les pistolets des ceintures. Lord Byron venait d'en faire autant, lorsque notre guide se jeta au-devant de son cheval et l'arrêta; puis, courant à toutes jambes et seul vers les Turcs, il leur expliqua que nous étions des voyageurs anglais, et que nous visitions la Troade dans les intentions les plus pacifiques. Ces messieurs nous avaient pris pour des Russes, la Porte étant en

guerre, en ce moment, avec la Russie. Comment nous étions venus des faubourgs de Moscou au détroit des Dardanelles, voilà ce qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de se demander à eux-mêmes. Une pareille demande eût exigé quelques secondes de réflexion, et un Turc rêve toujours, mais ne réfléchit jamais.

C'était, au reste, une scène admirablement guerrière et poétique, que cet escadron turc se préparant à combattre. Comme les animaux féroces, ils semblaient respirer le sang; leurs épaisses moustaches se hérissaient; au lieu de rester silencieux, impassibles et froids, comme ces murailles humaines qui forment nos armées d'Occident, ils faisaient piaffer leurs chevaux et semblaient s'exciter, comme fait, dit-on, le lion en rugissant et en battant ses flancs avec sa queue. Au reste, ces vestes couvertes d'or, ces turbans mobiles, ces chevaux arabes avec leurs housses de velours, donnaient, sous le rapport de l'effet pittoresque, une merveilleuse supériorité à cette troupe sur les plus beaux régiments français ou anglais que nous eussions jamais vus. Pendant ce moment d'hésitation, dont nous ignorions encore quelle serait l'issue, je jetai les yeux sur lord Byron. Quoique ses joues fussent fort pâles, ses yeux étincelaient, et ses lèvres crispées laissaient apercevoir deux rangées de dents magnifiques. On voyait que le loup scandinave n'aurait pas été fâché d'en venir aux coups avec les tigres d'Orient. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Notre guide fit entendre raison à l'officier turc, les sabres

se replongèrent dans le fourreau, les pistolets rentrèrent dans leur ceinture, et les moustaches hérissées et menaçantes se couchèrent insensiblement le long des lèvres. On nous fit signe d'avancer, et en un instant nous nous trouvâmes amicalement mêlés à ceux que, cinq minutes auparavant nous regardions comme des ennemis.

Lord Byron avait bien raison de tenir à se reposer dans le bois : il y régnait une fraîcheur délicieuse, entretenue par un petit ruisseau qui le traversait comme un filet d'argent. Nous nous assîmes au bord de ce fleuve sans nom, qui va orgueilleusement se jeter dans la mer, comme un Rhône ou un Danube, et nous tirâmes les provisions du panier. Elles consistaient en vins de Bordeaux et de Champagne, et en un pâté colossal, fait avec le gibier tué la veille. Je ne me rappelle pas avoir fait, dans un plus beau site et en meilleure compagnie, un plus merveilleux déjeuner. Lord Byron était d'une humeur charmante. Il nous raconta tout son séjour à Tebelin, ses relations avec Ali, commnet celui-ci l'avait pris dans une affection étrange ; il finit par m'offrir, pour Ali, des lettres que j'acceptai à tout hasard, sans présumer qu'elles me seraient jamais utiles, et bien plutôt pour avoir un autographe de notre poëte qu'une recommandation pour le vieux pacha.

Aussitôt le repas terminé, nous nous remîmes en route, et, au bout de deux heures, nous étions dans un misérable village que son passé mythologique sou-

tient seul, en y amenant de temps en temps quelques voyageurs curieux ou quelques amants intrépides. A notre grand étonnement, nous y trouvâmes un consul anglais. Ce consul anglais était un juif italien, marié à une Grecque épirote. Soit dénûment réel, ce qui est assez improbable, la Grande-Bretagne laissant rarement ses agents dans le besoin, soit saleté native, ce malheureux n'était vêtu que de haillons, et ces haillons étaient couverts eux-mêmes des insectes les plus immondes, qui paraissaient y vivre dans une tranquillité qui faisait le plus grand honneur à la religion pythagoricienne de leur hôte. Nous échappâmes aussi vite que possible aux civilités dont nous accablait notre représentant, et nous nous rendîmes au bord de la mer, où devait être faite la deuxième épreuve. Cette fois, M. Ekenhead tentait l'entreprise avec lord Byron. J'avais grande envie de me mettre aussi de la partie; la chose ne me paraissait pas très-difficile, vu que la distance n'est guère, d'Abydos à Sestos, que d'un mille et demi; mais je devais veiller, de la chaloupe, sur la vie de mes deux nobles compatriotes, et la responsabilité était trop grande pour me permettre d'agir légèrement.

Tous deux nageaient bien, et, quoique lord Byron fût réellement plus fort dans cet exercice que M. Ekenhead, celui-ci, au premier coup d'œil, semblait avoir la supériorité : cela tenait au défaut de conformation du pied de lord Byron, qui ne lui permettait pas de repousser l'eau d'une manière parfai-

tement égale, et le faisait à la longue légèrement dévier de sa route, même dans une eau calme, à plus forte raison dans un courant. Comme la veille, je le suivais à trois distances de rames; mais, cette fois, soit qu'il fût excité par l'émulation, soit qu'effectivement le courant fût moins rapide au-dessus des Dardanelles qu'au-dessous, il gagna l'autre rive en une heure dix-huit minutes; il est vrai qu'il dévia au point de n'aborder que trois milles au-dessous de l'endroit qu'il voulait atteindre. M. Ekenhead avait atteint le bord huit minutes avant lui. Quant à nous, comme nous ne pouvions toucher la terre d'Europe sans enfreindre les lois turques, nous nous tînmes à une portée de fusil de la côte.

Lord Byron, mal remis de sa tentative de la veille, était tellement harassé en touchant le bord, qu'il resta étendu sur le sable, presque sans connaissance. Un pauvre pêcheur qui raccommodait ses filets, et qui, de temps en temps, avait levé les yeux sur ces deux hommes, dont il ne pouvait comprendre l'intention, vint à lui quand il le vit ainsi haletant, et lui offrit de venir prendre quelque repos dans sa cabane. J'ai déjà dit que Byron parlait le romaïque: il comprit donc l'offre qui lui était faite, et répondit, dans la même langue, qu'il l'acceptait. M. Ekenhead désirait rester près de lui; mais Byron ne voulait pas renoncer à ce qu'offrait d'aventureux la situation: il exigea que son ami le laissât seul. Je fis un paquet de ses habits, que j'attachai sur ma tête, et, me met-

tant à l'eau à mon tour, j'allai les lui porter; puis, nous revînmes avec M. Ekenhead, qui, de son côté, était si fatigué, qu'à peine il put nager jusqu'à la barque, quoiqu'elle ne fût éloignée que de trois cents pas. Comme nous y remontions, lord Byron nous cria de ne pas être inquiets de lui, si nous ne le voyions pas revenir le lendemain.

Le Turc n'avait aucune idée du rang ni de l'importance de son hôte, ce qui ne l'empêcha point d'avoir pour lui tous les soins que lui commandait l'hospitalité, la seule déesse antique qui soit restée debout en Orient des six mille divinités de l'Olympe. Au reste, lui et sa femme firent si bien, qu'au bout de cinq jours, il fut complétement rétabli; alors il résolut de profiter d'une barque qui retournait à Ténédos, pour rejoindre le vaisseau. Au moment de partir, son hôte lui donna un grand pain, un fromage et une outre remplie de vin; il le força d'accepter quelques pièces de monnaie, dont chacune avait à peu près la valeur de vingt centimes, et lui souhaita un bon voyage. Byron reçut, comme un don sacré, tout ce que lui offrait le pauvre Turc, et se borna à lui faire un simple remercîment; mais à peine arrivé sur le vaisseau, où nous commencions à être fort inquiets de lui, il expédia son fidèle Stéfano, le serviteur même qui lui avait été donné par Ali-Pacha, pour aller, de sa part, porter au pêcheur un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets, six livres de poudre et douze aunes d'étoffe

de soie pour sa femme. Tout cela fut remis le jour même à ce brave homme, qui ne pouvait comprendre qu'on fît un aussi riche présent pour une aussi pauvre hospitalité. Aussi, le lendemain, le malheureux, ne voulant pas laisser son hôte sans remercîment pour toutes les belles choses qu'il lui avait envoyées, se détermina-t-il à traverser à son tour l'Hellespont; il lança donc sa barque et gagna le large; mais, comme il arrivait au milieu du canal, il s'éleva un coup de vent terrible qui le fit chavirer, et, comme il était moins bon nageur que lord Byron et M. Ekenhead, il se noya avant de gagner le bord.

Nous apprîmes cette triste nouvelle deux jours après, et lord Byron en éprouva une douleur profonde. Il envoya aussitôt cinquante dollars à la pauvre veuve, avec son adresse à Londres, le tout écrit en romaïque, en lui faisant dire, qu'en toute circonstance, elle pouvait compter sur lui. Il voulait aller, en personne, la visiter le lendemain; mais, le soir même, nous reçûmes le firman tant attendu, qui nous ouvrait enfin le passage des Dardanelles; comme il avait mis huit jours à venir, le capitaine était pressé de regagner le temps perdu. Nous appareillâmes donc à l'instant, et, le surlendemain, vers trois heures de l'après-midi, nous jetions l'ancre devant la pointe du Sérail.

XIV

Pendant ces deux jours de navigation, l'Asie, à notre droite, et l'Europe, à notre gauche, avaient déployé un si splendide tableau, que nous fûmes tentés de nous demander, en arrivant à la pointe du Sérail, où était cette magnifique Constantinople tant vantée par les voyageurs, et qui dispute au golfe de Naples la royauté pittoresque du monde. Mais, quand, pour conduire le capitaine à l'ambassade anglaise, située dans le faubourg de Galata, nous eûmes passé du vaisseau dans la yole, et, doublant la pointe du Sérail, longé la Corne d'or, la ville impériale se déroula enfin à nos yeux, sur le penchant de sa vaste colline, avec son amphithéâtre de maisons, ses palais aux dômes dorés, ses cimetières, dont un sombre bois de cyprès ombrage les sépultures, et nous reconnûmes alors la belle courtisane d'Orient, qui rendit Constantin infidèle à Rome, en l'enchaînant, comme eût fait une néréide, avec l'écharpe azurée de ses eaux.

Il n'eût point été prudent, à cette époque, de traverser les rues de Galata sans être accompagné d'une garde; aussi M. Adair, qui connaissait déjà notre arrivée, avait-il envoyé au-devant de nous un janissaire, dont la présence indiquait que nous étions

sous la protection du sultan. Dans ce pays, où tout le monde est armé, jusqu'aux enfants, les rixes sont fréquentes et se vident sur-le-champ; la justice intervient presque toujours trop tard, pour qu'elle puisse faire autre chose que venger la mort de la victime : il était donc important, dans le moment d'irritation où se trouvait Constantinople à l'égard des Grecs et des Russes, de nous désigner bien clairement comme appartenant à une nation amie.

Nos marins restèrent dans la chaloupe, sous la surveillance de James, et M. Stanbow, lord Byron et moi, nous nous acheminâmes vers l'ambassade. A moitié chemin, à peu près, nous trouvâmes la rue tellement encombrée, que nous n'aurions su comment nous ouvrir un passage, si notre janissaire, qui portait un bâton à la main, n'eût frappé sur cette muraille humaine avec tant de force et de persistance, qu'il parvint à y pratiquer une brèche. Cette agglomération était causée par un Grec que l'on conduisait au supplice, et qui traversait la grande rue entre deux bourreaux; nous arrivâmes juste pour le voir passer. C'était un beau vieillard à la barbe blanche, qui marchait d'un pas grave et assuré, regardant sans crainte et sans orgueil toute cette populace qui le poursuivait de ses cris et de ses malédictions. Cette vue nous impressionna tous fortement, mais surtout lord Byron, qui demanda aussitôt à notre interprète si, par l'intervention de l'ambassadeur, ou en payant une forte somme, on ne pourrait pas sauver ce malheureux;

mais l'interprète, d'un air effrayé, mit un doigt sur sa bouche, en faisant signe au noble poëte de garder le silence. Cette recommandation, si pressante qu'elle fût, ne put empêcher lord Byron, lorsque le vieillard passa devant lui, de lui crier, en romaïque : *Courage, martyr!* A cette voix consolatrice, le Grec se retourna, et, à défaut des mains, levant les yeux au ciel, il indiqua qu'il était préparé à mourir. Au même moment, un autre cri se fit entendre derrière une jalousie en face de nous; des doigts passèrent à travers le treillage qu'ils ébranlèrent un instant. A ce cri, qui semblait poussé par une voix connue, le vieillard tressaillit et s'arrêta; mais un des bourreaux le poussa par derrière avec la pointe de son yatagan. En voyant le sang jaillir, lord Byron fit un mouvement, et, moi-même, je portai la main à mon poignard. Aussitôt M. Stanbow, qui comprit notre intention, nous saisit le bras à tous deux :

— Pas un mot, ou vous êtes morts, nous dit-il en anglais.

Et il nous montra le janissaire qui commençait à nous regarder de travers; puis, nous retenant ainsi, il attendit que le cortége fût passé.

Bientôt la rue se trouvant libre, nous continuâmes notre route vers l'ambassade, où nous arrivâmes au bout de dix minutes, encore tout pâles et tout émus. Le motif pour lequel nous étions venus à Constantinople n'existait plus, même avant notre arrivée. Les satisfactions que nous devions appuyer par notre

présence étaient accordées, et notre ambassadeur avait obtenu, au nom du gouvernement britannique, toutes les excuses qu'il avait exigées. L'entretien politique de M. Stanbow et de M. Adair fut donc court, de sorte qu'au bout d'un instant nous fûmes introduits, et lord Byron fut présenté. Après les compliments d'usage, il s'empressa de demander à M. Adair quel crime avait commis le vieillard que nous venions de voir mener au supplice. M. Adair sourit tristement. Le vieillard avait commis trois crimes énormes, dont un seul, aux yeux des Turcs, méritait la mort : il était riche; il rêvait l'affranchissement de son pays; enfin, il se nommait Athanase Ducas, c'est-à-dire qu'il était l'un des derniers descendants de la race royale qui avait régné au XIII^e^ siècle. Vaincu par les sollicitations de ses amis, il avait d'abord quitté Constantinople; puis, au bout de quelques mois, ne pouvant résister au désir de revoir sa famille, il s'était hasardé à revenir; le soir même de son retour à Galata, il avait été arrêté; sa fille, que l'on citait comme un trésor de beauté, avait été enlevée et vendue, pour vingt mille piastres, à un riche Turc; et sa femme, chassée de son palais, qui avait été confisqué au profit du Grand Seigneur, n'avait pu obtenir de partager ni la captivité de sa fille, ni la mort de son mari : elle avait demandé asile à plusieurs maisons grecques, dont les portes s'étaient fermées à sa vue. Enfin, M. Adair lui avait fait dire que l'ambassade d'Angleterre lui offrait une hospitalité inviolable et sacrée;

la pauvre femme avait accepté avec reconnaissance cette offre généreuse; mais, depuis la veille au soir, elle avait disparu, et l'on ignorait le lieu de sa retraite.

M. Adair invita lord Byron à demeurer à l'ambassade pour tout le temps qu'il resterait à Galata; celui-ci, craignant de ne pas être assez libre, refusa constamment, et pria M. Adair de s'intéresser à ce qu'on lui trouvât une petite maison turque, dans laquelle il pût vivre tout à fait à la manière du pays. Il acceptait, au reste, le patronage diplomatique qui lui était offert, pour le cas où M. Adair aurait quelque audience du sultan, qu'il parviendrait ainsi à voir de près, comme attaché à l'ambassade : notre arrivée à Constantinople rendait cet événement plus que probable.

Nous quittâmes M. Adair au bout d'une heure d'une causerie aussi cordiale qu'attachante, et nous reprîmes notre chemin à travers les rues de Galata, toujours conduits par notre janissaire. Cependant nous reconnûmes bientôt qu'il prenait un autre chemin que celui par lequel nous étions venus; nous allions en demander la cause à notre interprète, lorsque celui-ci, devinant notre intention, nous montra du doigt, au centre de la place où nous venions d'entrer, un groupe informe qui nous causa un frisson involontaire, sans que nous pussions deviner encore de quoi il se composait. A mesure que nous en approchions, l'objet prenait une forme humaine; nous distinguâmes bientôt un cadavre agenouillé et

décapité, ayant sa tête entre ses cuisses ; enfin, nous reconnûmes que cette tête était celle du vieillard que nous avions vu passer il y avait une heure ; près du corps, une femme était assise, le front appuyé dans ses deux mains, pareille à la statue de la Douleur. De temps en temps, elle quittait cette attitude pour étendre la main vers un bâton posé à côté d'elle, et chasser les chiens qui venaient lécher le sang ; cette femme, c'était la veuve du martyr, celle-là qui s'était sauvée, la veille même, de l'ambassade, et qu'on n'avait pas revue. Le changement de route qui nous avait étonnés était une attention de notre janissaire : il avait voulu, sans doute, nous donner une idée de la clémence de son gracieux maître, en nous faisant passer devant ce terrible spectacle.

Nous étions arrivés à Constantinople dans un bon moment, et nous y débutions comme des héros des *Mille et une Nuits*. Cette tête tranchée, cette fille esclave, cette femme veuve, tout cela me semblait un rêve, et la vue des costumes merveilleux qui nous entouraient entretenait mon illusion. A Constantinople, on n'aperçoit ni pauvres, ni haillons ; tous les vêtements semblent tissus pour un peuple de princes ; l'habit d'un paysan turc est aussi élégant que celui d'un officier de hussards français ; la femme du plus petit marchand a des fourrures d'hermine, et porte, pour rester chez elle, plus de bijoux que n'en étale, à Londres, la femme d'un membre des communes qui va en soirée chez un

lord. Il y a dans chaque famille un costume héréditaire, qui se transmet de père en fils, comme les diamants en Allemagne, qu'on ne revêt que les jours de grande solennité, et qui se nomme le *cairam*. Après cette fête, on le plie, et il ne revoit le jour qu'à la fête prochaine. Ce costume est le même qu'on portait du temps de Mahomet II ou d'Orcan ; car, à Constantinople, la mode est immobile. Cependant, tout en partant d'un même principe et en respectant toujours le fond, elle a des variétés infinies dans ses détails. Un œil exercé reconnaît du premier coup, au milieu de la foule, le dandy turc, aux yeux duquel la toilette est une affaire aussi sérieuse qu'elle l'est à Londres pour le promeneur de Saint-James, et à Paris pour l'habitué du boulevard de Gand. La forme à donner à la barbe, les plis à imposer au turban, la courbe des babouches jaunes, les demi-tons du *guibeth*, les arabesques des pistolets et les ornements des canjiars, ne sont pas des affaires moins graves pour l'élégant osmanli que pour nos plus brillants merveilleux. Le turban surtout est la partie du costume la plus soumise à l'influence du caprice ; c'est, pour les Turcs, l'objet d'un travail aussi compliqué que la cravate pour un Parisien. Il y a des turbans à la candiote, à l'égyptienne, à la stambouline ; le Syrien se reconnaît à son turban rayé, l'émir d'Alep à son turban vert, le Mamelouk à son turban blanc. Constantinople, au reste, comme tous les grands centres de population, forme une

mosaïque d'hommes, dont les Occidentaux, avec leurs habits pauvres et sévères, sont les pierres les moins précieuses.

Je ne sais l'effet que produisit sur mes compagnons cette vue étrange; mais, quant à moi, je revins au bâtiment en proie à une espèce de fièvre. Lord Byron lui-même, malgré son affectation de froideur, paraissait fort ému, et je suis convaincu que, s'il n'avait pas, dès cette époque, joué au grand homme, il se serait laissé, comme moi, aller à ses impressions. Il est vrai que le noble voyageur était déjà depuis près d'un an hors de l'Angleterre, qu'il avait passé six mois de cette année en Grèce, et que ces six mois l'avaient préparé au spectacle qui se déroulait sous nos yeux. Mais il en était de moi tout autrement : absent depuis deux mois à peine, j'avais, presque sans transition, sauté de la vie ordinaire dans ce monde étrange, où j'étais toujours dans l'attente d'un événement imprévu et extraordinaire.

La journée se passa cependant sans autre événement que la visite à bord de quelques-uns des Turcs oisifs et désœuvés qui constituent, à Constantinople, cette partie honorable de la société qu'on désigne à Paris sous le nom significatif de gobe-mouches. Leurs longues pipes traînaient sur le pont; et, comme nous avions un chargement de poudre assez considérable, vu qu'en partant de Londres nous ne savions pas encore dans quelle disposition nous trouverions la Sublime Porte, on ne put qu'après une

très-longue négociation leur faire comprendre qu'il était défendu de fumer à bord. Lorsqu'ils eurent compris ce que nous exigions d'eux, ils parurent fort surpris que nous prissions des précautions contre un malheur, puisque, si Mahomet avait décidé que ce malheur dût arriver, toutes les précautions du monde ne pourraient rien contre lui. Ayant pris notre invitation pour une impolitesse, ils allèrent donc s'asseoir, de mauvaise humeur et les jambes croisées, sur nos caronades. C'était contre la consigne ; aussi le maître canonnier les fit-il prier de déloger au plus vite. Ce manque d'hospitalité acheva de les choquer, au point qu'ils ne voulurent point demeurer plus longtemps avec nous. Ils descendirent tous gravement dans la chaloupe qui les avait amenés, et le dernier, au moment de mettre le pied sur l'échelle, se retourna, et, avec une expression de mépris profond, cracha sur le pont. Cette dernière infraction pensa lui coûter cher. Bob, qui se trouvait près de lui, l'avait déjà empoigné par le bras et voulait lui faire essuyer le pont avec sa barbe, lorsque, par bonheur, j'arrivai à son aide. J'obtins à grand'peine de Bob qu'il voulût bien desserrer l'étau dans lequel le bras gauche du malheureux Turc était prisonnier ; il est vrai qu'en même temps je fus forcé de mettre la main sur le bras droit que ce digne fils de Mahomet portait tout naïvement à son canjiar. Bob, qui avait vu le mouvement, chercha des yeux autour de lui, et aperçut un anspect, dont il s'em-

para. Je profitai de ce moment pour faire éloigner le Turc; les rameurs donnèrent en même temps une violente secousse, la barque se trouva à quelques toises du bâtiment, et les vaillants antagonistes furent séparés.

Il n'était resté sur le pont qu'un juif, nommé Jacob, qui était venu pour exercer son commerce; je n'ai jamais vu de type plus merveilleux du génie mercantile : ses poches étaient pleines d'échantillons; il y avait dans une botte un assortiment des objets les plus disparates. Cet homme vendait de tout, depuis des cachemires jusqu'à des pipes, et encore, à la deuxième phrase qu'il me dit, je m'aperçus que son industrie ne se bornait pas là. Il avait, à Galata, un magasin dont il me donna l'adresse, et où, m'assura-t-il, je trouverais le meilleur tabac de tout Constantinople, sans excepter celui qu'on apportait directement de Latakié et du mont Sinaï pour le Grand Seigneur. Je pris l'adresse à tout hasard, et je promis de lui rendre bientôt visite. Jacob parlait assez l'anglais pour que je le comprisse parfaitement, et un pareil homme était une trouvaille pour un chercheur d'aventures comme lord Byron et un rêveur éveillé comme moi. En attendant, nous lui demandâmes s'il pouvait nous procurer un guide intelligent pour le lendemain; lord Byron avait résolu de faire le tour des murs de Constantinople, et avait demandé pour moi la permission de l'accompagner, permission que le capitaine m'avait aussitôt accordée

avec sa bonté ordinaire. Notre juif s'offrit : il habitait Constantinople depuis vingt ans, il connaissait mieux la ville que les trois quarts des Turcs qui y étaient nés; et, comme il n'avait aucun préjugé social ni religieux, il s'engageait à nous raconter tout ce qu'il savait des hommes que nous pourrions rencontrer sur notre route, et des localités que nous allions visiter. Nous acceptâmes, quittes à prendre un autre cicerone, si nous étions, après une première course, mécontents de celui-ci.

Nous partîmes de grand matin, et, comme certaines parties des murailles plongent à pic dans les eaux du Bosphore, nous prîmes une barque qui nous conduisit au château des Sept-Tours, où nous descendîmes à terre. Là, notre juif nous attendait avec des chevaux qu'il avait loués pour nous, mais qu'il était autorisé à nous vendre pour peu qu'ils nous convinssent. En effet, telle est l'excellence de cette race arabe, que nos montures, qui devaient, dans l'ordre chevalin, occuper à Constantinople à peu près le même rang que les chevaux de fiacre occupent en France et en Angleterre, nous semblèrent pleines d'ardeur et de bonne volonté. Ces chevaux ne marchent qu'au pas et au galop; le trot, comme l'amble, est une allure bâtarde complétement inconnue en Orient. Nous choisîmes le pas, notre intention étant de visiter les choses en détail.

Constantinople offre, du côté de la terre, un aspect plus ravissant encore, s'il est possible, que celui

sous lequel on la découvre, soit du Bosphore de Thrace, soit de la Corne d'or. Imaginez un espace de quatre milles d'étendue, depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, entouré d'immenses et triples créneaux couverts de lierre et surmontés de deux cent dix-huit tours; puis, de l'autre côté de la route, des cimetières turcs, tout remplis d'énormes cyprès pleins de tourterelles, de fauvettes et de rossignols. Tout cela se mire dans une mer d'azur, et se noie dans un ciel que les dieux de l'antiquité, c'est à-dire les dieux qui entendaient le mieux le confortable, avaient choisi pour leur Olympe.

A la pointe du palais de Constantin, espèce de ruine qui ressemble beaucoup plus à une caserne qu'à un palais, nous traversâmes, nous et nos chevaux, la Corne d'or, et nous nous retrouvâmes en Asie. Notre juif nous conduisit à une colline nommée Bourgoulou, à distance des murailles d'un mille environ, d'où l'on découvre à la fois la mer de Marmara, le mont Olympe, les plaines d'Asie, Constantinople et le Bosphore, qui serpente à travers des jardins couverts de la plus riche verdure et émaillés de kiosques et de palais peints de toutes couleurs. Ce fut à cette même place que Mahomet II, enchanté des merveilles qui se déroulaient à sa vue, planta son étendard, en jurant par le prophète qu'il prendrait Constantinople ou laisserait sa vie devant ses murailles. Après cinquante-cinq jours de siége, il tint sa parole avec la fidélité d'un vrai croyant.

Non loin de là est la porte de Tophana, par laquelle Constantin Dracosès fit sa dernière sortie. Blessé mortellement, il fut transporté sous un arbre, où il expira. Un spéculateur arménien eut l'excellente idée d'exploiter cette tradition historique en faisant bâtir un café à la place même où le dernier des Paléologues perdit la vie et l'empire. Épuisés de fatigue et de chaleur, nous mîmes pied à terre sous le platane qui ombrage la porte ; et, à peine entrés dans l'intérieur du café, nous fûmes forcés de mettre de côté l'amour-propre national et d'avouer que les Turcs seuls comprennent les félicités de la vie. Au lieu de nous entasser, comme on l'eût fait en France ou en Angleterre, dans quelque grande salle publique, ou de nous étouffer dans quelque cabinet particulier, notre hôte nous conduisit, par les détours d'un charmant jardin, jusqu'au bord d'une fontaine. Là, nous nous étendîmes voluptueusement sur un tapis de gazon qui eût fait honte à ceux de nos parcs; l'hôte nous apporta des pipes, des sorbets et du café, et nous laissa faire, à notre guise, un déjeuner tout oriental. Lord Byron était déjà blasé sur les délices qu'il avait éprouvées en Grèce; mais j'étais dans un ravissement réel, moi qui les goûtais pour la première fois.

Lorsque nous eûmes fumé chacun plusieurs pipes du meilleur tabac de notre juif, dans des narghilés parfumés à l'eau de rose, nous remontâmes à cheval pour continuer notre course, qui, au bout d'un

quart d'heure, aboutit à une petite église grecque fort vénérée dans tout le pays. A peine y fûmes-nous entrés, qu'au lieu de nous faire voir l'intérieur, le frère qui remplissait l'office de cicerone nous conduisit vers un étang entouré d'une balustrade dorée. Arrivé là, il émietta dans l'eau un morceau de pain dont il s'était muni avant de partir, et quelques poissons, que je crus reconnaître pour des tanches, s'élancèrent aussitôt du fond, et vinrent prendre à la surface la nourriture que leur pourvoyeur leur jetait avec des égards et des salutations qui me parurent assez inusités; dans un cas pareil, j'avais toujours cru que la reconnaissance devait être du côté des poissons ; cette fois, j'étais dans l'erreur, les poissons étaient sacrés, et les moines ne faisaient que leur rendre, en mie de pain, une bien petite partie de ce qu'ils leur rapportaient en aumônes. L'événement qui leur valut les honneurs de la canonisation se rapporte à la prise de Constantinople, et je le transmets au lecteur dans toute la pureté traditionnelle.

Après la prise de Constantinople, Mahomet, qui comptait faire de cette ville le siége de son empire, voulut concilier la reconnaissance qu'il avait vouée à ses soldats avec les égards qu'il devait à sa future capitale : en conséquence, il prit un terme moyen, autorisa le pillage, et défendit le feu. Les soldats s'acquittèrent religieusement de la première de ces fonctions, et, comme ils n'avaient que trois jours à l'exercer, ils s'en donnaient à cœur joie, pénétrant

dans les sanctuaires les plus inconnus et les plus retirés. Or, le mur auquel était adossée l'église du couvent passait pour inaccessible; et, se reposant sur cette croyance, le supérieur, au milieu de la crise générale, confiant en saint Dimitri, sous la protection duquel vivait sa communauté, s'occupait tranquillement à faire frire des poissons pour son dîner. Il était entièrement absorbé dans cette grave occupation, lorsqu'un des moines entra, criant que les Turcs avaient pratiqué une brèche dans la muraille, et pénétraient dans l'enceinte sacrée. Cette nouvelle, malgré l'air effaré de celui qui l'apportait, parut si peu croyable au bon prieur, qu'il leva les épaules, et, montrant aux frères les poissons près d'arriver à ce point de cuisson si estimé des amateurs, qu'il fait le désespoir des cuisiniers médiocres : «Je croirai plus volontiers, s'écria-t-il, que ces poissons vont sauter hors de la poêle et nager sur le plancher, que d'ajouter foi à un fait aussi impossible que celui dont vous me parlez. » Il n'avait pas achevé ces paroles, que les poissons étaient à terre et frétillaient de leur mieux sur les dalles. Épouvanté d'un pareil miracle, le révérend recueillit aussitôt les poissons dans les plis de sa robe, et sortit pour les reporter à toutes jambes dans l'étang où il les avait pêchés; mais à peine avait-il mis le pied dans le jardin, qu'un Turc, qui allait entrer dans la maison, se méprenant sur son intention et croyant qu'il cherchait à fuir, lui porta un coup de poignard dans la poitrine. Quoi-

que blessé mortellement, le digne prieur n'en continua pas moins sa route, et vint tomber au bord de l'eau. Les poissons, alors, sautèrent de la robe comme ils avaient sauté de la poêle, et se retrouvèrent dans leur élément, où ils vécurent sacrés, tandis que le révérend archimandrite mourait martyr.

C'était la postérité de ces vénérables poissons qui amenait autour de l'étang les pèlerins du pays et les curieux étrangers, lesquels ne sortaient jamais du couvent sans y laisser une aumône proportionnée à leur rang ou à leur croyance. Je me hâte de dire que, tout hérétiques que nous étions, le bon caloyer qui nous avait fait les honneurs de son miracle n'eut pas à se plaindre de notre offrande.

Du couvent, situé à moitié chemin de la colline de Péra, nous redescendîmes vers un cimetière dont nous avions aperçu de loin la sombre verdure. Comme les anciens Romains, les Turcs poussent au delà de la vie la recherche de la volupté. Une des plus grandes jouissances de ce climat brûlant est l'ombre et la fraîcheur; les musulmans ont voulu, après avoir cherché toute leur vie ces biens si rares en Orient, être certains, du moins, de les trouver après leur mort. Aussi les cimetières turcs sont-ils, non-seulement un délicieux champ de repos pour les trépassés, mais encore une charmante promenade pour les vivants. Les tombes, ornées d'une colonne peinte en rose ou en bleu, surmontées d'un turban et incrustées de lettres d'or, semblent bien plutôt de pit-

toresques et riants caprices que des monuments funéraires. C'est dans ces lieux, véritables rendez-vous d'amour, que les lovelaces de Constantinople attendent, mollement couchés sur des coussins, les messages de leurs belles, qui leur sont apportés par des esclaves grecs ou des femmes juives. Dès que l'ombre s'avance, on déserte, il est vrai, ces merveilleuses promenades; elles deviennent le domaine des voleurs ou le théâtre des vengeances, et, le matin, il n'est pas rare de trouver quelque cadavre, qui, séduit par la beauté du lieu, semble y être venu demander une tombe.

La journée s'avançait, et nous avions fait le tour des murailles, c'est-à-dire à peu près dix-huit milles; nous priâmes donc notre cicerone de nous faire voir rapidement ce qui restait de plus curieux à visiter dans la ville dont nous venions de faire le tour. Mais ceci nécessitait une nouvelle évolution : il nous fallut retourner à l'ambassade anglaise pour prendre un janissaire, de crainte d'être insultés ou même attaqués dans les rues de la ville sainte, dont les environs et les faubourgs ne sont déjà qu'à grand regret abandonnés aux giaours. Nous nous acheminâmes, en conséquence, vers le palais de M. Adair, qui nous fit faire chez lui une station d'un instant, pendant laquelle on nous apporta, selon la mode turque, des pipes, des sorbets et du café; puis nous nous remîmes en route pour traverser de nouveau la Corne d'or de la tour de Galata à la Validé; c'était le même

chemin que nous avions déjà pris pour venir faire notre première visite à M. Adair. Je retrouvai la rue où nous avions rencontré le malheureux vieillard que l'on conduisait à la mort. Par un mouvement instinctif et rapide, je levai les regards vers la fenêtre d'où était parti un cri de femme : il me sembla, à travers la jalousie, si soigneusement close qu'elle fût, voir briller deux yeux de flamme. Je restai un peu en arrière de la troupe; un doigt mince et effilé passa à travers les barreaux, et, en se retirant, laissa tomber un objet que je ne pus distinguer. Je fis cinq ou six pas en avant, et, confiant mon cheval à un portefaix, je descendis comme si j'avais perdu moi-même quelque chose. Ce qu'avait laissé tomber la belle invisible était une bague d'émeraude du plus grand prix. Ne doutant pas que la chute de ce bijou précieux ne fût volontaire, je le ramassai et le passai à mon doigt, espérant que c'était le talisman qui devait me conduire, un jour ou l'autre, vers quelque aventure amoureuse. Au reste, pour un débutant, j'avais exécuté mon évolution d'une manière si adroite, que personne n'en avait pu connaître la cause, si ce n'est notre juif, qui jeta deux ou trois fois les yeux sur ma main; mais ce fut en vain, car la bague était cachée sous mon gant.

J'avoue que dès lors mon esprit, entièrement occupé de folles rêveries, laissa mon corps visiter avec une complaisance toute machinale les merveilles qui nous restaient à voir; ces merveilles se composaient

de l'extérieur de Sainte-Sophie, car l'intérieur n'est réservé qu'aux vrais croyants; de l'hippodrome et de l'obélisque, des citernes, de trois ou quatre lions maigres et galeux que Sa Hautesse conserve précieusement dans un hangar, de quelques ours noirs et d'un éléphant. A peine si la porte du sérail, avec ses vertèbres de baleine, ses têtes coupées et les chapelets d'oreilles qui lui servent de décoration, put me tirer de mes pensées, et je revins au vaisseau, rêvant toutes les aventures des *Mille et une Nuits*. Mon premier soin fut de descendre dans ma chambre, d'en fermer la porte, et d'examiner à loisir ma bague, pour voir si quelque inscription cachée ne mettrait pas un terme à mes doutes; mais j'eus beau chercher, c'était un simple anneau d'or, dans lequel était enchâssée une émeraude qui me parut d'un grand prix; et l'examen auquel je me livrai, si minutieux qu'il fût, au lieu de fixer mes conjectures, ne fit que leur ouvrir un champ plus vaste et plus ambitieux.

Je remontai sur le pont, afin de jouir des derniers rayons du soleil, qui n'allait point tarder à se coucher derrière les montagnes d'Europe, et qui nous donnait, chaque soir, le plus magnifique spectacle qui se puisse imaginer. Tout l'équipage, propre et endimanché, qui n'avait pas oublié comme moi la succession des jours, gardait religieusement l'étiquette et le silence du sabbat, si respectés des matelots. Les uns dormaient sur les écoutilles, les autres lisaient couchés sur des cordages, quelques-uns se

promenaient avec gravité sur l'avant du vaisseau, lorsque tout à coup des cris partis du rivage, à la hauteur du grand sérail, firent tourner toutes les têtes de ce côté. Un Turc sortit par une des portes, apparut sur la plage, poursuivi par une multitude frénétique, et se jeta dans une barque qu'il démarra avec l'adresse et la force du désespoir. Quelque temps, le fugitif sembla indécis sur la route qu'il devait prendre; mais, la foule s'étant à son tour élancée dans les chaloupes qui bordaient le rivage, et toute cette flottille tumultueuse s'étant mise à sa poursuite, il dirigea le bec de fer de sa barque du côté du *Trident*, et, malgré la démonstration hostile de notre sentinelle, qui le couchait en joue, il saisit l'échelle de bâbord; puis, s'élançant sur le pont, il courut au cabestan, et, là, agenouillé et déchirant son turban, il fit le signe de la croix en prononçant des paroles que personne ne comprit. En ce moment, Jacob, attiré par le bruit, remonta avec lord Byron, qui venait de lui payer les émoluments de sa journée, et nous expliqua que cet homme, qui, sans doute, avait commis quelque crime, abjurait le mahométisme afin de rendre notre protection plus sympathique, et indiquait, par ses signes et ses paroles, qu'il voulait se faire chrétien. Notre interprète ne se trompait pas : presque au même moment, de grands cris partirent de la mer, redemandant le meurtrier, et *le Trident* se trouva littéralement assiégé par plus de cinquante barques contenant au moins quinze cents hommes.

Il faut avoir vu ce spectacle pour s'en faire une idée. Comme leurs coursiers, qui ne connaissent que deux allures, le pas et le galop, les Turcs n'ont pas de milieu entre une quiétude entière et une extrême violence. Dans ce dernier cas, ils semblent des démons : leurs gestes sont rapides, insensés et mortels comme la colère qui les agite. A défaut de vin, que leur a défendu leur prophète, la vue du sang les enivre, et, dès qu'ils en ont goûté, ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes fauves, sur lesquelles ne peuvent rien ni le raisonnement ni la menace. C'était miracle que l'interprète pût distinguer quelque chose au milieu de ce torrent de paroles, d'accents gutturaux, de réclamations féroces, qui montaient à nous pareils à un tourbillon. Il y avait quelque chose de fantastique dans cette scène, et elle se présentait avec un tel caractère de gravité, que, sans ordre reçu, et par instinct de sa propre conservation, chaque matelot s'était armé comme pour défendre le bâtiment contre un abordage. Cependant, lorsqu'ils virent ces préparatifs de défense, les assaillants parurent un peu refroidis, et M. Burke, qui était monté sur le pont, profita de ce moment pour ordonner à notre juif de demander à cette multitude ce qu'elle voulait. Au moment où Jacob essaya de parler, les cris et les vociférations redoublèrent, les sabres, les canjiars sortirent du fourreau, et le tumulte recommença plus menaçant que jamais.

— Prenez cet homme, dit M. Burke montrant le

fugitif, qui, la tête rasée, les yeux animés à la fois de terreur et de colère, semblait enchaîné au mât d'artimon, qu'il tenait serré entre ses bras; prenez cet homme, jetez-le à la mer, et que tout soit fini.

— Qui donne des ordres sur mon bord, lorsque j'y suis? dit une voix ferme qui s'éleva, comme elle avait l'habitude de le faire dans la tempête et le combat, au-dessus de toutes les voix.

Chacun se retourna et reconnut le capitaine, qui était monté sur la dunette sans que personne le vît, et qui dominait toute cette scène. M. Burkese tut et pâlit; les Turcs eux-mêmes virent, sans doute, que cet homme à l'habit brodé, à la grande taille et aux cheveux blancs, était le chef des chrétiens; car toutes les têtes se tournèrent vers lui, et les cris de vengeance redoublèrent.

Le capitaine demanda à Jacob comment on disait *silence* en turc, et, approchant son porte-voix de sa bouche, il répéta le mot indiqué avec une telle puissance, qu'il gronda sur cette multitude comme un éclat de tonnerre. Aussitôt le tumulte cessa comme par enchantement, les sabres et les canjiars rentrèrent dans leurs fourreaux, les rames retombèrent immobiles, et Jacob, prenant pour tribune la dernière écoutille de l'avant, demanda quel crime avait commis l'homme que l'on poursuivait. Toutes les voix reprirent, avec la force et l'unanimité d'un chœur:

— Il a tué! qu'il périsse!

Jacob fit signe qu'il voulait parler; on se tut de nouveau.

— Qui a-t-il tué? comment a-t-il tué?

Un homme se leva.

— Je suis le fils de celui qu'il a tué, dit cet homme; le sang qui est sur son cafetan est le sang de mon père. Je jure, par ce sang, que j'aurai son cœur; je l'arracherai de sa poitrine, et je le donnerai à mes chiens.

— Comment a-t-il tué? demanda Jacob.

— Il a tué par vengeance. Il a tué d'abord mon frère, qui était dans la maison; puis mon père, qui était assis sur le seuil de la porte. Il les a tués lâchement, l'un enfant, l'autre vieillard, en mon absence, et sans que ni l'un ni l'autre pussent se défendre! Il a donné la mort, il mérite la mort!

— Répondez que cela peut être vrai, dit le capitaine, mais qu'alors c'est à la justice à le condamner.

Jacob parut avoir quelque difficulté à traduire cette phrase en turc; cependant il finit par s'acquitter de sa mission, si clairement même, à ce qu'il paraît, que de grands cris accueillirent sa réponse.

— Qu'est-ce que la justice? vociféraient les Turcs. Il n'y a à Constantinople d'autre justice que celle qu'on se fait soi-même! Il nous faut l'assassin! nous le voulons! L'assassin! l'assassin!

— L'assassin sera reconduit à Constantinople et remis entre les mains du cadi.

— Non, non!... crièrent les Turcs; il nous le

faut, et, si vous ne voulez pas nous le donner, par le chameau de Mahomet! nous l'irons prendre.

— Il est dit dans le Coran, repartit Jacob: « Ne jurez pas par le chameau. »

— A bas le juif! crièrent les Turcs, tirant de nouveau leurs sabres et leurs canjiars. A mort les chrétiens! à mort!

— Relevez les escaliers de bâbord et de tribord! cria le capitaine, se servant de nouveau de son porte-voix pour dominer le tumulte, et feu sur le premier qui s'approche!

L'ordre fut aussitôt exécuté, et une vingtaine d'hommes grimpèrent aussitôt dans les hunes, armés de mousquetons et d'espingoles.

Ces préparatifs, auxquels il n'y avait pas à se tromper, calmèrent un peu la colère des assiégeants, qui se reculèrent à une trentaine de pas du bâtiment. Pendant cette retraite, deux coups de feu partirent de leurs barques, qui heureusement ne blessèrent personne.

— Tirez-leur un coup de canon à poudre, et, si cet avertissement ne leur suffit pas, coulez à fond une ou deux barques, et puis nous verrons après.

Un instant de silence suivit cet ordre; puis, après quelques secondes d'attente, le vaisseau s'ébranla sous la détonation d'une pièce de trente-six; un nuage de fumée monta, enveloppant la dunette, se jouant aux vergues, et piqua vers le ciel avec une lenteur qui indiquait la tranquillité de l'atmosphère.

Lorsqu'il fut dissipé, nous aperçûmes toutes les barques qui fuyaient, excepté celle où était le fils du mort. Il était resté seul, et semblait, avec son canjiar, défier tout l'équipage.

— Que trente soldats de marine, bien armés, descendent dans la chaloupe, cria le capitaine, et conduisent le meurtrier au cadi!

La chaloupe fut aussitôt mise à la mer, le meurtrier y fut porté; trente hommes, ayant leurs fusils chargés et six coups à tirer dans leur giberne, obéirent à l'ordre du capitaine, et la chaloupe, enlevée par douze vigoureux rameurs, glissa sur l'eau, qui commençait à s'assombrir, sans autre bruit que celui des avirons qui fouettaient la mer.

A cette vue, les barques se réunirent en flottille, décrivirent un grand cercle et se rapprochèrent du rivage, suivant, mais de loin, le meurtrier, cause sanglante de tout ce tumulte.

Le vaisseau fit alors un mouvement circulaire pour présenter toute sa batterie au rivage, afin d'être à même de protéger nos hommes; mais la précaution était inutile, les assaillants continuèrent de se tenir à une distance respectueuse, et les soldats mirent pied à terre et entrèrent dans la ville sans être inquiétés. De leur côté, les Turcs abordèrent tout le long du rivage, laissant flotter leurs chaloupes sans s'inquiéter de ce qu'elles deviendraient; puis ils rentrèrent dans la ville par la porte où étaient passés nos soldats. Dix minutes après, nous vîmes les nôtres

reparaître en bon ordre, et regagner la chaloupe sans accident. Le coupable était entre les mains de la justice, et, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui dépendaient d'un jugement sain et d'un courage inflexible, M. Stanbow avait fait ce qu'il avait dû faire.

Pendant quelque temps encore, nous vîmes des groupes menaçants et inquiets s'agiter le long du rivage; peu à peu l'ombre s'épaissit autour d'eux, les cris devinrent moins bruyants. Bientôt toute cette vaste étendue d'eau, couverte il n'y avait qu'un instant de bruit et de clameurs, rentra dans un profond silence. Nous attendîmes ainsi une heure, à peu près; puis, de peur de quelque surprise, le capitaine ordonna de tirer une fusée. Presque aussitôt une ligne de feu monta dans le ciel, où elle éclata, et, à la lueur de ses milliers d'étoiles qui éclairèrent un instant Constantinople depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, nous n'aperçûmes plus qu'une troupe de chiens qui cherchaient, en hurlant, leur pâture nocturne sur le rivage.

M. Stanbow reçut, le lendemain, de M. Adair, pour lui et pour tous les officiers du *Trident*, une invitation d'accompagner Sa Hautesse à la mosquée, où elle allait rendre grâce au Prophète de ce qu'il avait inspiré à l'empereur Napoléon l'idée de déclarer de nouveau la guerre à la Russie. Au retour, nous étions invités à dîner au sérail, et, après le dîner, nous devions avoir l'honneur d'être reçus par Sa Hautesse.

Une lettre pour lord Byron était jointe à l'invitation; elle lui annonçait que sa petite maison était prête dans Péra, et qu'il pouvait en prendre possession quand bon lui semblerait. Notre illustre commensalfit, en conséquence, ses dispositions, et, le jour même, il quitta le bâtiment, accompagné de MM. Hobhouse et Ekenhead et suivi de ses deux valets grecs. Je demandai à M. Stanbow la permission d'aller installer lord Byron dans son nouveau domicile, permission qui me fut accordée, à condition que je serais de retour à bord du *Trident* à neuf heures du soir.

Le nouveau domicile de lord Byron était un charmant petit palais, disposé entièrement à la turque, c'est-à-dire s'élevant au milieu d'un beau jardin de cyprès, de platanes et de sycomores, avec de grandes plates-bandes de tulipes et de roses, qui, sous ce climat délicieux, fleurissent en toute saison. Quant à l'intérieur, c'était l'ameublement ordinaire des Orientaux : des nattes, des divans et quelques armoires, ou plutôt des coffres peints ou incrustés de nacre et d'ivoire. M. Adair avait cru devoir ajouter trois lits à ces meubles, présumant que, quelque enthousiaste que fût le noble poëte de la vie orientale, il ne pousserait pas le fanatisme jusqu'à dormir, comme font les Turcs, tout habillé, sur des coussins. Cette supposition indigna lord Byron, qui, malgré les cris de ses deux compagnons, renvoya, le soir même, les trois lits à l'ambassade.

XV

Le matin du jour désigné pour la solennité de notre réception, pendant que j'étais occupé à faire une toilette assez élégante pour ne pas laisser un trop grand avantage aux officiers turcs au milieu desquels nous allions faire tache par notre simplicité, Jacob entra dans ma cabine et referma la porte derrière lui, en homme chargé d'une mission aussi importante que secrète; puis, lorsque toutes ces précautions furent prises, il s'approcha de moi, marchant sur la pointe du pied et tenant un doigt sur ses lèvres. Je le suivais des yeux pendant qu'il accomplissait tous ces préparatifs mystérieux, riant de l'importance qu'il se donnait, et convaincu que toutes ces simagrées allaient aboutir à l'offre de quelque marchandise prohibée dans les États de Sa Hautesse, lorsque, regardant une dernière fois derrière lui, pour s'assurer que nous étions seuls :

— Vous avez, me dit-il, à la main gauche, une bague d'émeraude?

— Pourquoi cela? m'écriai-je tressaillant malgré moi de plaisir à l'idée que j'allais obtenir quelque éclaircissement sur une aventure qui jusqu'alors m'était constamment demeurée présente à l'esprit.

— Cette bague, continua Jacob, sans répondre à ma question, vous a été jetée d'une fenêtre, à Galata, le jour de notre promenade autour des murs de la ville?

— Oui; mais comment savez-vous cela?

— C'est une femme qui l'a laissée tomber? reprit Jacob, fidèle à son même système de narration interrogative.

— Une femme jeune et belle, n'est-ce pas?

— Désirez-vous la voir?

— Pardieu! m'écriai-je, je le crois bien.

— Vous savez à quoi vous vous exposez?

— Que m'importe le danger?

— Alors, trouvez-vous chez moi, ce soir, à sept heures.

— J'y serai.

— Silence! voici quelqu'un.

James entra, et Jacob nous laissa seuls. Mon jeune camarade, dont la toilette était achevée, le suivit des yeux en souriant.

— Ah! ah! me dit-il, il paraît que vous êtes en relation secrète avec il signor Mercurio? Ma foi, mon cher John, je vous souhaite meilleure chance qu'à moi; j'en suis revenu à ne plus demander que du tabac, tant ce qu'il m'a livré était au-dessous des offres qu'il m'avait faites. Il vous promettra, comme à moi, des Circassiennes, des Grecques et des Géorgiennes, comme s'il n'en savait que faire, puis il vous livrera

quelque misérable juive dont ne voudrait pas un portefaix de Piccadilly.

— Vous vous trompez, James, interrompis-je en rougissant moi-même à l'idée que mes rêves iraient peut-être aboutir à une pareille fin, ce n'est pas moi qui cherche une aventure; c'est, au contraire, une aventure qui me cherche. Tenez, voyez cette bague.

Et je lui montrai l'émeraude.

— Ah! diable! alors, c'est encore pis, continua-t-il. J'ai été bercé avec des histoires de bouquets parlants, de bouches muettes et de sacs de cuir vivants qui poussent des cris quand on les jette dans la mer. J'ignore si toutes ces histoires sont vraies; mais ce que je sais, c'est que nous sommes sur le théâtre où l'on prétend qu'elles se passent.

Je fis un geste de doute.

— Et puis-je savoir, continua-t-il, comment ce magnifique talisman est parvenu entre vos mains?

— On me l'a jeté de cette fenêtre grillée d'où s'est élevé un si grand cri, le jour où nous avons rencontré ce vieux boyard grec que l'on conduisait au supplice. Vous devez vous la rappeler?

— Parfaitement. Alors, c'est dans cette maison qu'on vous attend?

— Je le présume.

— Et quand cela, sans indiscrétion?

— Ce soir, de sept à huit heures.

— Vous avez résolu d'y aller?

— Sans doute.

— Allez-y, mon cher; car, en pareille occasion, rien ne pourrait me détourner d'une telle aventure. De mon côté, je ferai, pendant ce temps-là, ce que vous feriez si j'étais à votre place et si vous étiez à la mienne.

— Que ferez-vous?

— C'est mon secret.

— Eh bien, faites ce que vous voudrez, James; je m'en rapporte à votre amitié.

James me tendit la main, et, ma toilette étant achevée, nous remontâmes sur le pont.

Une salve de coups de canon qui partit du sérail annonça au peuple de Constantinople qu'il allait bientôt jouir de l'auguste présence de Sa Hautesse. La caserne des janissaires et la Tophana lui répondirent: à cet appel, tous les vaisseaux à l'ancre dans le Bosphore arborèrent les couleurs de leurs nations respectives, et mêlèrent les décharges de leur artillerie à celles qui venaient de la terre. C'était quelque chose de magique que l'aspect de Constantinople en ce moment: toute la Corne d'or était en flammes; de notre vaisseau, grondant et bondissant comme les autres, nous apercevions, à travers les déchirures de la fumée, des mosquées, des fortifications, des minarets, des maisons rouges, des jardins d'un vert sombre, des cimetières avec leurs grands cyprès, un amphithéâtre de bâtiments bizarrement entassés les uns sur les autres, qui, grâce au voile vaporeux à travers lequel ils nous apparaissaient, prenaient des

dimensions gigantesques, des formes fantastiques; tout cela vague et flottant comme les visions d'un songe. C'était véritablement à se croire sur une terre de féerie.

Ce canon, qui grondait ainsi de tous côtés, nous appelait au sérail; nous nous hâtâmes donc de descendre dans la chaloupe du capitaine, et nous fîmes force de rames vers la terre. Des chevaux richement caparaçonnés nous attendaient sur le rivage : un beau cheval gris pommelé, couvert d'un harnais d'or, digne d'être monté par un général en chef un jour de bataille, m'échut en partage. Je m'élançai dessus avec une légèreté et une habitude que m'envia plus d'un officier de marine. En arrivant à la porte, nous trouvâmes l'ambassadeur, qui venait d'arriver, accompagné de lord Byron : ce dernier portait un habit écarlate richement brodé d'or, et à peu près taillé sur le modèle de celui d'un aide de camp anglais. Cette cérémonie, à laquelle l'ambassadeur l'avait invité à assister comme à un simple spectacle curieux, était devenue, pour le noble poëte, une affaire de la plus haute importance. Il s'était occupé avec une grande inquiétude de la place qu'il devait occuper dans le cortége; car il tenait beaucoup à conserver, même aux yeux des infidèles, les prérogatives de son rang. M. Adair eut beau lui assurer qu'il ne pouvait lui assigner une place particulière, et que, d'ailleurs, les Turcs ne considéraient, dans le cérémonial, que les individus attachés à l'ambassade et ignoraient

complétement l'ordre de préséance en usage parmi la noblesse anglaise, lord Byron ne consentit à venir que lorsque le ministre d'Autriche, arbitre irrécusable en matière d'étiquette, lui eut assuré, sur ses trente-deux quartiers, qu'il pouvait, sans se compromettre, prendre à la suite de M. Adair la place qu'il choisirait.

Nous entrâmes dans la première cour, où nous devions rester jusqu'à ce que le cortége, en défilant, nous offrît la place qui nous était réservée : il ne nous fit pas attendre.

Ceux qui parurent en tête étaient les janissaires. J'eus quelque peine, après la magnifique description que j'avais entendu faire de ce corps, à le reconnaître dans ces guerriers chétifs et malpropres, coiffés de leurs hauts bonnets d'où pendait la fameuse manche rouge, avec leur baguette blanche à la main, et marchant pêle-mêle, sans ordre et sans garder de rang, en criant à tue-tête le *Mahomet Rassoul Allah*. Si cet illustre corps n'avait pas été trop haut placé pour attacher quelque importance à l'opinion d'un giaour, il eût été fort humilié du souvenir qu'il avait éveillé dans mon esprit; en effet, il m'avait merveilleusement rappelé cette fameuse milice de Falstaff, qui éveille toujours un rire homérique lorsqu'elle apparaît conduite par son digne racoleur, sur le théâtre de Drury-Lane ou de Covent-Garden. Cependant, au respect ou plutôt à la crainte qu'on leur témoignait, il était évident qu'ils conservaient tout

l'éclat de leur ancien nom, tout le prestige de leur ancienne force. Sélim avait lutté avec le serpent, mais sans parvenir à l'étouffer, et le serpent s'était redressé plus irrité et plus terrible de sa blessure; c'était à Mahmoud qu'il était réservé de couper d'un coup les sept têtes de l'hydre. Après les janissaires venaient les *delhis*, avec leurs javelines antiques et leurs bonnets ornés de flammes pareilles à celles des piques de nos lanciers. Puis s'avançaient les *tophis*, ou bombardiers, qui forment le corps le mieux organisé de l'empire, composé qu'il est de jeunes gens des premières familles de Constantinople, qui ont reçu à la Tophana, sous la direction d'officiers français, une espèce d'instruction militaire. Je les suivais des yeux avec une certaine curiosité, lorsque les grands de l'empire apparurent tout à coup, comme un nuage d'or, revêtus de costumes empruntés presque tous, pour la forme, pour les ornements, et surtout pour la richesse, à l'ancienne cour des empereurs grecs. Au milieu d'eux resplendissaient l'uléma, le mufti et le kislar-aga, c'est-à-dire le garde des sceaux, l'archevêque et le chef des eunuques noirs; trinité bizarre, marchant sur la même ligne et jouissant d'un pouvoir à peu près égal. Parmi ces trois nobles personnages, ce fut le kislar-aga qui attira le plus directement mon attention; il faut avouer aussi qu'il en était digne sous tous les rapports. Outre son titre de concierge du Jardin de la Félicité, bien fait pour exciter la curiosité d'un Européen, il se recom-

mandait singulièrement par son propre physique, qui était assez laid pour être curieux : il se composait d'un corps court et ramassé, surmonté d'une tête monstrueuse, au milieu de laquelle brillaient irrégulièrement deux yeux jaunes, qui donnaient à sa physionomie épaisse et rechignée la dignité solennelle et assoupie du hibou. Cette espèce de Caliban était cependant le maître d'Athènes, que les Turcs ont voulu mettre, sans doute, au-dessous de toutes les autres villes du monde en lui donnant un eunuque pour gouverneur; après le sultan, c'est lui qui possède le harem le plus riche et le plus nombreux. Bizarre anomalie, qui pourrait sembler un étrange superflu en France et en Angleterre, mais qui, à Constantinople, a droit de chose jugée.

Enfin apparut celui que j'attendais avec tant d'impatience. Contre mon attente, la présence du sultan Mahmoud II fut annoncée, non par des cris et des acclamations pareils à ceux dont l'Europe occidentale salue ses rois, mais par un majestueux et profond silence. Il faut avouer aussi que l'aspect du noble sultan était fait pour commander, même à des infidèles, la vénération et le respect; c'était, dans tout son ensemble, un de ces beaux types devant lesquels la foule éblouie s'arrête, et qu'elle salue, comme malgré elle, du titre de roi ou d'empereur.

Tout en Mahmoud laissait deviner, dès cette époque, le caractère fier et implacable qu'il a manifesté depuis. Son œil cave et pénétrant semblait pouvoir

lire au fond de l'âme; son nez bien fait, quoique moins long et moins courbe que celui des Turcs, se dilatait, en respirant, comme celui du lion; ses lèvres contractées, dont on apercevait à peine la double ligne sanglante, perdue qu'elle était dans les flots de sa longue barbe noire, avaient, même dans le silence, un formidable caractère de commandement; sa tête, qui semblait avoir été coulée en bronze dans un moule antique, ne présentait, sur toute sa surface olivâtre, aucun de ces plis creusés par les passions humaines. Rien dans le visage n'indiquait la circulation intérieure du sang; l'ensemble, au contraire, était d'un caractère sévère, pâle et immobile comme la mort; seulement, de temps en temps, et par un mouvement inattendu, comme lorsqu'on secoue une torche qui semble éteinte, des gerbes de lumière sortaient de ses yeux.

On voyait que cet homme commandait à des millions d'hommes, et qu'il avait la conscience intime et profonde de sa puissance indéfinie et de son autorité sans bornes. Le cheval qui frémissait sous lui, et qui semblait soumis pour lui seul, tout blanc d'écume, quoiqu'il marchât au pas, était l'image réelle, le symbole visible de ce peuple que, le premier, Mahmoud devait soumettre au frein. Aussi, lorsque le sultan passait devant ses sujets, se voilaient-ils le visage comme pour ne pas être éblouis de sa majesté; et cependant son costume était plus simple, au premier aspect, que celui du dernier officier de sa

suite; la pelisse de martre noire était le seul signe de sa dignité; l'aigrette où brillait le fameux diamant *Eghricapoue*, trouvé, en 1679, dans un tas d'immondices, par un mendiant, qui l'échangea contre trois cuillers de bois, et qui est devenu le plus précieux diamant du sérail, était sa seule parure.

Devant le sultan marchait son trésorier, qui jetait au peuple de petites pièces d'argent nouvellement monnayées, et derrière lui son secrétaire, qui recevait, dans un portefeuille jaune, les pétitions et les requêtes qu'on lui présentait. Je ne sais pas qui venait ensuite, et je n'eus jamais envie de le savoir. L'ambassadeur nous fit signe que c'était à nous de prendre rang dans le cortége; nous poussâmes nos chevaux dans un espace laissé vide avec intention entre la garde du sultan et un corps de cavalerie, dont nous ne fîmes qu'apercevoir les casques dorés, et nous nous acheminâmes à la suite de Sa Hautesse, véritablement éblouis, mais peut-être encore plus émus de ce luxe de l'Orient, dont l'Europe occidentale, en mettant au jour tous ses trésors, tenterait en vain d'atteindre la majesté.

Nous devions traverser toute la ville pour nous rendre du sérail à la mosquée du sultan Achmet, située vers le côté méridional de la place de l'Hippodrome, dont les Turcs ont échangé le nom grec, si fameux dans les fastes byzantins, contre celui d'At-Meidam, qui n'est que la traduction de l'autre et qui

signifie l'arène aux chevaux. Nous passâmes tour à tour sur des places magnifiques et dans des rues si étroites, que nous ne pouvions marcher que deux à deux, et que nous voyions quelquefois, grâce aux étages qui surplombent à mesure qu'ils s'élèvent, des enfants passer d'un toit à l'autre à quarante ou cinquante pieds au-dessus de nos têtes. Arrivés au lieu de notre destination, tout le cortége fit halte, le sultan descendit de cheval, et entra, avec ses principaux officiers, dans la mosquée; quant à nous, cette faveur nous était interdite, vu notre qualité d'infidèles; mais, pour nous rendre cette interdiction moins sensible, le sultan Mahmoud II, avec une délicatesse tout occidentale, avait étendu la prohibition aux trois quarts de sa suite, qui resta avec nous au pied de l'obélisque de Théodose.

Je profitai de cette station pour examiner à loisir cette merveille des capricieux loisirs du prince le plus artiste qui, peut-être, ait jamais existé : c'est un véritable palais des *Mille et une Nuits;* la main des génies seule a pu tisser les dentelles de pierre qui ceignent ces colonnes de granit. C'est de cette place, du pied du bloc triangulaire qui servait jadis à marquer le milieu du stade, que sont parties toutes les révoltes de janissaires qui, depuis cinq siècles, ont changé, du jour au lendemain, la face du sérail; et, par un juste retour, c'était encore du pied de ce bloc que devait partir, au mois de juin 1826, l'ordre vengeur qui épuisa jusqu'à la dernière goutte du

sang de cette turbulente milice, garde et bourreau des sultans.

Après une demi-heure passée dans la mosquée, le sultan Mahmoud reparut pour aller présider le jeu de djérid; l'emplacement de ce tournoi, passe-temps chéri des Turcs et des Égyptiens, était fixé aux Eaux-Douces, promenade favorite des amants de Constantinople. Nous reprîmes donc notre marche, et, passant de nouveau près du sérail de Constantin, nous suivîmes le rivage jusqu'à l'endroit indiqué, reconnaissable par de petits atterrissements de terrain qui s'élevaient des deux côtés, pareils aux siéges d'un théâtre. Au milieu était la plate-forme réservée au sultan et à sa cour, et, en face du sultan, la lice était terminée par un bouquet d'arbres, sous lesquels s'était entassée la population qui n'avait pas droit aux places réservées.

Dès que le sultan eut pris sa place, les gradins se remplirent, les uns d'hommes, les autres de femmes. Ce ne fut pas sans quelque étonnement, avec les idées fausses que nous recevons, en général, de l'Orient, que je vis les femmes des premières maisons de la ville assister à une fête publique, séparées des hommes et voilées, il est vrai, mais plus libres cependant que ne l'étaient les femmes de l'antiquité, ordinairement exclues des jeux du gymnase et du stade. C'est que les femmes turques sont beaucoup moins esclaves qu'on ne se l'imagine : à l'exception des femmes du Grand Seigneur, sévèrement gardées,

afin de conserver le sang impérial dans toute sa pureté, les autres communiquent entre elles, vont au bain, courent les boutiques, visitent les promenades, reçoivent leurs médecins et même quelques amis, toujours voilées, sans doute; mais il y a loin de cette liberté à la reclusion à laquelle, généralement, nous les croyons condamnées.

Bien différente de nos réunions d'Angleterre ou de France, dont les femmes, par leur toilette, font le principal ornement, la réunion à laquelle j'assistais était tout entière à l'honneur des hommes. Couvertes de leurs longs voiles, qui ne laissent apercevoir que les yeux, les spectatrices, placées sur quatre rangs, semblaient de longues files superposées de fantômes; tandis que les hommes, revêtus de leurs habits de guerre resplendissants d'or et de pierreries, présentaient le coup d'œil le plus splendide que l'on puisse imaginer. Quant au sultan, il était isolé, comme nous l'avons dit, sous un dais véritablement impérial, et entouré de quatre cents jeunes gens, tous vêtus de robes blanches et placés en rangs égaux sur les quatre côtés du trône. Tout cela était encadré par un ciel bleu foncé et par des arbres d'une végétation sombre et vigoureuse, qui faisaient encore mieux ressortir les teintes riches et variées du tableau.

Dès que le sultan fut assis, on donna le signal, et aussitôt, par les quatre angles laissés libres, et que masquaient des gardes qui s'écartèrent, entrèrent

quatre escadrons de jeunes gens, tous pris dans les premières familles de l'empire, ne portant aucun costume particulier, si ce n'est une veste courte, dont la couleur et les ornements étaient laissés au caprice de son propriétaire. Ils étaient tous montés sur des étalons de l'Yémen ou de Dongolah, la jument étant regardée comme une monture indigne d'un noble osmanli, et ils se précipitèrent dans la lice avec une telle fougue, qu'on eût cru qu'hommes et chevaux allaient se briser en se rencontrant ; mais, d'un mouvement spontané, que le cavalier turc sait seul imprimer à son coursier, chacun s'arrêta au milieu de la lice.

Aussitôt tous les rangs se mêlèrent avec une telle rapidité, qu'il était impossible de rien distinguer à ce tourbillon, qui formait un nuage éblouissant et confus de selles cramoisies, d'étriers d'or, d'yatagans de vermeil, de poitrails d'argent et d'aigrettes de rubis. La fête devait commencer par de simples exercices d'équitation. En effet, ces cavaliers sans armes mêlaient leurs rangs, les démêlaient, les remêlaient encore avec tant de régularité et tant d'art, qu'ils devaient, comme les comparses d'un théâtre, avoir répété bien souvent cet étonnant exercice. A chaque tour, les jeux de formes et de couleurs prenaient plus d'éclat ; les groupes s'enroulaient en chiffres, s'épanouissaient en fleurs, s'éparpillaient en tapis.

Enfin des écuyers nubiens entrèrent dans la lice,

chargés de blanches javelines émoussées, faites avec le bois élastique et pesant du palmier. Chaque cavalier, en passant près de lui, prit son djérid; puis d'autres écuyers entrèrent, portant, comme les premiers, des faisceaux de baguettes; mais celles-ci étaient terminées par un fer recourbé, qui servait à ramasser les djérids tombés, sans que les cavaliers eussent besoin de descendre de leurs chevaux; puis, quand chacun fut armé, les écuyers se retirèrent. La course devint plus impétueuse et la mêlée prit un caractère plus précis. Les cavaliers se mirent à tourner rapidement autour de l'arène en brandissant leur djérid au-dessus de leur tête. Enfin l'un d'eux se retourna tout à coup, et lança l'arme inoffensive à celui qui le suivait de plus près.

Ce fut le signal : les évolutions générales se changèrent en combats individuels, où chacun s'efforça de montrer son adresse en touchant son adversaire et en évitant ses coups. Ce fut alors que la baguette à crochet de fer remplit son office et révéla une adresse incroyable dans ceux qui la maniaient. Il est vrai que d'autres, plus habiles encore, méprisaient ce moyen, et, se laissant glisser presque sous le ventre de leurs chevaux, sans arrêter ni même ralentir leur course, ramassaient leurs armes avec la main. Je crus un instant que je me trouvais à Grenade, au milieu de ces fameuses joutes des Abencerages et des Zégris, et que cette brillante chevalerie de l'Orient était sortie de son tombeau pour se disputer

de nouveau cette terre enchantée qu'elle avait préférée à la verte vallée de l'Égypte et aux montagnes neigeuses de l'Atlas.

Enfin, après deux heures de cette lutte merveilleuse, où, quoiqu'ils n'eussent ni armure ni casque à visière, aucun des tenants ne fut blessé, — ce qui, au reste, n'arrive pas toujours, — une effroyable musique, qui avait déjà donné le signal de l'entrée des combattants, donna celui de leur retraite. Aussitôt les djérids cessèrent de voler, et reprirent leur place à l'arçon de la selle; de nouvelles évolutions commencèrent en arabesques variées; puis tout à coup les quatre groupes, se tournant le dos, disparurent par les quatre angles avec cette fantastique rapidité que nous avions admirée en les voyant paraître, laissant vide et silencieuse cette lice une seconde auparavant toute pleine d'hommes, de chevaux, de cris et de rumeurs.

Aux cavaliers succédèrent immédiatement des bateleurs, des comédiens ambulants, des jongleurs et des montreurs d'ours. Tous ces dignes industriels entrèrent ensemble, et les uns commencèrent à danser, les autres à réciter leurs farces, ceux-ci à faire leurs tours, ceux-là à montrer leurs animaux, de sorte que chacun put adopter le spectacle qui lui convenait parmi tous les spectacles, ou, d'un œil distrait, embrasser l'ensemble grotesque et hétérogène amassé sous ses yeux. Quant à moi, je l'avoue à ma honte, je fus de l'opinion de lord Sussex dans *Kenilworth*,

qui décide, on se le rappelle, contre Shakspeare en faveur de l'ours, et je m'abandonnai tout entier à la contemplation de ce gracieux animal. Il est juste de dire aussi que son gardien, Turc plein de gravité, qui ne riait pas plus que sa bête, fut bien pour quelque chose dans cette préférence; on voyait qu'il était pénétré, depuis la houppe de soie de son bonnet jusqu'à la pointe recourbée de ses babouches, de l'honneur auquel il avait été appelé.

Aussi, chaque fois que Sa Hautesse témoignait sa satisfaction, convaincu que c'était à lui et à son ours que s'adressait ce témoignage, il s'arrêtait, saluait avec dignité, faisait saluer son ours, et reprenait le cours de ses exercices, que le sultan interrompit, à mon grand regret, en se levant, rappelé qu'il était au sérail par l'heure du dîner. Au signal donné par le maître, chacun répondit de la même manière, et, au bout d'un instant, comédiens, bateleurs, jongleurs, montreurs d'ours, peuple et courtisans, tout avait disparu.

Quant à moi, toujours préoccupé de l'idée de mon rendez-vous, et ne sachant pas si je pourrais m'échapper du sérail, je résolus de renoncer à l'honneur de dîner avec Sa Hautesse; et, jetant la bride de mon cheval au bras d'un domestique, je m'acheminai, sans que ma fuite fût remarquée de personne, vers le rivage, où je pris une barque qui me conduisit au faubourg de Galata; là, grâce à quelques mots de langue franque que j'avais retenus, et à l'adresse

que m'avait donnée Jacob, je ne tardai pas à trouver son magasin.

Le digne négociant ne m'attendait pas si tôt, car le rendez-vous n'était que pour sept heures, et à peine en était-il cinq; mais je lui expliquai la cause de ma promptitude, en le priant de remplacer par un dîner quelconque celui que je venais de sacrifier. Jacob était un homme précieux et qui exerçait toutes les professions, depuis celle de commissionnaire jusqu'à celle d'ambassadeur. Il me trouva, en un instant, un dîner aussi confortable qu'il est possible de se le procurer à Constantinople, c'est-à-dire un poulet bouilli, du riz au safran et des pâtisseries; puis, au dessert, de délicieux tabac dans un narguilé parfumé à l'eau de rose.

J'étais voluptueusement couché sur un divan, enveloppé du nuage odoriférant qui s'échappait de mes lèvres, lorsque Jacob entra dans ma chambre, accompagné d'une femme couverte d'un long voile, et ferma la porte derrière lui. Je crus que c'était la déesse qui daignait se manifester à moi sous les traits d'une mortelle, et je me levai vivement; mais Jacob m'arrêta comme je commençais mes démonstrations respectueuses.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-il.

— Mais il me semble, lui dis-je, que je m'apprêtais à agir selon le conseil que vous me donnez.

— Vous vous trompez; celle-ci n'est que la suivante.

— Ah ! ah ! dis-je un peu désappointé.

— Écoutez, me dit Jacob : il est encore l'heure de reculer. Vous vous engagez dans une entreprise périlleuse dans tous les pays du monde, et à Constantinople surtout. J'ai reçu de l'argent pour vous proposer un rendez-vous, je l'ai fait ; mais, pour rien au monde, je ne voudrais prendre sur moi la responsabilité de ce qui peut vous arriver.

Je tirai ma bourse, et, versant dans ma main la moitié de ce qu'elle contenait, je le lui offris.

— Voici, lui dis-je, quelques sequins en remercîment de votre message, et qui prouvent que je suis prêt à tenter l'aventure.

— Eh bien, alors, continua Jacob en détachant le voile et la grande robe de la femme qui se tenait debout près de la porte sans comprendre ce que nous disions, affublez-vous de ce déguisement, et que Dieu vous garde!

J'avoue que je sentis ma résolution près de m'échapper, lorsque je vis qu'il me fallait m'envelopper de cette robe et de ce voile qui ne devaient pas laisser à mes bras plus de liberté qu'à ceux d'une momie. Mais je m'étais trop avancé pour reculer ; je continuai donc à marcher bravement dans la voie aventureuse.

— Et que faudra-t-il que je fasse, lorsque j'aurai revêtu ce costume? demandai-je à Jacob. Donnez-moi quelques instructions.

— Elles seront courtes, me répondit-il ; suivez

l'esclave qui vous conduira, et, sous aucun prétexte, ne laissez échapper une parole, car une parole vous perdrait.

Tout cela n'était pas rassurant, mais n'importe. Le lecteur doit savoir que je ne manquais pas de courage, et le démon de la curiosité me poussait en avant. Je me contentai donc de bien assurer mon poignard de midshipman à ma ceinture; puis je me laissai emprisonner les bras dans la robe et couvrir la tête du voile. Affublé ainsi de ces deux vêtements, qui dissimulaient toute forme humaine, je ressemblais, à s'y tromper, à celle dont je venais de prendre les habits. C'est ce que m'affirma un signe d'intelligence qu'échangèrent entre eux le juif et la vieille suivante.

— Et maintenant, dis-je impatient de voir où tout cela me conduirait, que faut-il faire?

— Me suivre, répondit Jacob, et surtout...

Il mit le doigt sur sa bouche.

Je lui fis signe que je comprenais, et, ouvrant la porte moi-même, je descendis l'escalier et me trouvai dans le magasin.

Un esclave noir nous y attendait. Trompé par mon déguisement, et me prenant pour celle qu'il avait amenée, il courut, aussitôt qu'il me vit paraître, détacher un âne, monture ordinaire des femmes turques. Jacob me conduisit révérencieusement jusqu'à la porte, me donna la main pour me mettre en

selle, et je partis, tout étourdi de ce qui venait de se passer, sans savoir où l'on me conduisait.

XVI

Nous marchâmes pendant dix minutes à peu près, sans que je pusse reconnaître aucune des rues que nous suivions, et nous nous arrêtâmes à la porte d'une maison de belle apparence; mon conducteur l'ouvrit, j'entrai, il la referma derrière nous, et je me trouvai dans une cour carrée, bien connue, à ce qu'il paraissait, de ma monture; car elle alla d'elle-même s'arrêter à une autre porte en face de la première, et qui donnait entrée dans la maison. Je voulus alors sauter sur les dalles qui précédaient le seuil; mais l'esclave s'approcha de moi, mit un genou en terre pour que j'y plaçasse mon pied, et me présenta sa tête pour que j'y appuyasse ma main. Je me conformai au cérémonial d'usage; puis, voyant qu'il bornait là les services qu'il comptait me rendre, et qu'il s'apprêtait à reconduire son âne à l'écurie, je lui fis un geste impérieux pour lui indiquer qu'il eût à marcher devant moi. Il ne se le fit pas dire deux fois, et obéit avec une intelligence qui prouvait que le langage des signes lui était familier.

Bien m'advint, au reste, d'avoir pris cette précau-

tion; car je n'aurais certes pu me reconnaître dans le dédale de chambres et de corridors à travers lesquels mon guide me fit passer. Tout en avançant, je jetai les yeux autour de moi pour chercher à m'orienter, dans le cas où une retraite précipitée deviendrait nécessaire, et je vis, au nombre de valets et de gardes qui passaient comme des ombres ou se tenaient immobiles comme des statues, que nous étions dans la maison de quelque grand seigneur. Enfin, au bout d'une longue file d'appartements, une dernière porte s'ouvrit, donnant dans une chambre plus éclairée, plus riche et plus élégante qu'aucune de celles que nous avions traversées. Mon guide me laissa entrer, referma la porte derrière moi, et je me trouvai en face d'une jeune fille de quatorze à quinze ans à peine, et qui me parut d'une merveilleuse beauté.

Mon premier soin fut de pousser le verrou doré qui fermait la porte en dedans; puis je me retournai et restai un moment immobile d'étonnement et de joie, dévorant des yeux la fée dont la baguette magique semblait m'avoir ouvert les portes d'un palais enchanté. Elle était couchée sur des carreaux de satin, vêtue d'un cafetan de soie rose à fleurs d'argent, et d'une antère de damas blanc à fleurs d'or, prenant juste la taille et échancrée de manière à laisser voir une partie du sein; les longues manches de cette espèce de redingote pendaient par derrière et découvraient celles d'une chemise de gaze de soie

blanche, attachée au cou par un bouton de diamant; une ceinture couverte de pierreries la fixait autour du corps par un ruban de lumière.

Elle portait sur la tête le *talpock*, cette délicieuse coiffure des femmes turques, qui se compose d'une calotte de velours cerise posée sur le côté de la tête et du milieu de laquelle pend un gland d'or. Sur la tempe, que le talpock laissait découverte, la chevelure était lissée en bandeau, et dans ce bandeau était fixé un bouquet de différentes pierreries, représentant des fleurs naturelles: les perles imitaient les boutons d'oranger; les rubis, les roses, les diamants, le jasmin, et les topazes, la jonquille. Des cheveux, d'une longueur inconnue chez nous, s'échappaient de ce bonnet, et, se partageant sur les épaules, serpentaient, en tresses infinies, jusqu'aux babouches de cabron blanc, brodé d'or, où la belle indolente cachait ses petits pieds. Quant à ses traits, ils étaient de la régularité la plus parfaite; c'était le type grec dans toute sa fière et gracieuse majesté, avec ses grands yeux noirs, son nez apollonien et ses lèvres de corail.

Cet examen fut le résultat d'un coup d'œil. Pendant ce temps, celle qui en était l'objet avait avancé la tête, en courbant son cou comme un cygne et en fixant sur moi un regard inquiet. Je me rappelai mon déguisement, et je vis qu'elle doutait encore que je fusse bien celui qu'elle attendait. Alors, par un mouvement rapide comme la pensée, saisissant robe et

voile, je déchirai tout à pleines mains, et me trouvai dans mon costume de midshipman. Aussitôt la belle Grecque poussa un cri, se leva chancelante, et, étendant vers moi ses mains jointes :

— Seigneur officier; me dit-elle en italien, pour l'amour de la Panagie *, sauvez-moi!

— Qui êtes-vous? m'écriai-je en courant à elle et en la soutenant sur mon bras au moment où elle allait tomber; et de quel danger demandez-vous que je vous sauve?

— Qui je suis? répondit-elle. Hélas! je suis la fille de celui que vous avez rencontré lorsqu'il marchait au supplice; et le danger dont vous pouvez me sauver, c'est d'être la maîtresse de celui qui l'a fait assassiner.

— A quoi puis-je vous être bon? m'écriai-je. Parlez; me voilà, disposez de moi.

— Il faut d'abord que vous sachiez ce que je crains et ce que j'espère. Écoutez; en deux mots, j'aurai tout dit.

— Mais ne perdrons-nous pas en paroles un temps précieux? Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes malheureuse, vous avez eu confiance en mon courage et ma loyauté, puisque vous m'avez fait venir. Qu'ai-je besoin de plus?

— Non, je crois que, pour le moment, il n'y a rien à craindre. Le tzouka-dar ** est retenu au sérail par

* Nom que les Grecs donnent à la Vierge.

** Chef des pages.

la fête, et trop de monde veille et passe encore, pour que nous osions risquer de fuir en ce moment.

— Parlez donc.

— Mon père était Grec, de sang royal, et riche, trois crimes qui, à Constantinople, méritent la peine de mort. Le tzouka-dar le dénonça ; mon père fut arrêté, et moi, je fus vendue ; lui conduit en prison, moi amenée ici ; lui condamné à mourir, moi condamnée à vivre. Ma mère seule fut épargnée.

— Oh ! je l'ai vue, m'écriai-je ; c'était sans doute elle qui veillait auprès du cadavre de votre malheureux père?

— C'est cela, c'est cela, répondit la jeune fille en se tordant les bras. Oui, c'était elle, c'était elle !

— Du courage, lui dis-je, du courage !

— Oh ! j'en ai, me répondit-elle avec un sourire plus effrayant que les larmes : vous le verrez dans l'occasion. Je fus donc conduite chez mon maître, chez l'assassin de mon père, chez celui qui m'avait achetée avec l'argent de ma famille ; il m'enferma dans cette chambre. Le lendemain, j'entendis quelque bruit ; espérant toujours, sans savoir ce que j'espérais, je courus à la fenêtre : c'était mon père que l'on conduisait à la mort !

— Alors, c'est vous qui avez passé vos mains à travers ce treillage, c'est vous qui avez poussé ce cri douloureux qui a retenti jusqu'au fond de mon cœur?

— Oui, oui, c'est moi, et je vous vis lever la tête à ce cri, je vous vis porter la main à votre poignard; je devinai que vous aviez un cœur généreux, et que vous me sauveriez, si cela était en votre pouvoir.

— Oh ! me voilà, ordonnez.

— Mais il fallait, pour cela, que je pusse parvenir à lier quelque communication avec vous. Je résolus de prendre sur moi de supporter la vue de mon maître. Oui, je regardai sans colère celui qui était encore tout souillé du sang de mon père; je lui adressai la parole sans le maudire. Alors, il se crut heureux, et il voulut me récompenser par ces riches habits, par ces bijoux magnifiques. Un matin, je vis entrer Jacob, le plus riche joaillier de Constantinople.

— Comment ! m'écriai-je, ce misérable juif?

— Lui-même. Je le connaissais depuis longtemps. Mon père, qui n'avait que moi d'enfant et qui m'accablait de bontés, lui avait acheté parfois des pierreries et des étoffes pour des sommes immenses. Je lui fis signe que j'avais à lui parler; alors il dit au tzouka-dar qu'il n'avait rien sur lui de ce que je lui demandais, mais qu'il reviendrait le lendemain. Le lendemain, le chef des pages devait être de service; mais il ordonna que le juif fût introduit devant moi, même en son absence; deux de ses gardes devaient assister à l'entrevue; ce fut dans cet intervalle que, de la fenêtre où je passais tout mon temps, dans l'espérance de vous revoir, je vous aperçus une seconde fois. J'eus alors l'idée de laisser tomber ma bague;

vous la ramassâtes avec une telle expression de joie, qu'à compter de ce moment je fus certaine d'avoir un ami. Le lendemain, Jacob revint. Nos gardes ne nous quittèrent point; mais je lui dis en italien tout ce dont il s'agissait. Je lui donnai votre signalement, depuis la couleur de vos cheveux jusqu'à la forme de votre poignard : j'avais tout retenu. Il me dit qu'il croyait vous connaître. Jugez de ma joie! Alors, incertaine si nous pourrions nous revoir, nous prîmes toutes nos mesures pour aujourd'hui, jour où la fête que donnait le sultan retenait le tzouka-dar au sérail. Ma nourrice, qu'on m'avait laissée, par indifférence plutôt que par pitié, devait sortir, comme d'habitude, conduite par un capidgi, pour aller acheter des parfums chez Jacob; là, elle vous trouverait, elle vous donnerait son voile et sa robe, et vous rentreriez au palais à sa place. Pendant ce temps, elle courrait prévenir ma mère, qui, avec l'aide de quelques serviteurs restés fidèles, tiendrait une barque prête au pied de la tour de Galata. Si vous acceptiez le rendez-vous, Jacob devait m'envoyer une guitare... Je l'ai reçue aujourd'hui... et la voilà... Vous... vous voici, à votre tour; êtes-vous disposé à venir à mon aide?... Tout a bien réussi jusqu'à présent, vous le voyez : le reste dépend de vous.

— Eh bien, que faut-il faire? Parlez vite, voyons.

— Essayer de traverser cette longue file d'appartements, c'est impossible; il n'y a donc que la fe-

nêtre qui donne dans ce cabinet par laquelle nous puissions sortir.

— Mais elle est à douze pieds de terre !

— Oh ! ce n'est point là ce qui doit vous inquiéter ; avec ma ceinture, vous me ferez descendre. Mais, derrière ce treillage, il y a des barreaux de fer.

— J'en ferai sauter un avec mon poignard.

— Mettons-nous donc à la besogne, alors ; car je crois qu'il est temps.

J'entrai dans le cabinet, et, derrière le rideau de damas rose du boudoir, je vis les barreauxde la prison. En plongeant dans la rue, il me sembla apercevoir deux hommes cachés à l'angle de la rue en face ; je n'en commençai pas moins en silence mon opération, bien persuadé qu'ils étaient là pour leurs propres affaires, et non pour surveiller les nôtres.

La pierre était tendre, et cependant je n'en pouvais à chaque coup emporter que de faibles parcelles. La jeune Grecque me regardait faire avec toute la curiosité de l'espoir. Mon rôle était changé ; mais je ne sais vraiment pas, malgré sa beauté merveilleuse, si je n'étais pas plus fier d'avoir été choisi par elle comme sauveur que comme amant. Il y avait, dans mon aventure, quelque chose de plus chevaleresque ainsi, et je l'acceptai dans toutes ses conséquences de dévouement désintéressé.

J'étais au plus fort de mon travail, et la base du barreau commençait à se dégager de sa prison de pierre, lorsque la jeune fille posa une main sur mon

bras et étendit l'autre dans la direction d'un bruit qui venait de la frapper. Elle resta un instant ainsi immobile et écoutant, pareille à une statue, et sans me donner d'autre signe l'existence que de me serrer le bras de plus en plus. Enfin, après un instant d'attente, pendant lequel je sentis la sueur me monter au front :

— C'est lui qui rentre ! me dit-elle.

— Que faut-il faire? répondis-je.

— Prendre conseil des circonstances; peut-être ne viendra-t-il pas ici, et, alors, peu nous importe son retour.

Elle écouta de nouveau; puis, après un moment de silence :

— Il vient ! me dit-elle.

Je fis un mouvement pour m'élancer dans la chambre et me trouver face à face avec lui, quand il ouvrirait la porte.

— Pas un mot, pas un geste, pas un pas, ou vous êtes perdu ! me dit-elle; et moi, je le suis avec vous.

— Mais je ne puis rester ainsi caché ! Ce serait lâche et infâme à moi.

— Taisez-vous ! me dit-elle en mettant une de ses mains sur ma bouche et en m'arrachant, de l'autre, mon poignard; taisez-vous, au nom de la Vierge, et laissez-moi faire.

Alors elle s'élança dans la chambre, et cacha mon poignard sous les coussins qui lui servaient de

lit quand j'étais arrivé. En ce moment, on frappa à l'autre porte.

— Qui va là? demanda la jeune Grécque en replaçant le coussin dérangé.

— Moi! répondit une voix d'homme pleine à la fois de force et de douceur.

— Je vais ouvrir à mon seigneur et à mon maître, reprit la jeune fille; car il est le bienvenu chez son esclave.

A ces mots, elle vint au cabinet, ferma la porte, en poussa le verrou, et je restai caché, témoin par l'ouïe, sinon par la vue, de la scène qui allait se passer.

Je doute que, pendant tout le cours de ma vie aventureuse, et qui fut, par la suite, exposée à tant de dangers différents, il y en ait un seul qui ait produit chez moi une sensation aussi pénible que celle que j'éprouvais en ce moment. Sans armes, ne pouvant rien pour ma défense ni pour celle de la femme qui m'avait appelé à son aide, j'étais obligé de laisser jouer à un être faible, et qui n'avait pour elle que la ruse familière à sa nation, une partie dans laquelle ma vie était en jeu. Si elle perdait, j'étais pris dans ce cabinet comme un loup dans une trappe, sans pouvoir m'échapper ni me défendre; si elle gagnait, c'était elle qui avait fait face au péril comme un homme, et c'était moi qui m'étais caché comme une femme. Je cherchai autour de moi s'il n'y avait pas quelque meuble dont je pusse me faire une arme;

mais je ne trouvai que des coussins, des chaises de roseau et des vases de fleurs. Je revins à la porte et j'écoutai.

Ils parlaient turc, et, privé de la vue des gestes qui accompagnaient les paroles, je ne pouvais comprendre ce qu'ils disaient. Cependant je jugeai, à la douceur de l'accent de l'homme, qu'il en était à la prière plutôt qu'à la menace. Au bout de quelques instants, j'entendis les sons de la guitare; puis la voix de la jeune Grecque s'éleva en notes pures et harmonieuses, et un chant, qui semblait à la fois une prière sainte et un hymne d'amour, tant il était religieux et doux, se fit entendre. J'étais stupéfait d'étonnement. Cette enfant, qui n'avait pas quinze ans encore, qui, à l'instant même, pleurait, en se tordant les bras, la mort de son père, la misère de sa famille et sa propre captivité, cette enfant qui venait d'être interrompue dans son œuvre d'évasion au moment où elle était près de retrouver sa liberté perdue, qui me savait dans le cabinet à côté, qui n'avait plus d'autre espoir que le poignard caché sous les coussins où elle était assise; cette enfant chantait, en face de l'homme qu'elle détestait plus que la mort, d'une voix en apparence aussi tranquille que si elle eût célébré les mérites de la Vierge au milieu de sa famille, sous le platane qui ombrageait la porte de sa maison.

J'écoutais, et je me laissais aller, sans essayer même de réagir, par la pensée, contre tout ce qui

m'entourait; il me semblait, comme dans un songe, être emporté par une puissance supérieure. J'attendis donc, écoutant toujours. Le chant cessa. Les paroles qui lui succédèrent devinrent plus tendres encore que celles qui les avaient précédées; puis il y eut un moment de silence qu'interrompit tout à coup un cri douloureux et étouffé. Je demeurai sans haleine, les yeux ouverts et fixes comme s'ils eussent pu percer la muraille. Un gémissement sourd se fit entendre, puis un calme de mort lui succéda. Bientôt des pas légers, que j'avais peine à distinguer au milieu du bruit que faisait le battement de mon cœur, s'approchèrent du cabinet; le verrou glissa, la porte s'ouvrit, et, à la lueur de la lune, qui pénétrait par la fenêtre restée ouverte, je vis reparaître la jeune Grecque, vêtue seulement d'une longue robe de dessous, pâle et blanche comme un fantôme, et n'ayant conservé, de toute sa parure, que le bouquet de pierreries que j'avais vu briller dans ses cheveux. Je voulus jeter un coup d'œil derrière elle ; mais toute lumière était éteinte, et je ne pus rien distinguer dans la nuit.

— Où es-tu? me dit-elle; car j'avais reculé devant l'apparition terrible, et je me trouvais dans l'ombre.

— Me voici, répondis-je en faisant un pas en avant et en me replaçant dans le rayon de lumière qui l'éclairait elle-même.

— Eh bien, j'ai fait ma tâche, me dit-elle; maintenant, achève la tienne.

Et elle me présenta le poignard.

Elle le tenait par la poignée, je le pris par la lame. La lame était tiède et humide; je rouvris ma main, et, à la lumière de la lune, je m'aperçus que ma main était pleine de sang. C'était le premier sang humain qui me touchait! Mes cheveux se dressèrent sur mon front, et je sentis un frisson parcourir tout mon corps; mais je n'en compris que mieux qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je me remis à l'ouvrage. Les deux hommes étaient toujours au coin de la rue; mais je ne m'inquiétai pas d'eux et je continuai, quoique, au bruit que je faisais, leurs regards parussent se fixer sur la fenêtre. Enfin le barreau céda, laissant un intervalle assez large pour que nous pussions passer. Restait le treillage extérieur; je n'eus qu'à le pousser pour qu'il tombât.

Au même instant, un des deux hommes s'élança jusqu'au milieu de la rue.

— Est-ce vous, John, me dit-il, et avez-vous besoin de secours? Nous voici, Bob et moi, prêts à vous en donner.

— James! Bob! m'écriai-je.

Puis, me retournant vers la jeune Grecque, qui n'avait pu comprendre ce qu'on me disait dans une langue qu'elle n'entendait pas :

— Maintenant, nous sommes sauvés, lui dis-je. Non, non, repris-je en me retournant vers mes amis, je n'ai pas besoin d'autre secours que de celui d'une corde; en avez-vous une?

— Nous avons mieux que cela, me répondit James,

nous avons une échelle. Bob, viens ici, continua James, et mets-toi contre ce mur.

Le marin obéit; en un instant, James monta sur ses épaules et me tendit les deux bouts d'une échelle de cordes, que je liai aux deux barreaux voisins de celui que j'avais enlevé; puis James, redescendant aussitôt, assujettit l'autre extrémité, de manière à ce que l'échelle fût tendue et non flottante, ce qui donnait à ma compagne une plus grande facilité pour descendre. Elle ne perdit pas de temps, et, montant aussitôt sur la fenêtre, elle se trouva un instant après, sans accident, dans la rue, au grand étonnement de James et de Bob, qui ne pouvaient deviner ce que cela voulait dire. En un instant, je fus près d'eux.

— Que vous est-il donc arrivé, au nom du ciel? s'écria James. Vous êtes pâle comme la mort et tout sanglant. Seriez-vous poursuivis?

— Non; à moins que ce ne soit par un spectre, lui répondis-je. Mais ce n'est pas ici le moment de vous raconter cette histoire. Nous n'avons pas un instant à perdre. Où la barque vous attend-elle? demandai-je, en italien, à ma jeune Grecque.

— A la tour de Galata, répondit celle-ci; mais je suis incapable de vous y conduire; je ne sais pas le chemin.

— Je le sais, moi, lui répondis-je en lui saisissant la main et en essayant de l'entraîner avec moi; mais, au même instant, je m'aperçus qu'elle était pieds nus et qu'elle ne pourrait pas nous suivre. Je fis un

mouvement pour la prendre dans mes bras; mais Bob, devinant mon intention, me prévint, et, l'enlevant de terre comme une plume, il se mit à courir vers le rivage. James me passa une paire de pistolets qu'il tenait à la main, et, en tirant une autre de sa ceinture, il me fit signe de marcher à la droite de Bob, tandis qu'il marcherait à sa gauche.

Nous avançâmes ainsi sans rencontrer aucun obstacle. A l'extrémité de la rue, nous vîmes luire tout à coup, comme un immense miroir, la mer azurée de Marmara. Alors, tournant à gauche, nous suivîmes le rivage; plusieurs barques traversaient le canal, allant de Galata à Constantinople ou de Constantinople à Galata. Parmi toutes ces barques, une seule était immobile, à quatre brasses du rivage. Nous nous arrêtâmes devant celle-là, et la jeune Grecque la regarda un instant, car elle semblait vide. Cependant, du fond de la barque, une espèce de fantôme se leva.

— Ma mère! cria d'une voix étouffée la jeune fille.

— Mon enfant, répondit une voix dont l'accent profond nous fit tressaillir; mon enfant, est-ce toi?

Aussitôt quatre rameurs cachés parurent; la barque vola sur la mer comme une hirondelle, et aborda en un instant au rivage; les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; puis la mère tomba à nos genoux, demandant lesquels elle devait embrasser; je la relevai; et, comme il n'y avait pas de temps à perdre :

— Partez! dis-je; au nom du ciel, partez! Il y va de votre vie et de celle de votre mère; ne tardez donc pas un instant.

— Adieu, dit la jeune fille en me pressant la main; Dieu seul sait si nous nous reverrons. Nous allons tâcher de gagner Cardiki, en Épire, où sont les restes de notre famille. Votre nom, afin que je le garde dans ma mémoire, et que je prie tous les jours pour celui qui le porte?

— Je me nomme John Davys, lui répondis-je. Je voudrais avoir fait davantage pour vous; mais j'ai fait ce que j'ai pu.

— Et moi, je me nomme Vasiliki, reprit la jeune fille; et Dieu me dit que ce n'est pas la dernière fois que nous nous voyons.

A ces mots, elle s'élança dans la barque, et, arrachant de sa tête le bouquet de pierreries, qu'à mon grand étonnement elle avait conservé :

— Tenez, me dit-elle, voici la récompense promise à Jacob. Dieu vous en garde une qui vaut mieux que tous les diamants de la terre!

Le bouquet tomba à mes pieds; la barque s'éloigna rapidement du rivage. Je vis quelque temps briller, comme les voiles de deux ombres, les vêtements blancs de la mère et de la fille; puis, enfin, barque, rameurs, voiles blancs, tout disparut comme une vision et s'enfonça dans l'obscurité.

Je restai un moment immobile sur le rivage; et, certes, j'aurais pris ce qui venait de m'arriver pour

un rêve, si je n'avais pas eu sous les yeux ce bouquet de diamants, et dans la mémoire ce nom de Vasiliki.

XVII

Notre premier sentiment, lorsque la barque eut disparu et que nous nous trouvâmes seuls sur le rivage, fut un retour sur nous-mêmes; notre position n'était pas rassurante. D'abord, nous étions tous trois, à minuit, hors du vaisseau sans permission; puis nous avions à suivre, depuis Galata jusqu'à la Tophana, le rivage de la mer, tout couvert de chiens errants par troupes, qui semblaient nous reconnaître pour des étrangers, et qui avaient tous l'air de se croire, en conséquence, le droit de nous dévorer. Enfin, je n'oubliais pas que, quoique je ne fusse pour rien dans le meurtre, il n'y en avait pas moins un fils de Mahomet poignardé, et que ce fils de Mahomet était le tzouka-dar.

Les deux dernières raisons, malgré la punition que nous savions nous attendre à notre rentrée à bord, nous poussaient à ne pas perdre de temps. Aussi nous mîmes-nous en route, marchant serrés les uns contre les autres, et suivis d'un véritable troupeau de chiens affamés, dont les yeux brillaient, dans les ténèbres, comme des escarboucles. De temps en

temps, ces animaux s'approchaient si près de nous et avec des intentions si visiblement hostiles, que nous étions obligés de nous retourner et de leur faire face. Alors, comme Bob tenait à la main un bâton, dont il jouait avec beaucoup d'adresse, force était à nos antagonistes de faire quelques pas en arrière; nous en profitions aussitôt pour nous remettre en route; mais nous n'avions pas fait vingt pas, qu'ils étaient de nouveau sur nos talons. Si l'un de nous se fût écarté ou eût chancelé dans sa marche, c'était fait de lui et probablement de nous, car, une fois qu'ils eussent goûté du sang, il n'y eût plus eu moyen de les écarter.

Les chiens nous accompagnèrent ainsi jusqu'à la Tophana, où Bob et James retrouvèrent enfin leur barque. James y descendit le premier, je l'y suivis; Bob soutint la retraite, ce qui n'était pas chose facile. Alors nos antagonistes, comprenant que nous allions leur échapper, s'avancèrent si près de nous, que Bob, d'un coup de son bâton, étendit sur le rivage un des plus hardis; aussitôt tous les autres se jetèrent sur le cadavre, et, en un instant, le dévorèrent. Bob profita de cette diversion pour ouvrir le cadenas qui retenait la chaîne, et pour sauter avec nous dans la barque; puis, ramant vigoureusement, James et moi, nous nous éloignâmes, accompagnés par des hurlements qui nous donnaient à entendre tout le chagrin qu'éprouvaient ceux qui les faisaient retentir de nous voir partir sans avoir fait avec nous

plus ample connaissance. A cent pas du rivage, Bob nous reprit les avirons, et se mit à ramer à lui seul plus efficacement que nous ne l'avions fait, James et moi.

Il faut s'être épanoui à ces nuits douces et souriantes de l'Orient, pour s'en faire une idée; vue ainsi au clair de lune, avec ses maisons peintes, ses kiosques aux coupoles dorées, ses arbres semés partout avec une confusion pittoresque, Constantinople semblait un vrai jardin de fée; le ciel était pur et sans un seul nuage; la mer, calme et pareille à un miroir, réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Notre bâtiment, ancré un peu en avant du sérail de Scutari, à la hauteur de la tour de Léandre, avait derrière lui le fanal qui s'élève sur le promontoire du port de Chalcédoine, et dessinait, sur sa flamme protectrice, sa mâture élégante et ses cordages pareils à des fils d'araignée. Cet aspect nous ramena à notre position, que la beauté du paysage nous avait fait oublier, et, comme nous nous rapprochions du navire, nous dîmes à Bob de ramer plus doucement, afin que les avirons fissent jaillir moins de flamme de la mer phosphorescente, et en même temps produisissent moins de bruit. Nous espérions atteindre ainsi le bâtiment sans que la sentinelle nous vît, ou, si elle était de nos amis, sans qu'elle fît semblant de nous voir; puis, après être rentrés par quelqu'une de ces ouvertures qui sont toujours béantes au flanc d'un vaisseau, regagner nos hamacs sans souffler

une parole, et, le lendemain, à notre quart, monter sur le pont comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé; malheureusement, toutes les précautions étaient prises pour que les choses allassent autrement. Quand nous fûmes à environ trente pas du *Trident*, la sentinelle, dont nous ne voyions que la tête au-dessus de la muraille, monta sur le banc de bâbord, et nous cria, de toute la force de ses poumons :

— Holà! de la barque, que demandez-vous?

— A remonter à bord, répondis-je en mettant mes mains devant ma bouche pour porter mes paroles avec moins de bruit.

— Qui êtes-vous?

— Les midshipmen John et James, et le matelot Bob.

— Au large!

Nous nous regardâmes, d'autant plus stupéfaits, que nous avions reconnu dans la sentinelle un matelot particulièrement ami de Bob, et qui, au fond du cœur, était très-disposé, nous en étions certains, à cacher notre petite escapade. Je me retournai donc vers lui, croyant qu'il avait mal entendu :

— Vous avez mal compris, Patrick, lui criai-je; nous sommes du bâtiment et nous y rentrons, James, Bob et moi. Ne reconnaissez-vous pas ma voix? Je suis John Davys.

— Au large! cria Patrick d'une voix si forte et si impérieuse, qu'il était évident qu'une troisième interpellation du même genre réveillerait tout le bâti-

ment; aussi Bob, comprenant le danger, se remit-il aussitôt à ramer sans l'attendre.

Nous comprîmes son intention, et nous lui fîmes, en silence, un signe de tête pour lui indiquer que nous l'approuvions. Son intention était de se mettre hors de vue du bâtiment; puis, comme nous avions échoué à bâbord, il voulait, en décrivant un cercle et en se rapprochant avec des précautions plus grandes encore que la première fois, voir si nous ne serions pas plus heureux à tribord. En conséquence, une fois hors de vue, nous nous arrêtâmes un instant pour envelopper l'extrémité des avirons avec nos mouchoirs de poche et une petite voile que nous déchirâmes en deux parties; puis, ces précautions prises, Bob se remit à ramer si sourdement, que nous-mêmes n'entendions pas le bruit que nous produisions, et que le sillon de feu que nous laissions après nous pouvait seul nous dénoncer. Nous nous applaudissions de ce stratagème, grâce auquel nous espérions enfin rentrer à bord, lorsque, arrivés à cinquante pas du bâtiment, nous vîmes le fusil du soldat de marine en sentinelle à tribord passer du mouvement à l'état fixe; et, au bout d'un instant, cette nouvelle interpellation arriva jusqu'à nous :

— Ohé ! de la barque, que voulez-vous?

— Rentrer à bord, pardieu ! répondit James, qui commençait comme moi à s'impatienter du manége qu'on nous faisait faire.

— Au large ! cria la voix.

— Mais, que diable ! dis-je à mon tour, reconnaissez-nous donc une fois pour toutes, nous ne sommes pas des pirates.

— Au large ! répéta la sentinelle.

Nous ne tînmes aucun compte de l'avertissement, et nous fîmes signe à Bob de continuer de ramer vers le bâtiment.

— Au large ! répéta une troisième fois la sentinelle en abaissant son fusil vers nous ; au large, ou je fais feu.

— Il y a du M. Burke là-dessous, murmura Bob. Croyez-moi, monsieur John, obéissons ; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Et quand donc pourrons-nous rentrer ? demandai-je au soldat.

— Au quart du matin, répondit celui-ci ; il fera jour.

C'était encore quatre heures à attendre ; mais il n'y avait pas d'observations à faire ; nous prîmes donc notre parti, et, en quelques coups de rames, nous nous trouvâmes à la distance exigée. Bob nous proposa alors de nous conduire au rivage, où nous serions mieux, pour reposer un instant, que dans notre barque ; mais la compagnie que nous y avions trouvée nous avait dégoûtés de la terre ferme pendant la nuit. Nous préférâmes donc rester au milieu du Bosphore. Notre punition, réduite à cette halte nocturne, n'eût pas été bien grande, vu la beauté du ciel et la douceur de l'atmosphère ; mais les préliminaires nous

avaient appris que nous devions nous attendre à quelque chose de plus sérieux; du caractère dont nous connaissions M. Burke, ce quelque chose, qui n'était encore pour nous que de l'inconnu, ne laissait pas que d'être assez inquiétant. Aussi, malgré la beauté du paysage, sur lequel l'aurore se leva, et qui, en tout autre moment, éclairé ainsi aux premiers rayons du soleil, m'eût, pour mon compte, jeté dans l'extase, nous passâmes quatre des plus mortelles heures d'attente que le temps ait jamais sonnées. Enfin un coup de sifflet nous apprit que le moment de relever le quart était arrivé, et nous nous rapprochâmes du vaisseau, qui, cette fois, nous laissa faire sans aucun signe extérieur d'hostilité.

En arrivant sur le pont, la première personne que nous aperçûmes fut M. Burke en grand uniforme, à la tête du corps d'officiers, qui semblait rassemblé en conseil de guerre. Comme notre escapade était tout bonnement de celles que l'on punit, chez les midshipmen, par quelques jours de prison, et, chez les matelots, par quelques coups de fouet, nous ne pûmes croire d'abord que c'était pour nous qu'on avait déployé un si formidable appareil. Mais nous fûmes bientôt détrompés, et nous vîmes que M. Burke avait l'intention de nous faire les honneurs de la désertion; aussi, à peine eûmes-nous mis le pied sur le pont, que, se croisant les bras et nous regardant de cet œil que l'espoir d'imposer un châtiment faisait toujours briller chez lui d'une lueur étrange :

— D'où venez-vous? nous dit-il.

— De terre, monsieur, répondis-je.

— Qui vous a donné permission?

— Vous savez, monsieur, que j'étais du cortége de M. Stanbow.

— Mais, comme les autres, vous deviez être rentré à dix heures, et tout le monde est rentré, excepté vous.

— Nous nous sommes présentés à minuit, on a refusé de nous laisser monter.

— Rentre-t-on, sur un bâtiment de guerre, à minuit?

— Je sais, monsieur, que ce n'est pas l'heure habituelle; mais je sais aussi qu'il est certaines circonstances où la discipline est moins sévère.

— Avez-vous une permission du capitaine?

— Non, monsieur.

— Vous garderez les arrêts quinze jours.

Je m'inclinai en signe d'adhésion; mais je restai pour attendre ce qui serait décidé à l'égard de James et de Bob.

— Et vous, monsieur, dit, en souriant de son sourire de démon, M. Burke, qui, ayant fini avec moi, commençait d'entreprendre James, étiez-vous aussi de l'escorte du capitaine?

— Non, monsieur, répondit James; aussi je ne cherche pas d'excuses, je suis coupable d'avoir été à terre sans permission. J'ai mérité d'être puni : punissez-moi donc; seulement, punissez-moi pour deux.

— Ah! ah! murmura M. Burke entre ses dents, il paraît que nous allons avoir une scène de Pythias et Damon.

Puis, à haute voix :

— Et pourquoi vous punirais-je pour deux, s'il vous plaît?

— Parce que c'est moi, monsieur, qui, sous ma responsabilité, ai emmené Bob.

— Sous votre responsabilité? dit M. Burke en souriant de cette façon méprisante qui n'appartenait qu'à lui, la responsabilité d'un midshipman!...

James se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais ne dit pas un mot, quoique M. Burke, avec intention, lui laissât tout le temps de répondre.

— Alors, voilà tout ce que vous avez à dire pour votre défense? continua le lieutenant après un moment de silence.

— Oui, monsieur, répondit James.

— Vous garderez les arrêts pendant un mois, et Bob recevra vingt coups de fouet.

— Monsieur, dis-je alors en m'avançant vers M. Burke, pourrais-je obtenir de vous la faveur d'un entretien particulier?

Il me regarda avec étonnement, et comme surpris de ma hardiesse.

— Qu'avez-vous à me dire? me demanda-t-il.

— Des choses qui pourront peut-être changer votre décision.

— A votre égard?

— Non, monsieur, à l'égard de James et de Bob.

— Et ces choses sont si secrètes, qu'elles ont besoin du tête-à-tête?

— Je crois, du moins, convenable de ne vous les dire qu'ainsi.

— Veuillez me suivre, monsieur; je descends à la cabine, et, là, je vous écouterai.

Il fit quelques pas vers la dunette; puis, se retournant, et s'adressant aux soldats de marine, en désignant alternativement James et Bob :

— Conduisez monsieur à sa chambre, et mettez une sentinelle à sa porte. Jetez-moi ce drôle dans la fosse aux lions, et mettez-lui les fers aux pieds et aux mains. Puis, se retournant avec la même tranquillité que s'il venait de dire la chose la plus simple, il descendit, marchant devant moi, et sifflotant un de ces airs qui n'existent pas.

Je le suivais, je l'avoue, sans aucun espoir d'en rien obtenir pour mes pauvres amis; mais je sentais que, pour l'acquit de ma conscience, je devais cependant essayer ce dernier moyen. Arrivé dans la cabine, M. Burke s'arrêta, et, demeurant debout pour m'inviter à la brièveté :

— Parlez, monsieur, me dit-il; nous voilà seuls, et je vous écoute.

Alors je lui racontai dans tous ses détails la cause de mon absence; comment j'avais reçu un rendez-vous que j'avais d'abord cru une intrigue d'amour; puis comment les choses avaient pris un tour roma-

nesque, et amené un dénoûment tragique. Je lui exposai enfin le dévouement de James et de Bob, qui, craignant pour moi, avaient préféré risquer une punition, mais avaient voulu être à même de me prêter secours, si besoin était.

M. Burke m'écouta dans le plus profond silence; puis, lorsque j'eus fini :

— Tout cela est fort touchant, sans doute, me dit-il avec son méchant sourire; mais Sa Majesté Britannique nous a envoyés à Constantinople, monsieur, pour tout autre chose que pour faire les chercheurs d'aventures et les chevaliers errants. Partant, vous trouverez bon que votre récit, tout intéressant qu'il est, ne change rien à la décision que j'ai rendue.

— Non, sans doute, à mon égard, monsieur Burke; mais punirez-vous, chez James et chez Bob, un excès de dévouement?

— Je punirai, répondit M. Burke en pâlissant, comme il le faisait à la moindre contrainte, toute infraction aux règles de la discipline.

— Quelle que soit la cause qui l'ait amenée?

— Quelle qu'elle soit.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous agissez, ce me semble, sous l'empire d'un sentiment exagéré de vos devoirs, et que, si j'avais affaire au capitaine au lieu d'avoir affaire à vous...

— Malheureusement, monsieur, répondit le lieutenant avec son éternel sourire, vous avez affaire à moi, et non à lui; M. Stanbow est resté à terre, et,

en son absence, c'est moi qui suis maître à bord; or, comme maître souverain, je vous ordonne de vous rendre à votre chambre, et d'y prendre les arrêts.

— Vous savez bien que, quant à moi, je ne refuse pas, et que, si je vous demande grâce, c'est pour James et pour Bob.

— M. James, au lieu d'un mois, restera six semaines aux arrêts; et Bob, au lieu de vingt coups de fouet, en recevra trente.

Ce fut moi qui devins affreusement pâle à mon tour. Cependant, me maîtrisant encore :

— Monsieur Burke, lui dis-je, ce que vous faites là est injuste.

—Un mot de plus, me répondit-il, et je double la dose.

Je fis un pas vers lui.

— Mais, monsieur Burke, lui dis-je, vous me déshonorez! Mes amis, en voyant augmenter leur punition sans avoir rien fait pour cela, croiront que je suis descendu avec vous pour faire contre eux quelque délation infâme? Punissez-moi! punissez-moi doublement, mais pas eux, de grâce!

— Assez, monsieur. Sortez!

— Mais...

— Ah! ... s'écria M. Burke en levant sa canne.

Ce qui se passa en moi à la vue de ce geste est impossible à décrire. Je sentis tout mon sang, qui, un instant auparavant, avait reflué vers mon cœur, s'élancer à mon visage. Si j'eusse cédé à mon premier mouvement, je me fusse élancé sur lui et je l'eusse

poignardé; mais l'ombre du malheureux David passa entre lui et moi comme une apparition protectrice; je poussai un cri étouffé, qui ressemblait à un rugissement, et je m'élançai hors de la cabine. En ce moment, c'était un bienfait pour moi que ces arrêts forcés. J'avais besoin d'être seul.

A peine me trouvai-je dans ma chambre, que je me jetai la face contre terre en m'enfonçant les mains dans les cheveux, et que je restai immobile et comme anéanti, ne donnant d'autre signe d'existence qu'une espèce de râlement sourd qui s'échappait des plus profondes cavités de ma poitrine; puis, au bout de je ne sais combien de temps, car tout calcul de durée m'était impossible dans l'état violent où je me trouvais, je me relevai lentement, en souriant à mon tour, car la possibilité d'une vengeance venait de s'offrir à moi.

Je fus tellement absorbé tout le jour par cette idée, que je ne touchai point à la nourriture qu'on m'envoya, et que je passai la nuit sur ma chaise. Cependant, en apparence, j'étais calme, et le matelot qui vint m'apporter mon déjeuner ne put rien connaître de ce qui se passait en moi. Pour ne lui inspirer, au reste, aucun soupçon, je mangeai devant lui, tout en lui demandant si M. Stanbow était de retour à bord. Il était revenu la veille, et avait paru très-peiné de notre double condamnation. Au reste, pour punir, autant que la chose était en eux, le lieutenant de son nouveau jugement contre nous, qu'ils regardaien

comme une infamie, tous les officiers du bâtiment l'avaient mis en *quarantaine*. Cette démonstration me fit plaisir; car elle me prouva que tous, à bord, jugeaient la conduite de M. Burke ainsi que je l'avais jugée moi-même, et je me sentis affermi dans la résolution que j'avais prise.

Maintenant, je dois expliquer à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas au fait de la vie maritime, ce qu'on appelle, à bord d'un bâtiment, mettre un officier en quarantaine.

Lorsqu'un supérieur, par un caractère intolérable ou par une rigueur exagérée, a indisposé contre lui ses subordonnés, ces derniers, qui ne peuvent lui rendre les punitions qu'il leur inflige, en ont inventé une dont ils disposent et qui est peut-être plus cruelle qu'aucune de celles qui sont dans le code militaire. Ils se réunissent en espèce de conseil de guerre, et, là, ils déclarent leur officier en quarantaine pour un temps plus ou moins long. Il faut néanmoins que le jugement soit rendu à l'unanimité; car tous doivent concourir à l'application de la peine qu'il porte.

Or, voici ce que c'est que ce châtiment:

Du moment qu'un officier est en quarantaine, c'est un paria, un lépreux, un pestiféré. Personne ne l'approche que pour les besoins du bâtiment, et ne lui répond que par les paroles strictement nécessaires au service. S'il tend la main, on reste les bras croisés; s'il offre un cigare, on refuse; s'il vient sur l'avant, on passe à l'arrière. A table, on ne lui pré-

sente rien; tout s'arrête à son voisin de gauche ou à son voisin de droite; il est obligé de demander ou de prendre. Or, comme la vie, à bord d'un bâtiment, n'est pas semée de distractions bien variées, on peut juger, au bout d'un certain temps, ce qu'a de mortel une pareille punition : c'est à vous faire devenir fou, c'est à vous rendre enragé : aussi, ordinairement, l'officier cède-t-il. Alors tout rentre dans l'ordre accoutumé; il redevient un homme et remonte au rang de citoyen jouissant de ses droits civils; il cesse d'être une exception et rentre dans la vie commune. Mais, s'il persiste, nul ne se relâche, et, tant que dure l'entêtement, dure la quarantaine.

Du caractère dont on connaît M. Burke, on devine facilement que ce ne devait pas être lui qui céderait le premier. D'ailleurs, cette mesure prise vis-à-vis d'un tel homme offrait bien peu de changement dans son existence. Mais là n'était point la question; la question était dans l'audace que l'on avait eue d'appliquer à un officier supérieur une peine qui, ordinairement, ne s'inflige pas au-dessus du grade de second lieutenant. Aussi M. Burke en devint-il encore, s'il était possible, plus sombre et plus sévère.

Quant à moi, ma solitude ne faisait que m'entretenir dans une seule pensée. Parfois, au souvenir inattendu de l'offense que M. Burke m'avait faite, je sentais mon cœur se serrer et le sang me monter au visage; d'autres fois, il est vrai, je sentais s'affaiblir ma résolution, et je cherchais des excuses à cette

conduite brutale et haineuse. J'étais dans cette disposition chrétienne le jeudi qui suivit ma reclusion et qui devait amener la punition de Bob. Je m'étais même promis que, si M. Burke lui faisait grâce de la moitié de sa peine, je lui ferais grâce, moi, de toute ma vengeance.

C'était une espèce de terme moyen que j'avais adopté pour concilier mon orgueil avec ma raison. J'attendis donc ce jour avec une certaine inquiétude; car il devait m'affermir dans ma résolution ou me la faire oublier. Ce jour arriva. J'entendis, au bruit des pas mesurés des soldats de marine, qu'ils se rendaient à l'exécution. Elle fut assez longue : il y avait cinq ou six matelots à punir. C'est ce qui arrivait toujours, lorsque M. Burke avait été chargé d'un intérim. Quelques cris parvinrent jusqu'à moi; mais je connaissais trop Bob pour ne pas être bien certain que ce n'était point lui qui donnait cette marque de faiblesse. Enfin j'entendis de nouveau le bruit des pas des soldats qui redescendaient dans la batterie de trente-six. Tout était fini; mais je ne pouvais rien savoir avant une heure; car c'était à une heure seulement que le matelot m'apportait mon dîner.

Ce jour-là, justement, le matelot de garde auprès de moi était Patrick, le même qui avait reçu l'ordre de tirer sur nous, si nous approchions du bâtiment; cet ordre, auquel il avait été forcé d'obéir, lui avait été donné par M. Burke, dès qu'il avait su que le capitaine restait à terre, et que je n'étais pas porté

sur la liste de ceux qui étaient demeurés auprès de lui. Dès le matin, le pauvre garçon m'avait fait ses excuses sur cette sévérité de la consigne, à laquelle il n'avait rien pu adoucir; et je lui avais dit de me rendre compte de l'exécution, ajoutant que j'espérais bien que Bob ne recevrait pas les vingt coups auxquels, dans un premier mouvement de colère, M. Burke l'avait condamné. Le fait est que, soit capitulation de conscience, soit difficulté de croire à une pareille sévérité, j'avais fini par demeurer convaincu que cela se passerait comme, au fond du cœur, je désirais que cela se passât; aussi, lorsque Patrick parut, je le regardai d'un air presque riant :

— Eh bien, lui dis-je, comment cela a-t-il fini, mon garçon?

— Mal pour le pauvre Bob, monsieur John.

— Comment! aurait-il reçu les vingt coups auxquels il était condamné?

— Trente, monsieur John, trente.

— Trente coups de fouet? m'écriai-je; mais il n'était condamné qu'à vingt!

— Je le pensais comme vous, Votre Honneur, et tout le monde le pensait comme moi; Bob même ne se doutait pas du supplément qui l'attendait. Quand il eut reçu, après avoir bien soufflé, ce qu'il croyait son contingent, il voulut se relever; mais le prévôt d'armes lui présenta son compte, et il vit qu'il avait un boni de dix coups sur lequel il ne comptait pas.

— Et il n'a pas réclamé? m'écriai-je.